

M
O
Z
A
ï
K

Volume 17

JANVIER/FÉVRIER/MARS 2024

INTERNATIONAL MAGAZINE
OF THE INDIAN OCEAN

MAGAZINE TRIMESTRIEL GRATUIT
FREE QUARTERLY MAGAZINE

A R T S - C U L T U R E S - L I F E S T Y L E - N A T U R E

Merci !

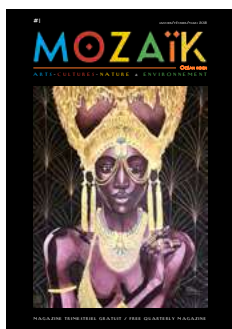
Depuis le lancement de **www.mozaik-oi.com**, nous avons constaté que nous réunissons non seulement des artistes talentueux, mais aussi une diversité de cultures !



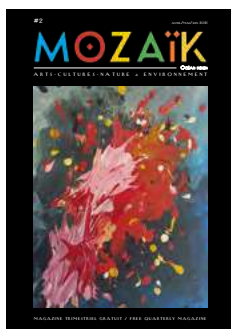
Thank you !

Since the launch of www.mozaiik-oi.com, we have realized that we are bringing together not only talented artists but also a diversity of cultures!

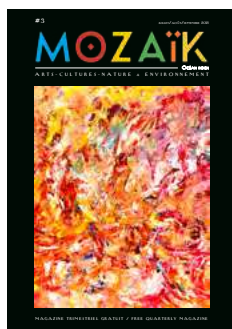




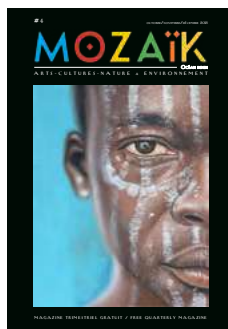
Mozaik #1
Janv / Fév / Mars
2021



Mozaik #2
Avril / Mai / Juin
2021



Mozaik #3
Juillet / Août / Sept
2021



Mozaik #4
Oct / Nov / Déc
2021



Mozaik #5
Janv / Fév / Mars
2022



Mozaik #6
Avril / Mai / Juin
2022



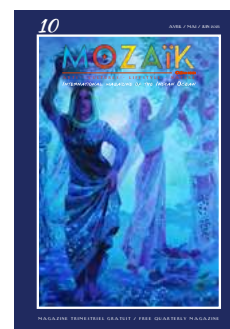
Mozaik #7
Juil / Août / Sept
2022



Mozaik #8
Oct / Nov / Dec
2022



Mozaik #9
Janv / Fév / Mars
2023



Mozaik #10
Avril / Mai / Juin
2023



Mozaik #11
Juil / Août / Sept
2023



Mozaik #12
Oct / Nov / Déc
2023



Mozaik #13
Janv / Fév / Mars
2024



Mozaik #14
Avril / Mai / Juin
2024



Mozaik #15
Juillet / Août / Septembre
2024



Mozaik #16
Oct / Nov / Déc
2024



Mozaik #17
Janv / Fév / Mars
2025



La culture est un bien commun, partageons-la.

The international magazine of the Indian Ocean

The cultural, digital, independent, and free quarterly

Directeur de la publication

Dominique AISS

Rédactrice principale

Na HASSI

Rédacteur en chef

Joachim Michaël RAKOTOARISOA

Équipe rédactionnelle

Joël PELERIN

Chroniqueurs

Jean Louis CORNILLE

Noro RAJAOSON

Soraya PATEL DE ZORZI

Relecture & correction

Joël PELERIN

Alice PELERIN

Illustrations

Sabella RAJAONARIVelo

1ère de couverture

©Laurent Ortega

4ème de couverture

Andou BALIAKA

Conception graphique & mise en page

VV GRAPHISME & WEBDESIGN

Webmaster

Vasanda VALIN

Contacteur Mozaïk

contact@mozaik-oi.com

Rédaction Mozaïk

redaction@mozaik-oi.com

Directeur de la publication

dominiqueaiss@mozaik-oi.com

Webmaster

webmaster@mozaik-oi.com



MOZAÏK est une publication
du "Club des Amis de Mozaïk"

MOZAÏK est une marque déposée auprès de l'INPI depuis le 28 janvier
2021 sous le N°4726331

Tous droits de reproduction interdits.

www.mozaik-oi.com





L'art est important. Il façonne nos vies, nous permet de voyager, nous transporte et nous transcende », comme l'a si bien dit le sculpteur français Sylvain Subervie dans une interview consacrée à son œuvre « Les guerriers boucliers ». Une expression qui trouve toute sa signification dans cette nouvelle édition. Nous voici effectivement dans le numéro 17 de Mozaïk, magazine digital culturel de l'océan Indien.

Nous célébrons un parcours en constante évolution. Chaque étape, chaque choix, chaque défi surmonté nous a façonnés et nous a permis de nous réinventer, d'évoluer. Pourtant, malgré ce cheminement, notre objectif reste le même, celui d'offrir à notre lectorat un contenu de qualité, pertinent et inspirant. Le monde change, nous aussi, mais notre engagement envers nos valeurs, notre vision et nos objectifs demeure intact. Dans nos colonnes, l'art se conjugue au pluriel et la culture, une richesse commune à consommer et à partager dans modération.

Dans ce 17e numéro du magazine Mozaïk, l'équipe rédactionnelle s'en donne à cœur joie de vous embarquer chère lectrice, cher lecteur dans un voyage sensoriel aux quatre coins du globe. D'emblée, laissez-vous perdre dans les forêts vierges primaires du Chiapas, au Mexique, terre originelle de la vanille, qui est aujourd'hui cultivée dans plusieurs régions tropicales du monde, notamment à Madagascar et à La Réunion.

Cette épice, l'une des plus chères et l'une des plus recherchées au monde, fait face à de multiples défis en raison de son rôle significatif dans l'économie mondiale. Pour ne citer que les aléas climatiques, devenus de plus en plus destructeurs au fil des années.

Nos journalistes proposent justement une rétrospective sur l'histoire des systèmes cycloniques qui ont marqué l'ensemble indianocéanique au cours des dernières décennies.

En jetant un regard sur le passé, il nous est difficile de parler de vanille sans évoquer l'esclavage, deux sujets liés par une histoire complexe, en particulier en raison de la culture de cette orchidée dans les colonies européennes aux XIXe et XXe siècle. Dans cette optique, ce nouveau numéro est un hommage vibrant à Edmond Albius, un esclave réunionnais du XIXe siècle, qui a révolutionné la culture de la vanille en inventant une méthode de pollinisation manuelle toujours utilisée de nos jours. Dans le même contexte, l'île Maurice commémore en 2025 le 190e anniversaire de l'abolition de l'esclavage, un événement majeur dans l'histoire du pays qui, en dépit de ses blessures passées, a su bâtir une nation fière de sa diversité.

Ce n'est qu'une mise en bouche pour un contenu plus savoureux, de récits captivants, des informations pratiques, des interviews d'artistes talentueux et des portraits de ceux qui vivent de leur passion. Chaque page est une promesse de découvertes inoubliables, de paysages sublimes et des œuvres d'art inspirantes.

A vos lectures !

Joachim Michaël Rakotoarisoa
Rédacteur en chef

Translated version


Art is important. It shapes our lives, allows us to travel, transports and transcends us," as the French sculptor Sylvain Subervie so eloquently stated in an interview about his work *Les guerriers boucliers* (The Shield Warriors).

A statement that takes on its full meaning in this new edition. Here we are in issue 17 of *Mozaïk*, the cultural digital magazine of the Indian Ocean.

We celebrate a journey of constant evolution. Every step, every choice, every challenge we have overcome has shaped us and allowed us to reinvent ourselves, to evolve. Yet, despite this journey, our goal remains the same: to offer our readers quality content that is relevant and inspiring. The world changes, and so do we, but our commitment to our values, our vision, and our objectives remains unwavering. In our pages, art takes on many forms, and culture is a shared wealth to be enjoyed and shared without moderation.

In this 17th issue of *Mozaïk*, the editorial team is delighted to take you, dear reader, on a sensory journey across the globe. Right from the start, allow yourself to get lost in the ancient rainforests of Chiapas, Mexico—the original land of vanilla, which is now cultivated in several tropical regions around the world, including Madagascar and Réunion Island.

This spice, one of the most expensive and sought-after in the world, faces numerous challenges due to its significant role in the global economy. Among them, the increasingly destructive effects of climate change over the years. Our journalists take a retrospective look at the history of cyclonic systems that have impacted the entire Indian Ocean region in recent decades.

Looking back at the past, it is difficult to speak of vanilla without mentioning slavery—two subjects linked by a complex history, particularly due to the cultivation of this orchid in European colonies during the 19th and 20th centuries. In this regard, this new issue pays a heartfelt tribute to Edmond Albius, a 19th-century enslaved man from Réunion, who revolutionized vanilla cultivation by inventing a manual pollination method still used today. In the same context, Mauritius will commemorate in 2025 the 190th anniversary of the abolition of slavery—an event of major significance in the country's history. Despite its painful past, Mauritius has managed to build a nation proud of its diversity.

This is just a taste of the rich content ahead—captivating stories, practical insights, interviews with talented artists, and portraits of those who live through their passion. Every page promises unforgettable discoveries, breathtaking landscapes, and inspiring works of art.

Happy reading!

Joachim Michaël Rakotoarisoa
Editor-in-Chief



ARTS VISUELS

Arts plastiques

- 014 Virginie Schroeder
 036 M4yonnaï3, sauce brute !
 052 Kharla'm
 076 Antananarivo, la Cité des Mille,
 entre histoire et héritage
 080 Sylvain Subervie

Exposition

- 090 Regard sur le monde

Cinéma

- 104 Interview de Sandrine Maricot Despretz
 114 "Flow", par uneoureuse des chats
 118 L'imagination des lecteurs face à la
 fantaisie du cinéma

Performance

- 122 Interview de Jana Vogel

Photographie

- 146 Les couleurs de Hanoi © Philippe Hovette



CULTURES

Mémoire

- 166 190^e anniversaire de l'abolition
 de l'esclavage

Eclairages

- 174 Comment nouer 1947 à 1994 ?
 Rattacher Madagascar à l'Afrique ?

Entretien

- 180 "Rester vivant" de Na Hasi



SOCIÉTÉ & LIFESTYLE

Lieux de nos envies

- 194 Au Musée de l'esclavage
 intercontinental à Maurice

SOMMAIRE / CONTENTS

NATURE & ENVIRONNEMENT

240 Interview de Bastien Defives

JOURNAL

340

- | | |
|------------|---|
| 268 | La Vanille, de la botanique à la gastronomie |
| 270 | Interview de Gaëlle Belem |
| 276 | Madagascar : La Vanille un enjeu économique |
| 280 | Interview de Rjc Vanille |
| 296 | La Vanille Bleue de La Réunion |
| 310 | Recette d'un Chef |
| 314 | Abécédaire de la Vanille |
| 322 | Dina Rabearivelo |



Pour découvrir et lire, il suffit de se rendre sur SOMMAIRE, de CLIQUER sur le titre de l'article pour être directement redirigée à la page indiquée.

To discover and read, simply go to SUMMARY, CLICK on the title of the article to be redirected directly to the page indicated.

M
O
Z
Z
A
K
I
K
I

Volume 17

JANVIER/FEVRIER/MARS 2024

INTERNATIONAL MAGAZINE
OF THE INDIAN OCEAN

MAGAZINE TRIMESTRIEL GRATUIT
FREE QUARTERLY MAGAZINE

ARTS - CULTURES - LIFESTYLE - NATURE

ARTISTES & CONTRIBUTEURS /

ARTISTS & CONTRIBUTORS

Virginie Schroeder
M4yonnais3, Sauce Brute !
Kharla'm
Sylvain Subervie
Sandrine Maricot Despretz
Tsanta Miangola Rakotoarimanana
Jana Vogel
Joël Pelerin
Philippe Hovette
Na Hassi
Jean-Louis Cornille
Soraya Patel De Zorzi
Bastien Defives
Gaëlle Belem

Andriampeno Ramiliarison
Jackie Camille Razafindramora
Mme & Mr Leichnig
Henintsoa Moretti
Dina Rabearivelo
Harilala Ranjatohery
Sara Boyer
Ravaka Tahirimiha mina



ARTS
VISUELS

ARTS PLASTIQUES







{ INTERVIEW }

VIRGINIE SCHROEDER

" Une vie en couleurs "

Virginie Schroeder artiste peintre à Toulouse France, née en 1967, est une artiste polymorphe dont les talents s'expriment à travers la peinture à l'huile, à l'acrylique, l'aquarelle et le design graphique.

Dès son plus jeune âge, Virginie a été captivée par les possibilités infinies de la création artistique. Cette passion l'a guidée vers des études en art et design, où elle a développé son propre style, mêlant couleurs vibrantes et compositions expressives.

Après avoir exploré le monde de la décoration d'intérieur à Paris et Toulouse, Virginie a trouvé sa véritable vocation en tant que graphiste. Son œil aiguisé pour l'esthétique et son goût pour la composition visuelle lui ont permis de concevoir des projets graphiques qui répondent aux attentes de ses clients.

En parallèle de sa carrière de graphiste, Virginie n'a jamais abandonné sa passion pour la peinture. Ses toiles sont des éclats de vie et de lumière, des explosions de couleurs et d'énergie qui invitent le spectateur à ressentir et à vibrer. Chaque coup de pinceau est une invitation à l'émotion.

Inspirée par les courants graphiques du XXe et XXIe siècle et l'art du dessin abrégé du grand maître Keisai, elle axe son travail vers les formes et les valeurs, le contraste et le mouvement, les impressions, l'émotion. Elle affectionne particulièrement le croquis et le « pris sur le vif », une façon de ressentir le présent et l'émotion qui s'en dégagent.

Aujourd'hui, Virginie Schroeder artiste peintre, se consacre uniquement à ses projets picturaux, elle continue d'explorer les infinies possibilités de la création artistique. Son expression est un témoignage vibrant de la puissance de l'émotion artistique, une source d'inspiration pour les amoureux de l'art.

VIRGINIE SCHROEDER

 @virginie_schroeder_peintre

 www.virginieschroeder.com

VOTRE PARCOURS EN DÉCORATION D'INTÉRIEUR ET EN GRAPHISME A MARQUÉ VOTRE TRAJECTOIRE ARTISTIQUE. COMMENT CES EXPÉRIENCES NOURRISSENT-ELLES AUJOURD'HUI VOTRE TRAVAIL PICTURAL ?

Tout sert dans l'apprentissage ! Le point commun étant la pratique du dessin, je me suis appuyée sur ces connaissances pour aller plus loin dans mes recherches et mes envies picturales

VOTRE ŒUVRE EST CARACTÉRISÉE PAR UNE EXPLOSION DE COULEURS ET UN JEU SUTIL SUR LES FORMES ET LES VALEURS. QUELLE EST VOTRE APPROCHE DE LA COULEUR EN TANT QU'ÉLÉMENT STRUCTURANT DE VOTRE PEINTURE ?

Pour moi la couleur c'est la vie, la nature offre une passionnante palette chromatique dans laquelle je puise mon inspiration « naturellement », il suffit d'observer. De plus je cherche non seulement la couleur mais aussi la lumière comme source de vie.

VOUS PUISEZ VOTRE INSPIRATION DANS LES COURANTS GRAPHIQUES DU XXE ET XXIE SIÈCLE AINSI QUE DANS L'ART DU DESSIN ABRÉGÉ DE KEISAI. EN QUOI CES INFLUENCES FAÇONNENT-ELLES VOTRE SIGNATURE ARTISTIQUE ?

Intuitivement j'aime simplifier les formes et les valeurs de façon à ce qu'elles soient précises et abordables dans leur lecture et dans leur perception. C'est en cela que je me reconnais chez certains de mes pairs.

VOUS ACCORDEZ UNE PLACE ESSENTIELLE AU MOUVEMENT ET À L'INSTANTANÉITÉ DANS VOTRE CRÉATION, NOTAMMENT AVEC LE CROQUIS ET LE "PRIS SUR LE VIF". COMMENT TRADUISEZ-VOUS CETTE SPONTANÉITÉ DANS UNE ŒUVRE ABOUTIE ?

C'est en abordant un sujet pris sur le vif que la simplification naît, un geste rapide mais précis permet de donner l'intention à mon sujet. Pour cela il m'est nécessaire de faire des croquis en extérieur pour mémoriser mes observations, pour ensuite le reproduire sur mon projet.

VOS TOILES CAPTENT AUSSI BIEN DES PAYSAGES URBAINS QUE DES SCÈNES DE VIE. QUEL REGARD PORTEZ-VOUS SUR LA VILLE EN TANT QUE SOURCE D'INSPIRATION ARTISTIQUE ?

La ville offre de très belles perspectives ainsi que des ombres et des lumières, elle offre des instants de vie quotidiens qui m'inspirent pour de futures toiles.

L'ÉMOTION SEMBLE ÊTRE LE FIL CONDUCTEUR DE VOTRE TRAVAIL. COMMENT PARVENEZ-VOUS À RETRANSCRIRE UNE SENSATION, UN RESSENTI À TRAVERS LA MATIÈRE ET LA LUMIÈRE ?

C'est dans l'intention que l'émotion peut (à mon avis) être retranscrite sur une toile. Le pinceau n'est-il pas le reflet de l'âme ?

VOTRE PASSAGE DU GRAPHISME À LA PEINTURE À PLEIN TEMPS TÉMOIGNE D'UNE ÉVOLUTION FORTE DANS VOTRE DÉMARCHE. À QUEL MOMENT AVEZ-VOUS RESSENTI LE BESOIN DE VOUS CONSACRER EXCLUSIVEMENT À VOTRE ART ?

Pendant que la moitié du globe était confinée et que tout contact avec la société était interdite, ma liberté était primordiale, voire vitale. Ma liberté physique étant réduite à faire le tour de mon quartier, j'ai décidé de reprendre mes pinceaux et de peindre les destinations que je ne pouvais pas (plus) explorer. Très vite mes toiles ont rencontrées un réel intérêt et fort de cet engouement je me suis consacrée à cent pour cent à mon art. J'étais à l'évidence à ma place.

DANS UN MONDE OÙ L'IMAGE EST OMNIPRÉSENTE ET SOUVENT ÉPHÉMÈRE, COMMENT VOTRE PEINTURE DIALOGUE-T-ELLE AVEC NOTRE ÉPOQUE ?

C'est peut-être parce que mon intention est unique et qu'elle m'est propre. Elle touche mes acquéreurs qui retrouvent une partie de leurs émotions. Ils prennent plaisir à les contempler le plus souvent possible. A contrario les

images éphémères sont volages par nature, elles ne procurent qu'une émotion furtive.

L'ACTE DE PEINDRE EST-IL POUR VOUS UNE QUÊTE INTROSPECTIVE, UN DIALOGUE AVEC LE SPECTATEUR OU UNE EXPLORATION FORMELLE DU MÉDIUM ?

Je dirais que l'acte de peindre pour moi est un besoin vital tout autant que de me nourrir. C'est aussi la quête du plaisir et d'expression de vie.

QUELS SONT VOS PROCHAINS PROJETS ET COMMENT ENVISAGEZ-VOUS L'ÉVOLUTION DE VOTRE TRAVAIL DANS LES ANNÉES À VENIR ?

Dans un futur proche je vais exposer dans une galerie toulousaine et j'ouvre mon atelier au public à l'occasion des Arts en Balade 2025 pour la 3e année consécutive. Je reste concentrée sur mon élan productif. Mon ambition est de continuer à expérimenter, à apprendre et à me renouveler, tout en restant fidèle à ma vision artistique et à mes valeurs.



Au Vent Marin
80x80 Acryl



Cala Marine
80x80 Acryl



Au Bord De La Piscine
116x81 Acryl



Azurees
100x73



Conversation à La Piscine
80x80 Acryl



Cala Sisine
80x80 Acryl



Cap Rose
80x80 Acryl



Grand Voile
140x140 Acryl



Demoiselles Sur La Plage
120x80



Jour D'été
130x97



Maisons Sur La Cote
80x80 Acryl



Orange Sarde
80x80 Acryl



Marine
100x73 Acryl



Plage Et Parasols Blancs
100x73 Acryl



Plage Aux Palmiers
80x80



Sous Le Parasol
100X100



Quatre En Blanc
100X73



Robe Au Vent Du Sud
120x80 Acryl



Surfers' paradise
120x80 acryl



Trio A La Plage
100x73 Acryl



Surfs Sur La Plage
80x80 Acryl



Trio Sur Le Sable D'été
140x140 Acryl



Voiles Sous La Lumiere
140x140 Acryl



MOZAÏK



{ I N T E R V I E W }

[M4YONNAIS3, SAUCE BRUTE !]

" Explorer l'intime pour révéler les identités féminines
et insulaires à travers l'art. "



Joël Pelerin

M4YONNAIS3, SAUCE BRUTE !

 @m4yonnaiss3

M4YONNAIS3 EST VOTRE NOM D'ARTISTE DESSINATEUR, QUEL EST VOTRE NOM CIVIL ?

Je m'appelle Charles-Antoine NATAIL...

QUAND ET OÙ ÊTES-VOUS NÉ ?

Je suis né le 31 décembre 1986 à La Réunion, pendant un cyclone !

À QUEL ÂGE AVEZ-VOUS DÉCOUVERT VOS DISPOSITIONS POUR LE DESSIN ? COMMENT AVEZ-VOUS ÉTÉ FORMÉ ?

Très tôt ! Déjà à la maternelle j'aimais les voitures, ma mère m'achetait des magazines avec des voitures, et je me suis mis à dessiner des personnages sur ces magazines...

EN DEHORS DU DESSIN, QUE FAITES-VOUS DANS LA VIE ?

Pour l'instant : rien ! Mais j'aimerais enseigner à l'École des Beaux-Arts de La Réunion...

POUVEZ-VOUS DÉCRIRE VOTRE PARCOURS ARTISTIQUE ?

J'ai un baccalauréat d'Arts Appliqués. À une soirée de nouvel an une amie m'a proposé d'aller en Belgique, à Bruxelles, rentrer à la prestigieuse École Supérieure des Arts de St-Luc. J'ai réussi le concours et j'ai obtenu le diplôme d'illustrateur. Cette école a formé de nombreux artistes de BD de renom, comme Edgar P. Jacobs (Blake et Mortimer) et Tome et Janry (Le Petit Spirou, Spirou, Soda) que je connais et dont j'apprécie les œuvres

(ils représentaient la tradition d' un côté et le vent de fraîcheur de l' autre.). J'ai participé aussi à Bruxelles à un Atelier de Sérigraphie, mais je n'ai pas pu continuer pour des raisons de santé j'ai dû rentrer à La Réunion en 2017...

DESSINEZ-VOUS TOUS LES JOURS ? LORSQUE VOUS COMMENCEZ UN DESSIN, LE FINISSEZ-VOUS DANS LA FOULÉE OU REVEZ-VOUS PLUSIEURS FOIS DESSUS ?

Oui je dessine tous les jours, c'est pour moi un besoin impérieux ! Il faut que je dessine ! Je dois parfois arrêter pour attendre que l'encre sèche, alors j'en entreprends un autre de suite parallèlement...Je peux en avoir comme ça plusieurs à la fois.

VOUS DESSINEZ PLUTÔT LE JOUR, PLUTÔT LA NUIT ?

Essentiellement la nuit !

QUELLES SONT VOS SOURCES D'INSPIRATION ?

Tout ! j'aime bien cette phrase « What I see is what I get... »

COMMENT TRAVAILLEZ-VOUS ?

Quand je dessine cela vient au fur et à mesure... Lorsque je fais du découpage, ça devient beaucoup plus précis : plus je place des choses, plus la direction apparaît, plus je peux rajouter des choses. Il faut à la fois de la spontanéité et de la rigueur, respecter un cadre. Le cadre est important, par exemple on ne peut pas sortir de la feuille de papier, et partout dans le monde il n'y a pas d'œuvre de peinture triangulaire !

QUE PENSEZ-VOUS APPORTER AU PUBLIC ? PENSEZ-VOUS QUE LE PUBLIC ARRIVE À DÉ- CHIFFRER VOS ŒUVRES ?

J'aimerais apporter de la diversité, je ne sais pas si le public arrive à déchiffrer, je dirais oui et non, j'ai observé que les gens aiment bien se perdre dedans...

Peut-être au moment d'une séparation d'avec un être cher... Mais ça m'a permis d'avancer. « Quand ça va pas, ça sort tout seul ». C'est le cas pour beaucoup d'artistes je pense... Douleur, créativité et plaisir peuvent être liés... Pour moi au début le dessin était une fuite... Mais c'est un plaisir de voir ce que peux produire une angoisse une fois exorcisée... Maintenant c'est pareil sauf que j'essaie de faire quelque chose qui peut se vendre... Salvador Dali aimait dire « je suis né dans une angoisse »...

ÊTES-VOUS INSPIRÉ PAR D'AUTRES ARTISTES ?

Je suis un fan de beaucoup d'auteurs de COMICS, j'aime beaucoup aussi Picasso et Dali, et Duchamp....Je suis inspiré aussi par Bill Sienkiewicz aux EU qui faisait du dessin, de la peinture, du collage...Il a travaillé avec Frank Miller (Elektra Assassin) dont j'aime beaucoup le côté rebelle.

QUELS SONT VOS PROJETS POUR L'AVENIR ?

Être plus connu, toucher plus de gens, vendre plus...J'aimerais éventuellement enseigner. Tester une machine à badges, faire aussi des t-shirts, des graffitis... Je fais aussi de la musique sur l'ordinateur depuis des années.

AIMERIEZ-VOUS FAIRE UNE BD ?

Bien sûr ! j'ai déjà fait des petits livres pour enfants dans le cadre de mes études en illustration (et donc non édités).

VOUS VOUS APPELEZ SALMON KING SUR INSTAGRAM, QUE SIGNIFIE CE NOM ?

Justement, c'est mon surnom d'artiste musicien, en hommage au Roi Salomon, que j'admire !

NOTRE ÎLE SE TROUVE À 10.000 KM DE L'EUROPE DANS LE SUD DE L'OCÉAN INDIEN ET DONT LA POPULATION EST UN MÉLANGE D'EUROPE, D'ASIE, DE MADAGASCAR ET D'AFRIQUE, CELA INFLUENCE-T'IL VOTRE TRAVAIL ?

Certainement !

VOUS AVEZ D'AUTRES NOMS ?

Oui M4yonnais3 est mon nom d'artiste de dessin, et Shepski mon nom pour les affiches dans la rue...

QUELS EST VOTRE MEILLEUR SOUVENIR EN DESSIN ? ET LE PIRE ?

Le meilleur : dessiner sur une plaque de four en métal, avec un stylo Bic noir : c'était très facile pour faire des retouches, ça ne se voyait pas !
Le pire souvenir ? Il n'y en a pas vraiment !

OÙ PEUT-ON VOIR VOS ŒUVRES À LA RÉ- UNION ?

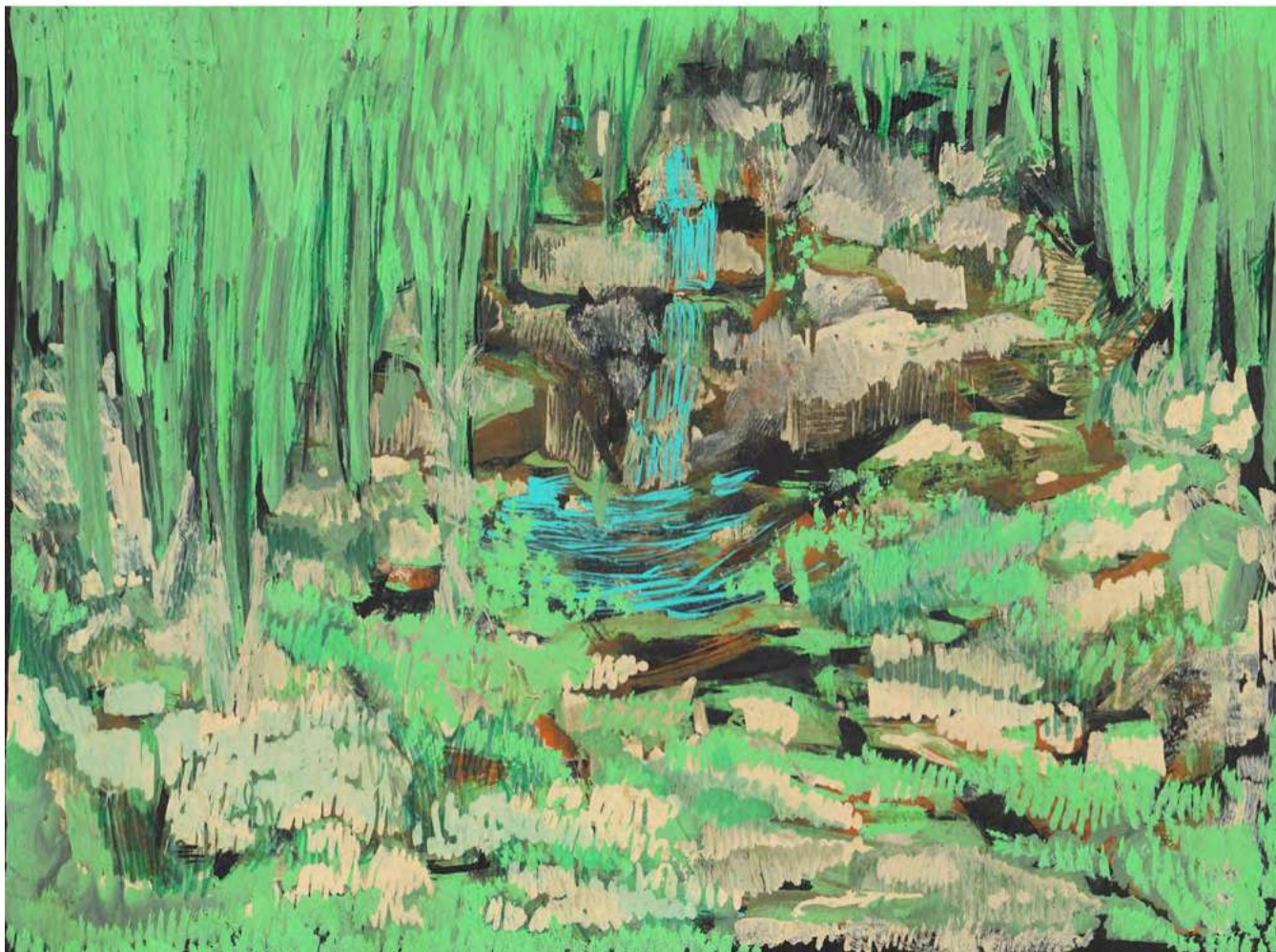
À « La tête dans les étoiles » à St Gilles les Bains, qui est un concept entre boutique et galerie...

UN MESSAGE PARTICULIER POUR LES LECTEURS DE MOZAIK ?

« Éclatez-vous ! »



Up there



Secret Sanctuary

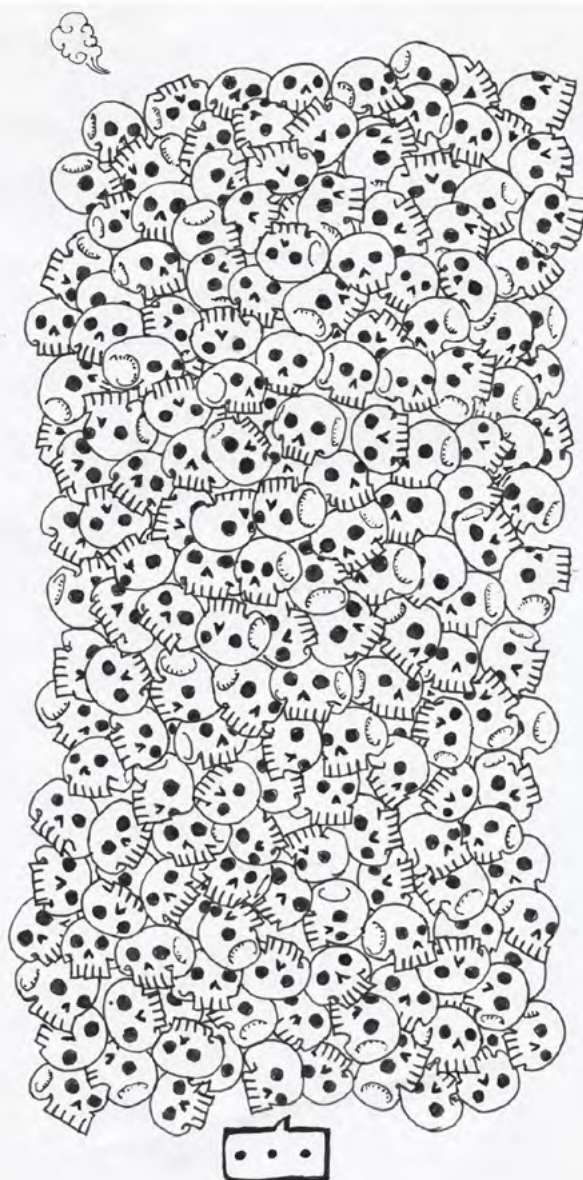
Get Wild



Morceaux de pain



Puzzle



Sans titre



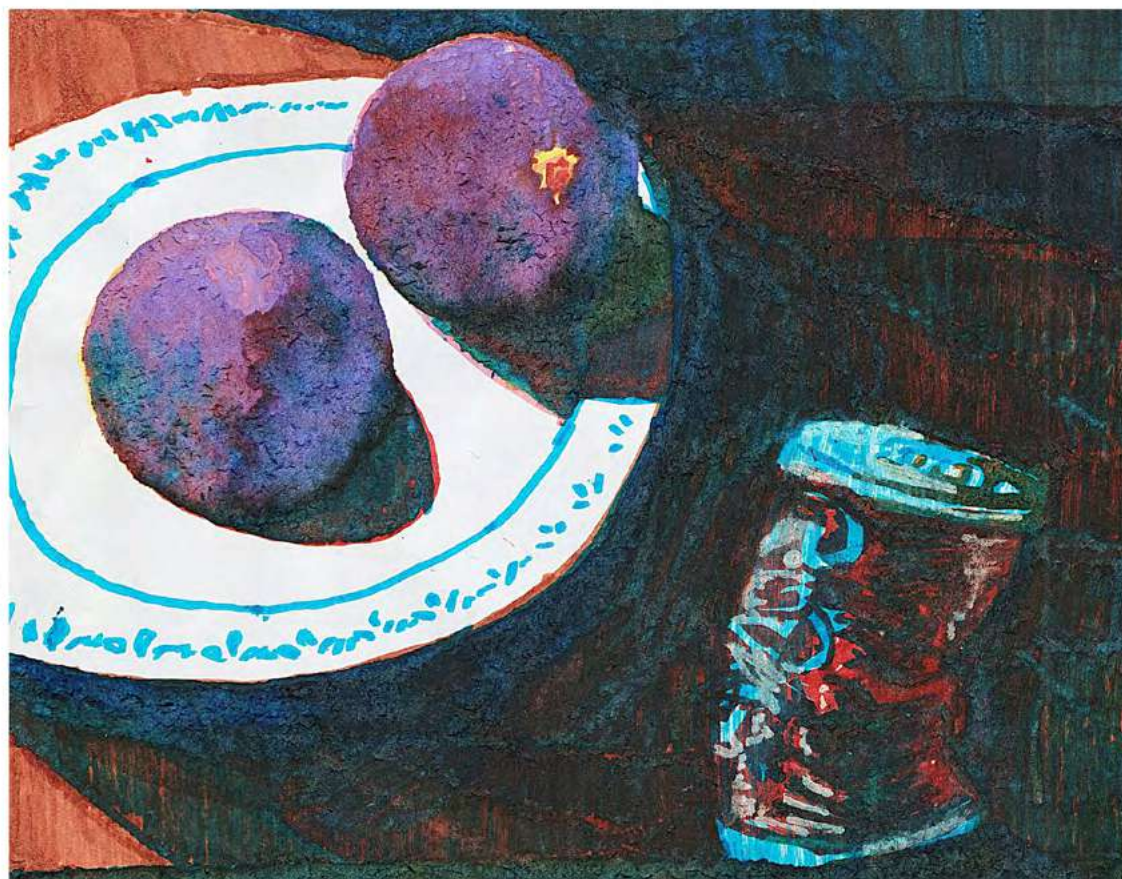
Branded to kill (affiche de film)



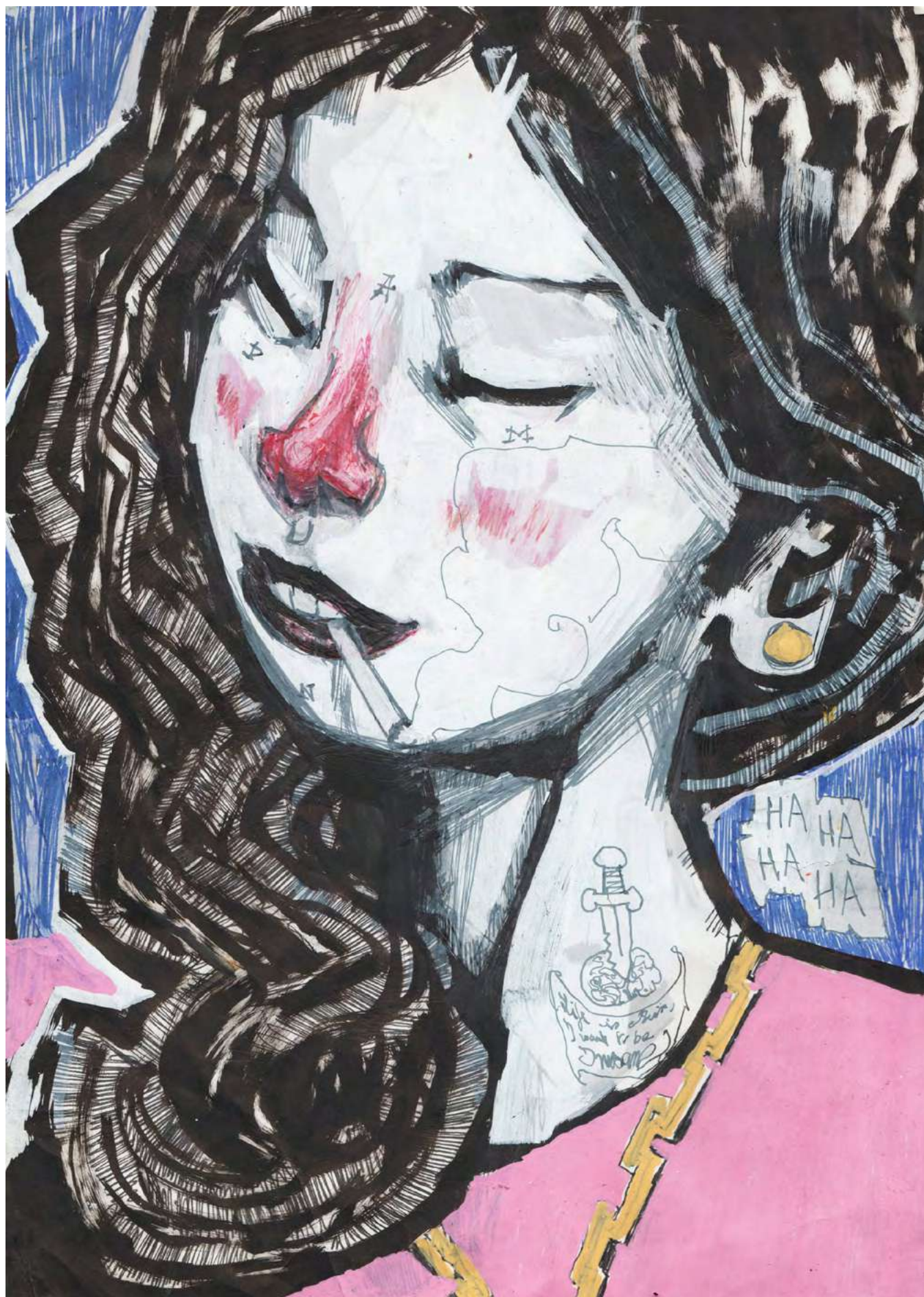
That night in Cairo
(fausse affiche de film)



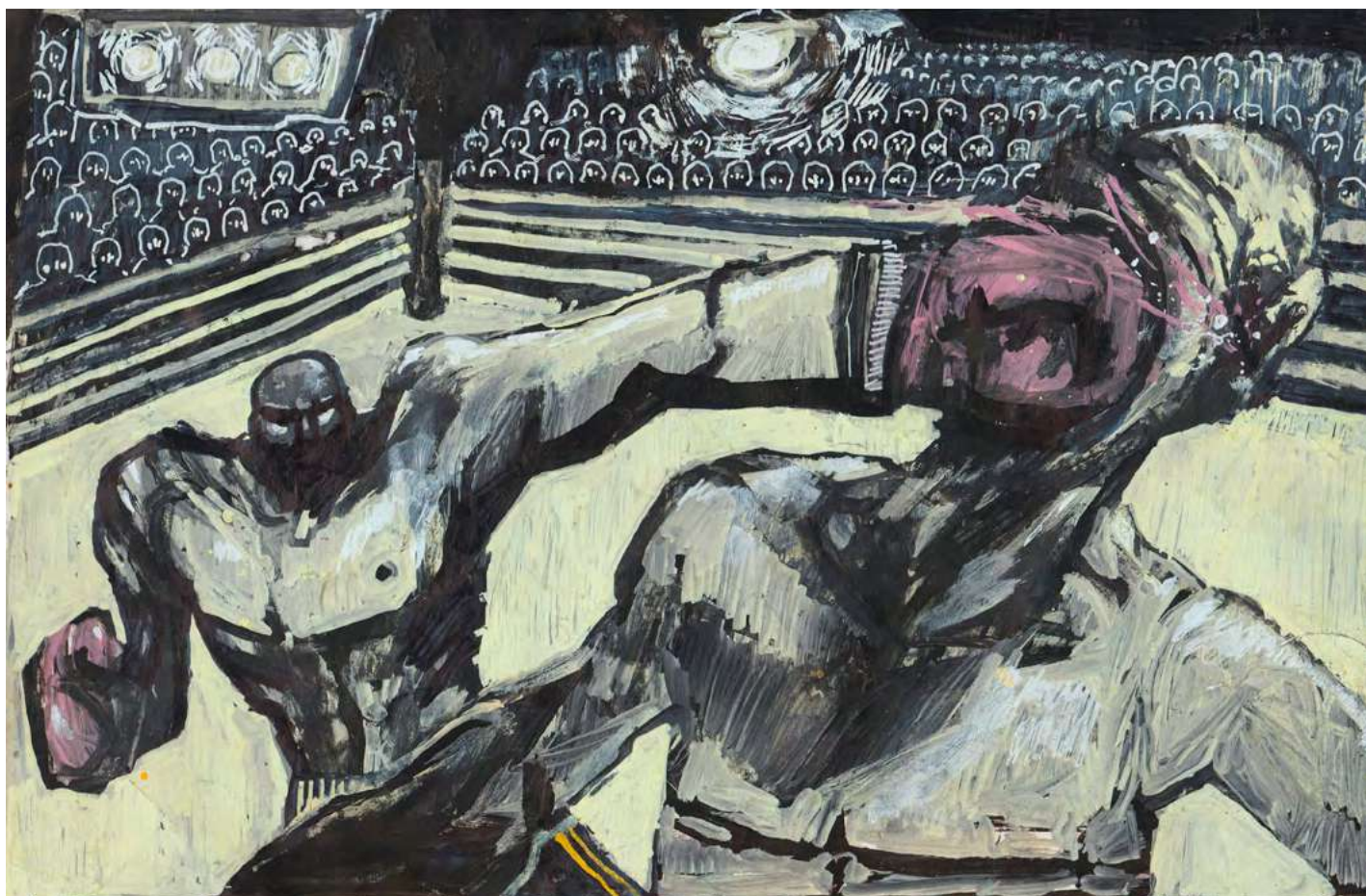
Nature morte au casque



Nature morte
avec canette



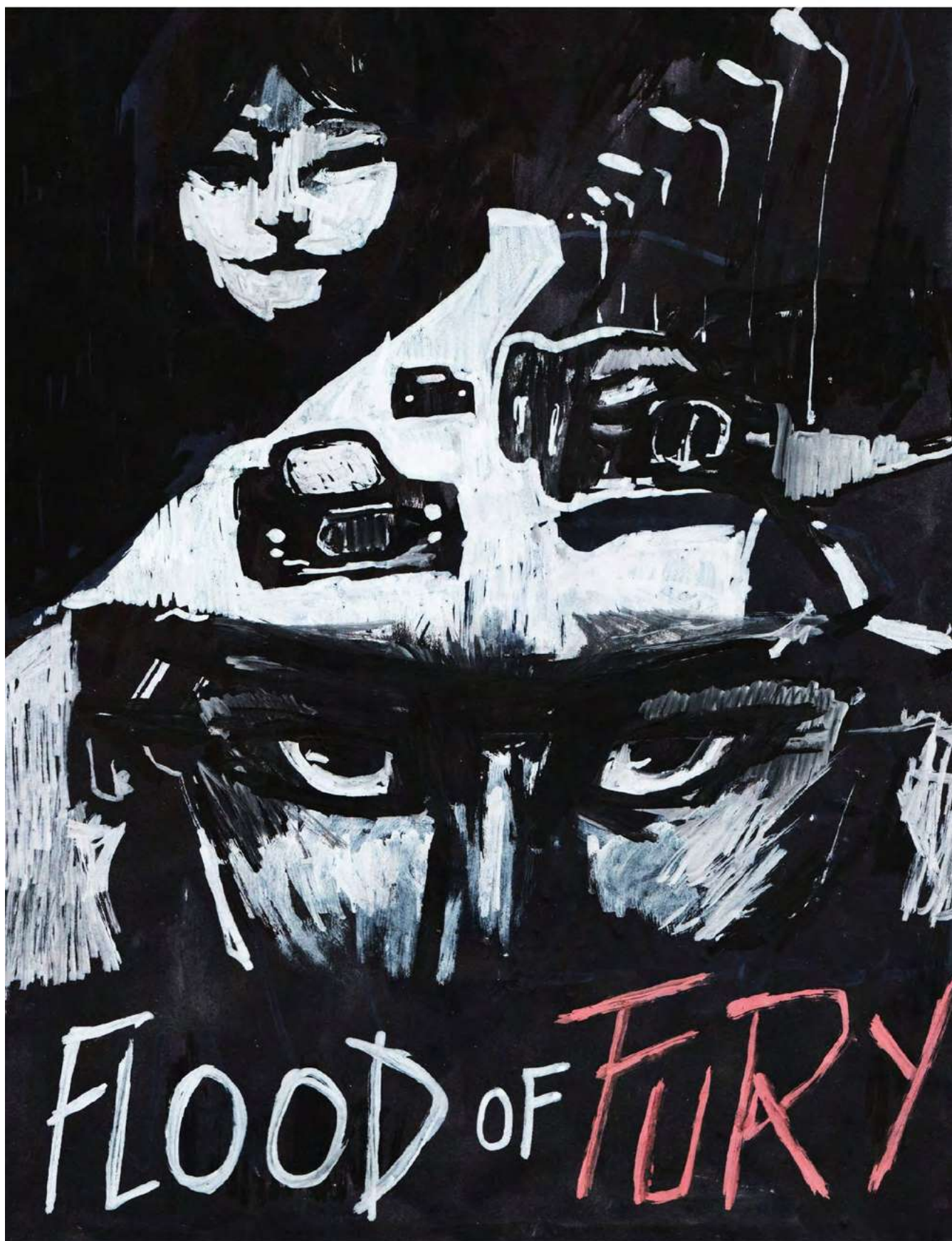




K.O







(éventuellement ds texte) Flood of Fury (fausse affiche de film)



Autoportrait



MOZAÏK



{ I N T E R V I E W }

[KHARLA'M]

" Je ne me définis pas comme une peintre abstraite. Je suis dans un langage libre, entre figuration et sensation. "



Na Hassi



KHARLA'M

f @Kharla Mova

@kharla.mova

www.atelierkharlamova.net

VOTRE SIGNATURE « KHARLA'M » EST UN HOMMAGE À VOTRE GRAND-MÈRE. POUVEZ-VOUS NOUS RACONTER SON HISTOIRE ET PRÉSENTER AUSSI VOTRE INTENTION ARTISTIQUE ?

Ma signature, Kharla'm, est un hommage à ma grand-mère paternelle, Natalia Kharlamova, née en Géorgie, contrainte de fuir très jeune la révolution russe (1920, date de la fuite de l'armée impériale par la mer Noire). Elle a quitté sa patrie, ses racines, et ses parents dans la douleur, pour rejoindre la France avec son bébé dans les bras — mon père — où son mari, jeune capitaine de l'armée blanche, avait obtenu un laissez-passer, car un emploi et un hébergement l'attendaient en Haute-Savoie. Sans cette opportunité concrète, l'accueil sur le territoire aurait été difficile. Elle ne reverra jamais ni sa mère, ni son père, le général V.V. Kharlamoff, mort en exil. Ce déracinement l'a marquée à jamais. Je ne l'ai connue qu'à travers ses silences. Elle ne parlait que le russe, une langue que je ne comprenais pas, mais qui contenait toute une mémoire effacée.

Porter son nom dans ma signature, c'est reconnaître cette douleur muette, faire vivre cette histoire oubliée. C'est inscrire dans mon geste artistique un lien entre l'intime et la mémoire en exil.

Ma peinture suit ce même mouvement : elle explore les strates du passé et du présent, elle révèle ce qui reste enfoui. Elle est une quête d'identité, entre ancrage et errance, entre silence et apparition.

À CINQ ANS, VOUS DÉCOUVREZ LA PEINTURE EN ITALIE. QUELLE A ÉTÉ CETTE « RÉVÉLATION SILENCIEUSE » QUI A RENDU LA PEINTURE « UNE ÉVIDENCE FULGURANTE » ?

Ce moment appartient à ces instants suspendus, magiques, où tout bascule sans qu'on en saisisse tout de suite la portée. J'avais cinq ans, nous étions en Italie, et dans le parc de l'hôtel où nous séjournions, un artiste peignait sur son chevalet. Ce n'était pas simplement un homme devant une toile : il y avait là une communion invisible, une présence.

Je ne comprenais pas encore ce que cela signifiait, mais j'ai senti, d'une manière immédiate et irréversible, que la peinture était une évidence. Quelque chose s'était inscrit en moi, comme un appel silencieux qui allait guider mon chemin.

VOUS PARLEZ D'ANCRAGE ET DE MOUVEMENT. COMMENT CES NOTIONS SE REFLÈTENT-ELLES DANS VOS TABLEAUX ?

Mon travail, comme ma vie, est une oscillation constante entre le besoin d'enracinement et l'appel du mouvement. Cette tension se manifeste dans ma peinture par des jeux de superpositions, d'effacements et de révélations successives. Mes toiles sont constituées de strates qui s'empilent, se recouvrent, se détruisent et se réinventent. À travers la matière, je cherche à donner forme à une identité en perpétuelle reconstruction, faite d'accumulations et de fuites, de mémoire et d'oubli.

Je vis entre deux territoires contrastés, les Alpes et la Sardaigne : l'un austère et immobile, l'autre insulaire et ouvert. Cette dualité traverse mes œuvres, entre intériorité et élan.

LES FUITES, L'EXIL, LES RECOMMENCEMENTS FAÇONNENT VOTRE HISTOIRE. COMMENT CES TERRITOIRES PARCOURUS (PHYSIQUES, INTÉRIEURS, ANTÉRIEURS) NOURRISSENT-ILS VOTRE CRÉATION ?

L'exil fait partie de mon histoire, au sens propre comme au sens intime. J'ai grandi en mouvement, entre l'Afrique et l'Europe, sans jamais vraiment m'enraciner. L'Algérie, le Sénégal, la Côte d'Ivoire, le Maroc... autant de lieux traversés, jamais figés. Chaque territoire m'a laissé une empreinte : une lumière, une matière, une vibration. Ma peinture est née de là — de ce besoin de garder une trace, de recomposer un tout à partir de fragments.

Je ne peins pas des lieux, mais leur empreinte. Mes toiles sont des palimpsestes : couches, strates, grattages, nuances... Il m'arrive de penser qu'un seul centimètre carré contient déjà une histoire entière. Cette richesse organique vient de ce parcours : fait d'arrachements, mais aussi de réinventions constantes — entre ici et ailleurs, entre l'abandonné et l'inédit.

LA PEINTURE VOUS OFFRE-T-ELLE UNE FORME DE STABILITÉ OU DEMEURE-T-ELLE UN ESPACE D'EXPLORATION PERPÉTUELLE ?

L'atelier est mon refuge. C'est peut-être là que je trouve une forme de stabilité. Mais cette stabilité est relative, car le processus créatif ne l'est jamais. Il est traversé de doutes, de fulgurances, de résistances aussi. La peinture m'oblige à descendre en moi, à douter, à transformer. Elle n'est jamais acquise. L'exploration est perpétuelle — parce que c'est justement dans cette instabilité féconde que quelque chose peut émerger.

VOUS ÉVOQUEZ L'AUSTÉRITÉ COMME UNE EXIGENCE QUI REFLÈTE VOTRE REGARD SUR VOTRE TRAVAIL. QUEL EST CE REGARD ?

Je suis exigeante, dans la vie comme en peinture. Je vais toujours jusqu'au bout, je ne sais pas lâcher. Avec mes toiles, c'est encore plus radical : parfois, je quitte l'atelier en pensant qu'un tableau est abouti... et le lendemain, je le trouve raté. Alors je gratte, j'arrache, j'efface. Mon œil ne supporte aucune complaisance. Il y a des moments où je ne vois plus rien, où tout m'échappe — et c'est souvent là que la transformation commence.

Et pourtant, il m'est arrivé, en revoyant une photo d'un tableau effacé, de le trouver beau. Comme si le regard avait besoin d'un éloignement pour reconnaître ce qui était juste. Je ne cherche pas le beau, je cherche le vrai. Et cela demande une rigueur sans faille.

VOS PREMIÈRES TOILES REPRÉSENTAIENT L'AFRIQUE. AUJOURD'HUI, ELLES SONT ABSTRAITES, VOIRE SPIRITUELLES. POUVEZ-VOUS RETRACER CETTE ÉVOLUTION ?

J'ai longtemps peint l'Afrique. C'était une nécessité, presque un exutoire.

Elle me manquait profondément, et jusqu'à l'âge de 38 ans, ces scènes — marchés, silhouettes, éclats de lumière — m'ont permis de garder un lien vivant avec ce continent.

Puis, en acceptant plus pleinement ma vie en Europe, ma peinture a changé. Les formes se sont ouvertes. J'ai quitté la représentation pour un langage plus fluide, plus intérieur.

Souvent, je commence une toile sans idée précise. Un accord de couleurs, aperçu dans un magazine, peut déclencher le geste. Mon imagination prend alors le relais, portée par une résonance intérieure.

Je ne me définis pas comme une peintre abstraite. Je suis dans un langage libre, entre figuration et sensation. Et puis, il y a ce moment particulier dans l'atelier. Quelque chose m'échappe, m'entraîne, m'étonne. Le processus créatif garde sa part de mystère. Il faut savoir accueillir ce qui vient.

L'ORACLE EST NÉ DE VOTRE BESOIN DE « QUITTER LA MATIÈRE POUR ALLER VERS L'ESSENCE ». COMMENT CELA S'EST-IL MANIFESTÉ DANS VOTRE PROCESSUS ?

Il y a cinq ans, j'ai quitté la France pour la Sardaigne. Je n'avais plus d'atelier, plus l'élan de peindre comme avant. J'étais dans un autre rythme, plus domestique, plus intérieur. J'ai transformé ma maison comme une œuvre, en lui donnant une matière, une âme.

Puis, peu à peu, le souvenir de l'atelier est revenu. Ce sentiment unique, cette présence invisible qui m'accompagnait lorsque la peinture glissait d'elle-même. Il y a dans ma manière de peindre un don total de moi-même. Mon âme est dans mes tableaux.

J'ai tellement trituré la matière, superposé, gratté, creusé... qu'à un moment, j'ai senti qu'il me fallait en sortir — sans savoir comment. Et peut-être que l'Oracle m'a offert cette échappée. Sans l'avoir prémédité, il m'a permis d'aller ailleurs, au-delà de la surface. J'ai alors choisi 44 fragments d'œuvres, capables d'entrer en résonance avec celles et ceux qui les regardent.

L'ORACLE N'EST PAS UN OUTIL DE DIVINATION, DITES-VOUS, MAIS « UN MIROIR INTÉRIEUR ». COMMENT LE RESSENT-ON DANS VOS PEINTURES ?

Mon Oracle ne cherche pas à prédire l'avenir. Il ne donne pas de réponses définitives, encore moins brutales. C'est un espace de résonance, un miroir intérieur pour celles et ceux qui veulent écouter autrement. Chaque carte est accompagnée d'un petit texte que j'ai écrit, non pas pour imposer un sens, mais pour offrir une parole douce, un appui à l'âme. Ce lien silencieux entre l'œuvre et celui qui la regarde, je l'ai simplement prolongé dans l'Oracle. Il est né de cette émotion qui circule quand on est prêt à s'ouvrir.

VOUS PARLEZ DE LA CRÉATION COMME D'UN « DIALOGUE PROFOND ENTRE L'ÂME ET LA MATIÈRE ». QUELLE PLACE TIENT LA SPIRITUALITÉ DANS VOTRE ART ?

La spiritualité, pour moi, n'est pas une doctrine ni une croyance figée. C'est un état d'être, une manière d'aborder le monde et la création.

Peindre, c'est entrer dans un espace de silence, de présence totale, où l'on capte quelque chose qui nous dépasse. Dans cet état, il n'y a plus de volonté, plus d'intellect — juste un geste accordé à une énergie plus grande. C'est un dialogue avec l'invisible, une tentative de toucher à l'essence des choses.

Mes œuvres ne sont jamais totalement figées. Elles portent en elles cette quête entre ancrage et éphémère, entre matière et souffle.

UNE CITATION OU EXPRESSION QUI RÉSONNE AVEC VOTRE VISION D'ARTISTE ?

Une phrase de Kandinsky me revient souvent :
« L'artiste est la main qui, par l'usage convenable de telle ou telle touche, met l'âme humaine en vibration. »

Elle résume tout ce que je ressens dans l'acte de peindre. Il ne s'agit pas seulement d'un geste technique, mais d'un échange silencieux entre l'œuvre et celui qui la reçoit.

QUELS MOTS LAISSERIEZ-VOUS AUX LECTEURS DE MOZAÏK ?

Je crois profondément que nous sommes toutes et tous Mozaïk.

Faits d'histoires mêlées, d'héritages visibles ou secrets, de fragments d'expériences, d'élans, de blessures parfois — mais surtout de transformations.

Mon parcours est celui-là : une Mozaïk de lieux, d'exils, de recommencements, et c'est aussi ce que je cherche à exprimer dans ma peinture.

L'art, comme la vie, est un chemin mouvant. Il ne donne pas de réponses toutes faites, mais il ouvre des espaces. Il propose un regard, une vibration, un langage au-delà des mots.

À chacun de suivre ce qui résonne en lui, de créer à sa façon, d'exister librement — fragment après fragment, comme une œuvre vivante.



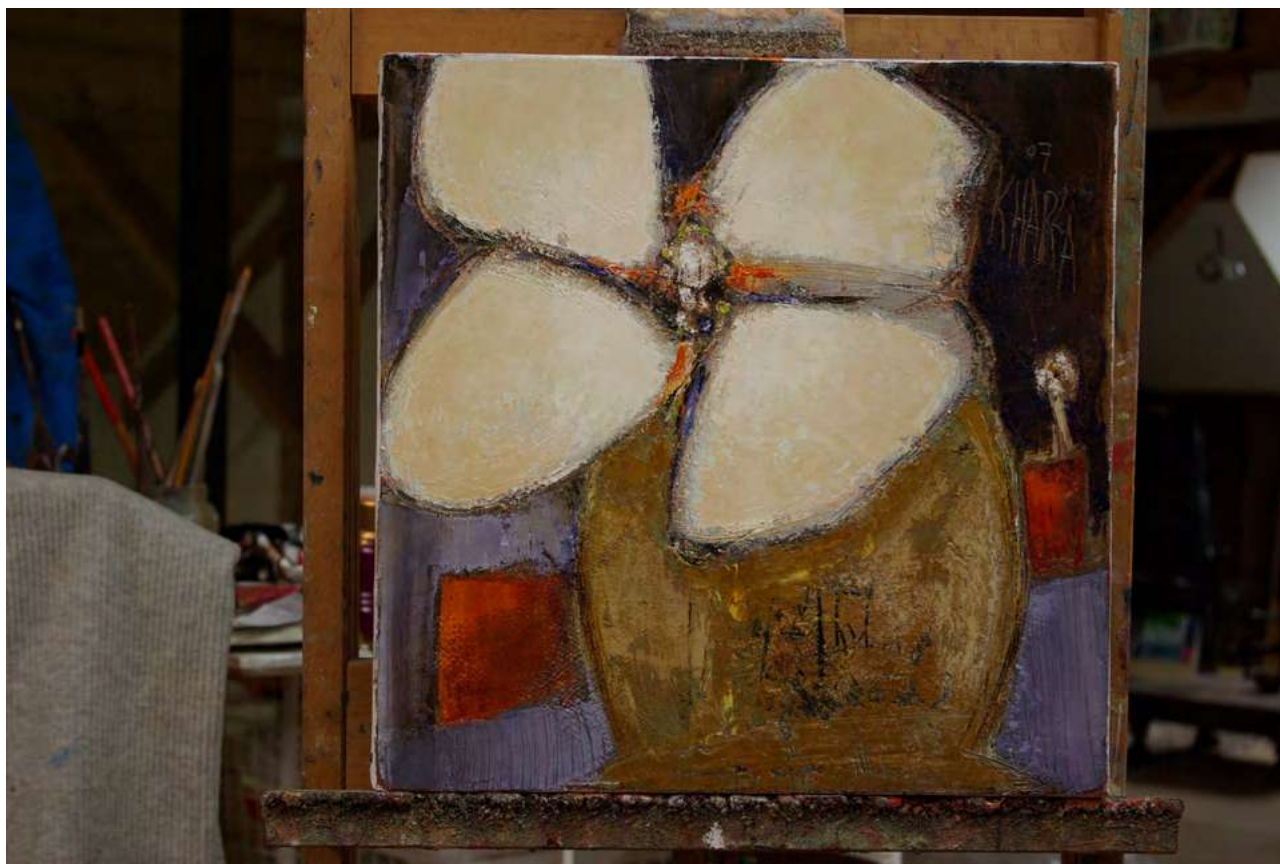
Les vases rêvent en secret



Le pot aux roses



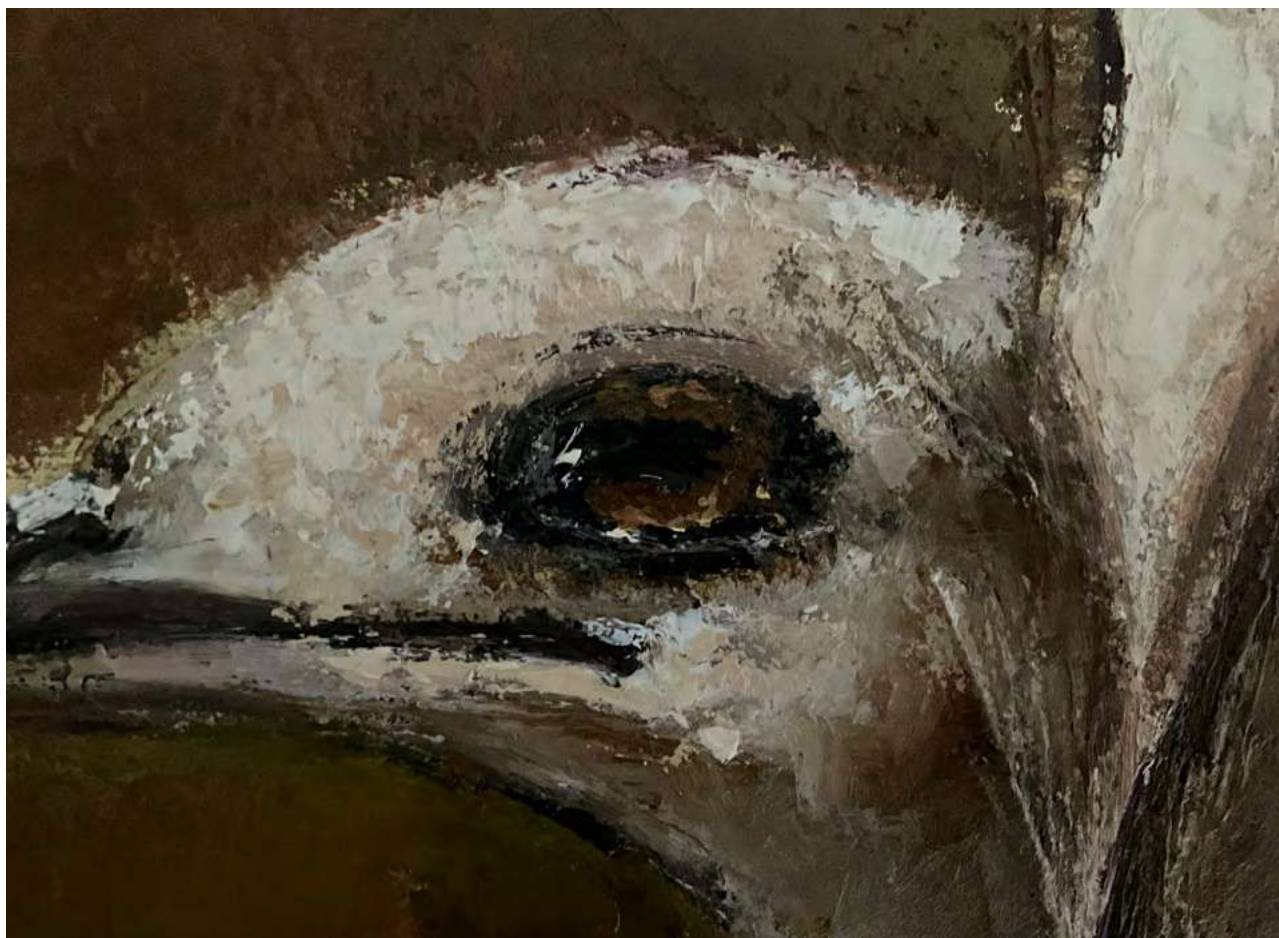
Carte n°29
De l'Oracle des Songes Blancs
D'après le tableau "Le pot aux roses"



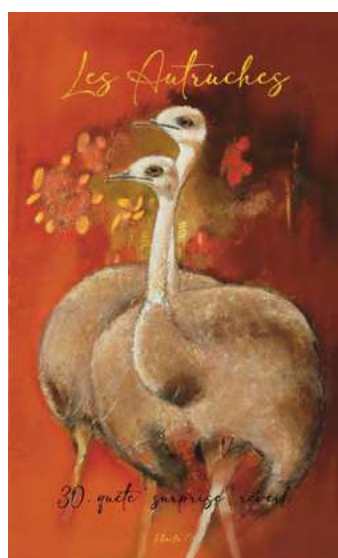
Le trèfle d'or encore sur chevalet



Carte n°6
De l'Oracle des Songes Blancs
D'après le tableau "Le trèfle d'or"



Les Autruches, détails



Carte n°30
De l'Oracle des Songes Blancs
D'après le tableau "Les autruches"



Mélancolie



Carte n°15 de l'Oracle des Songes
Blancs, intitulée « Mélancolie »



Émergence 2007



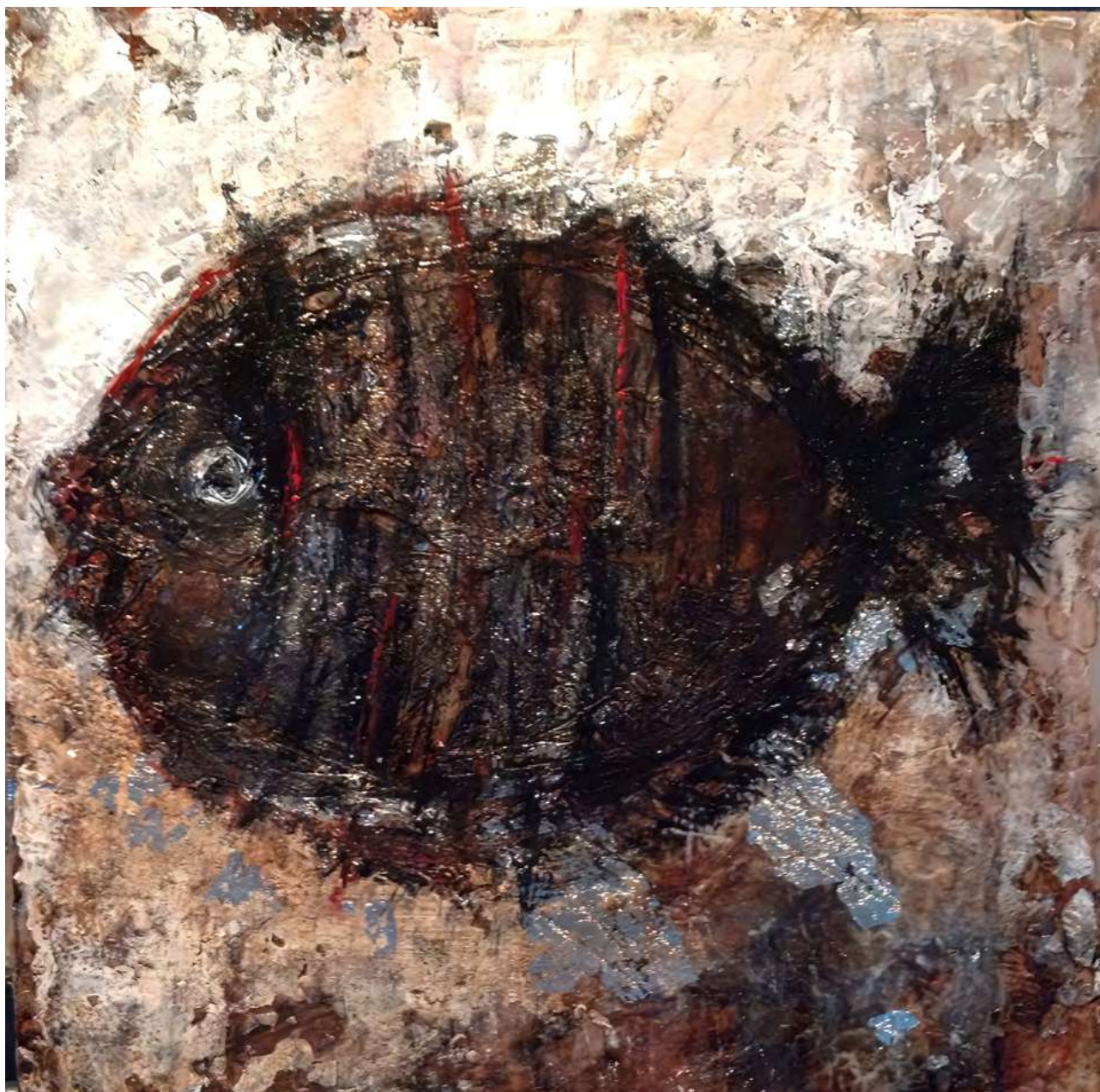
Poussez pas les filles 1 - Diptyque



Poussez pas les filles 2 - Diptyque



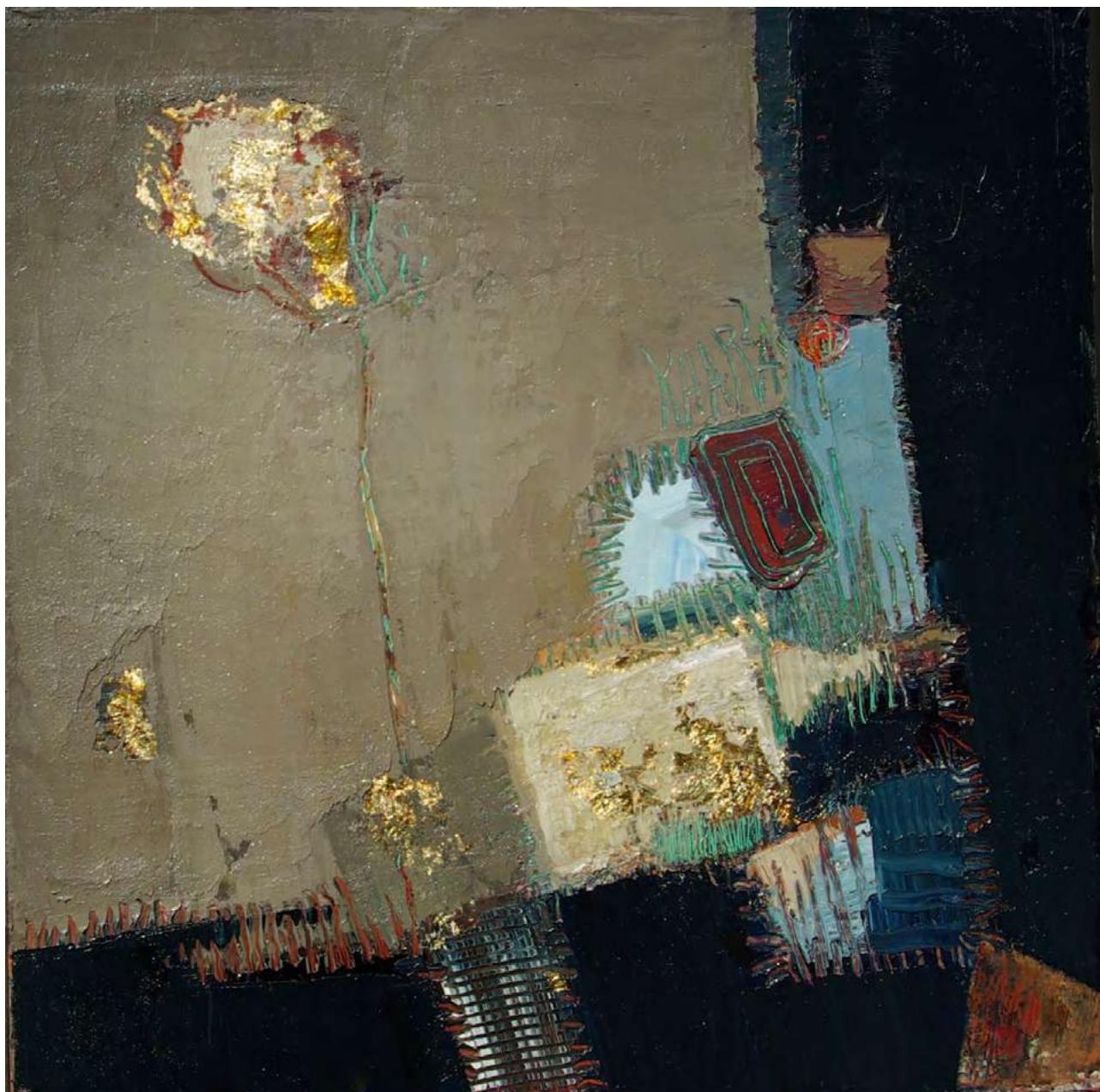
La dispute bleu



Le gardien des profondeurs - Musée d'Art Sacré - Saint Gervais Mont Blanc - France



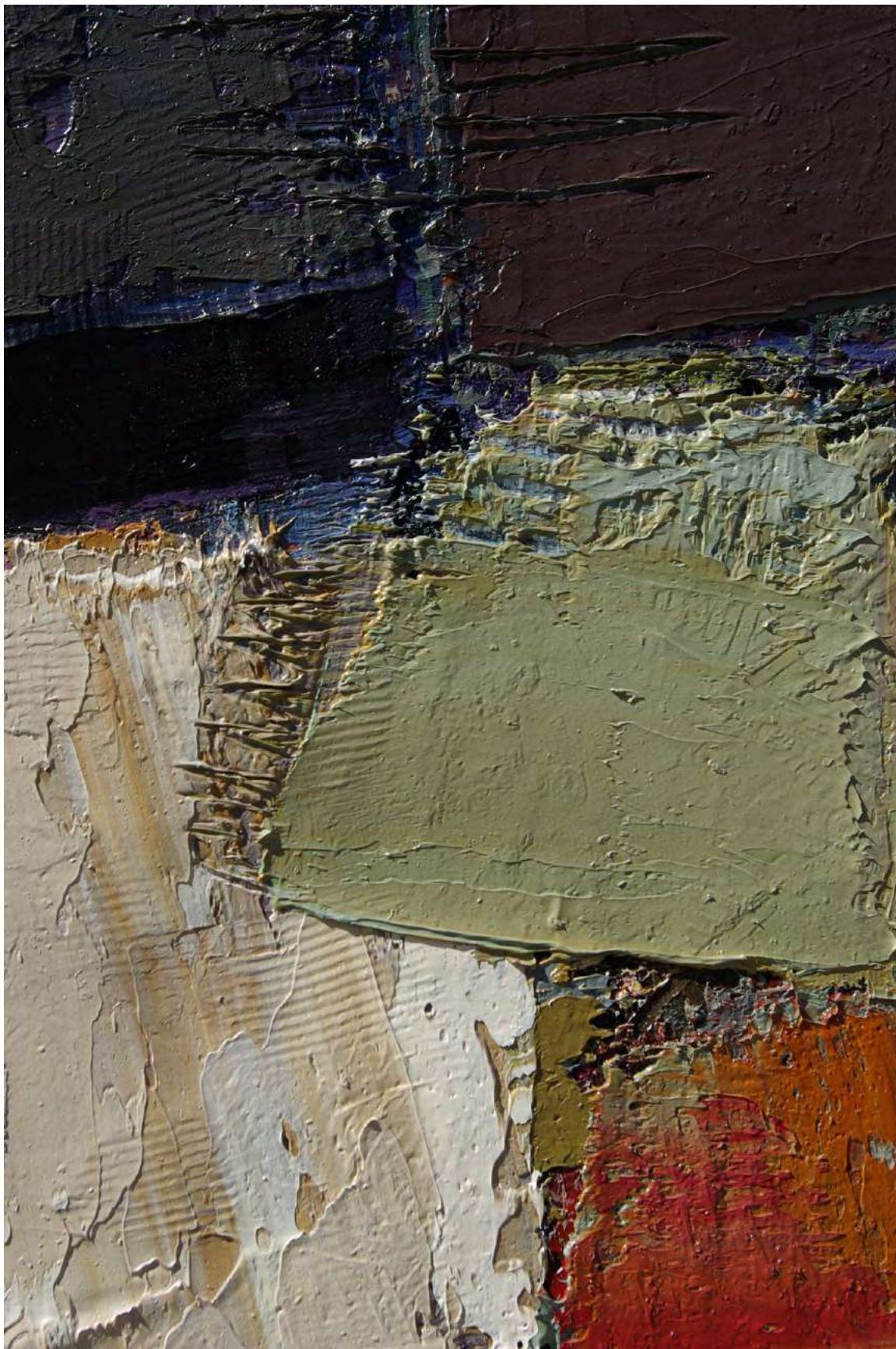
Le veilleur de nuit © studio Bergoend



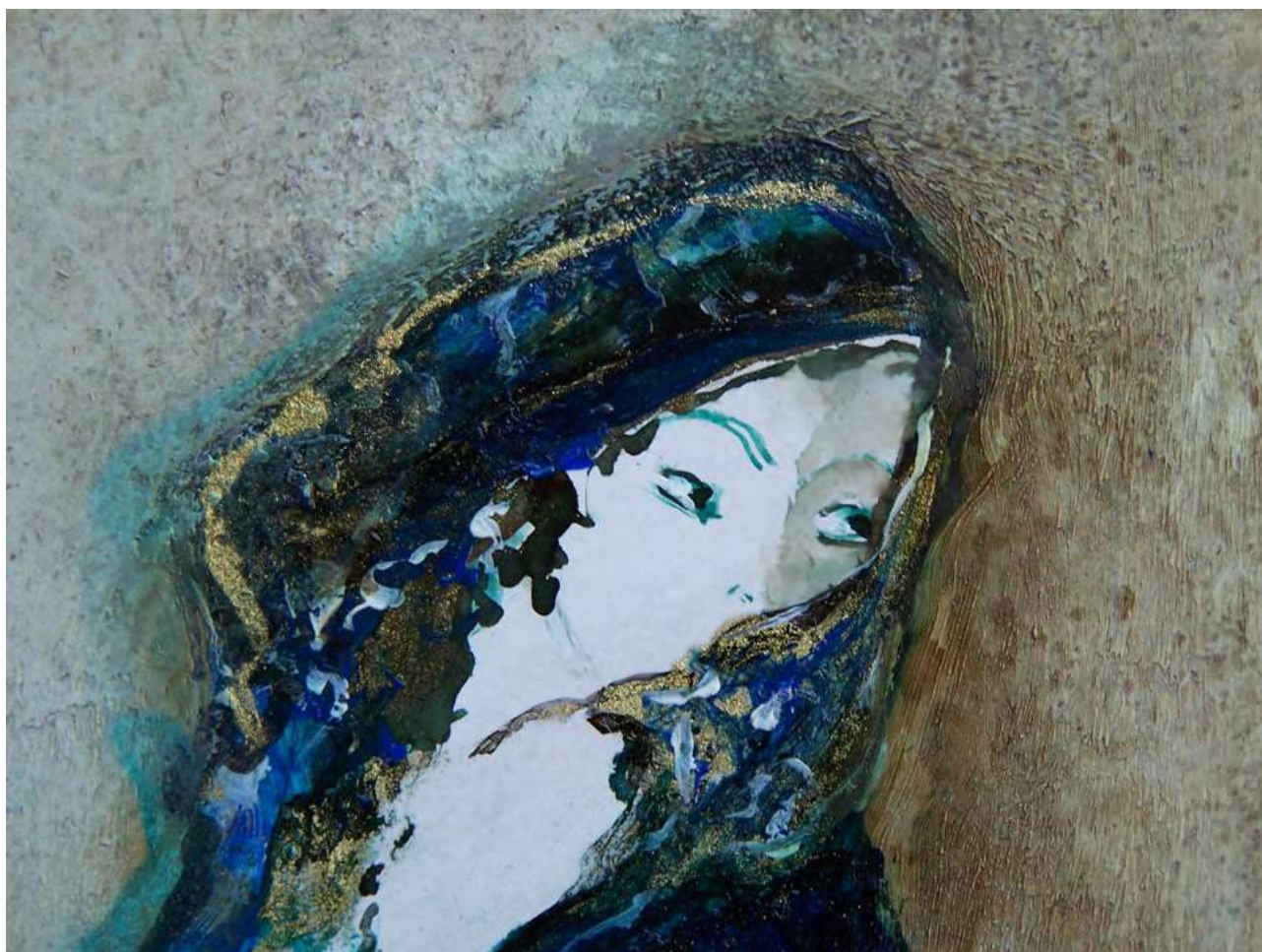
Opium-50X50-février 2011



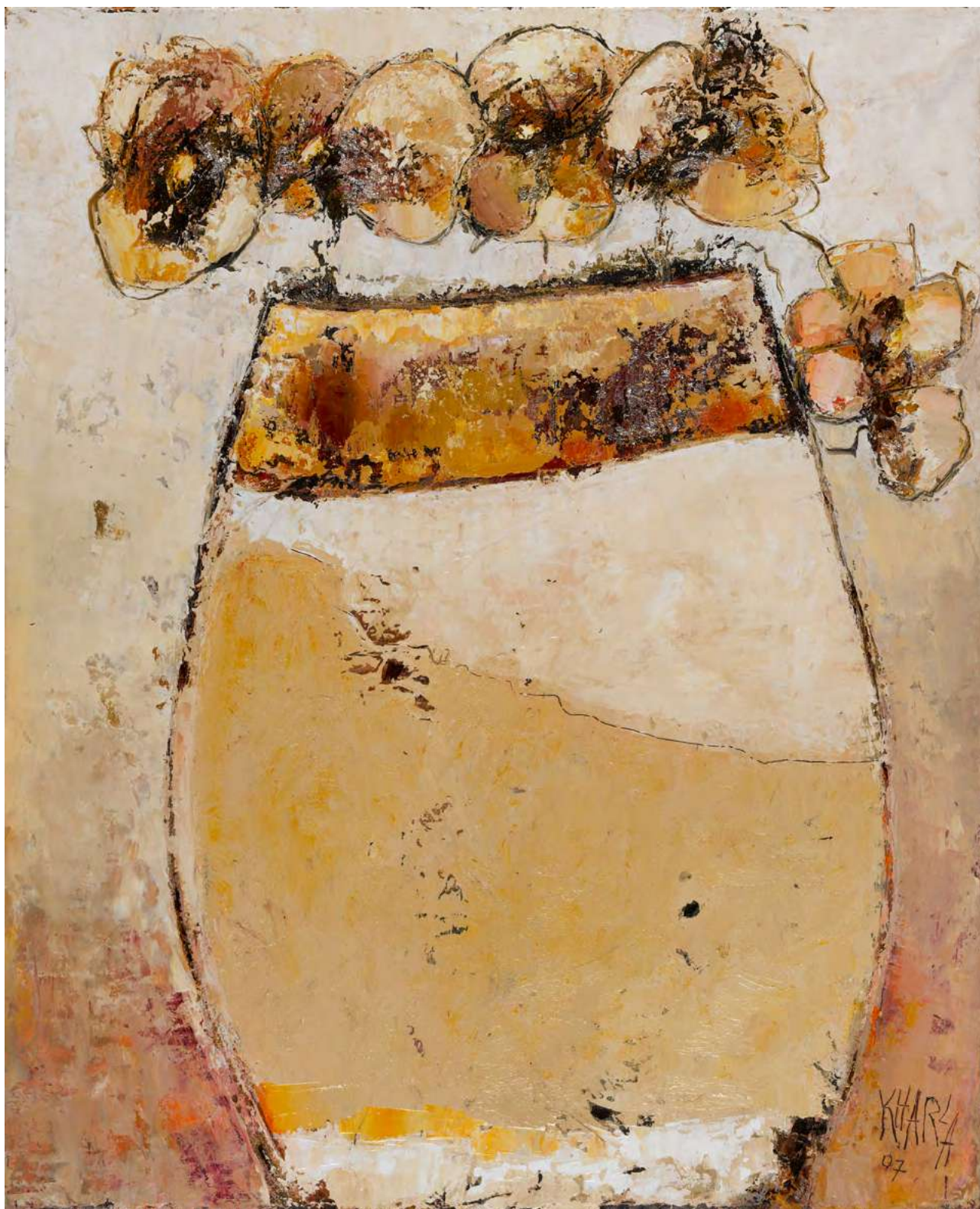
La croix



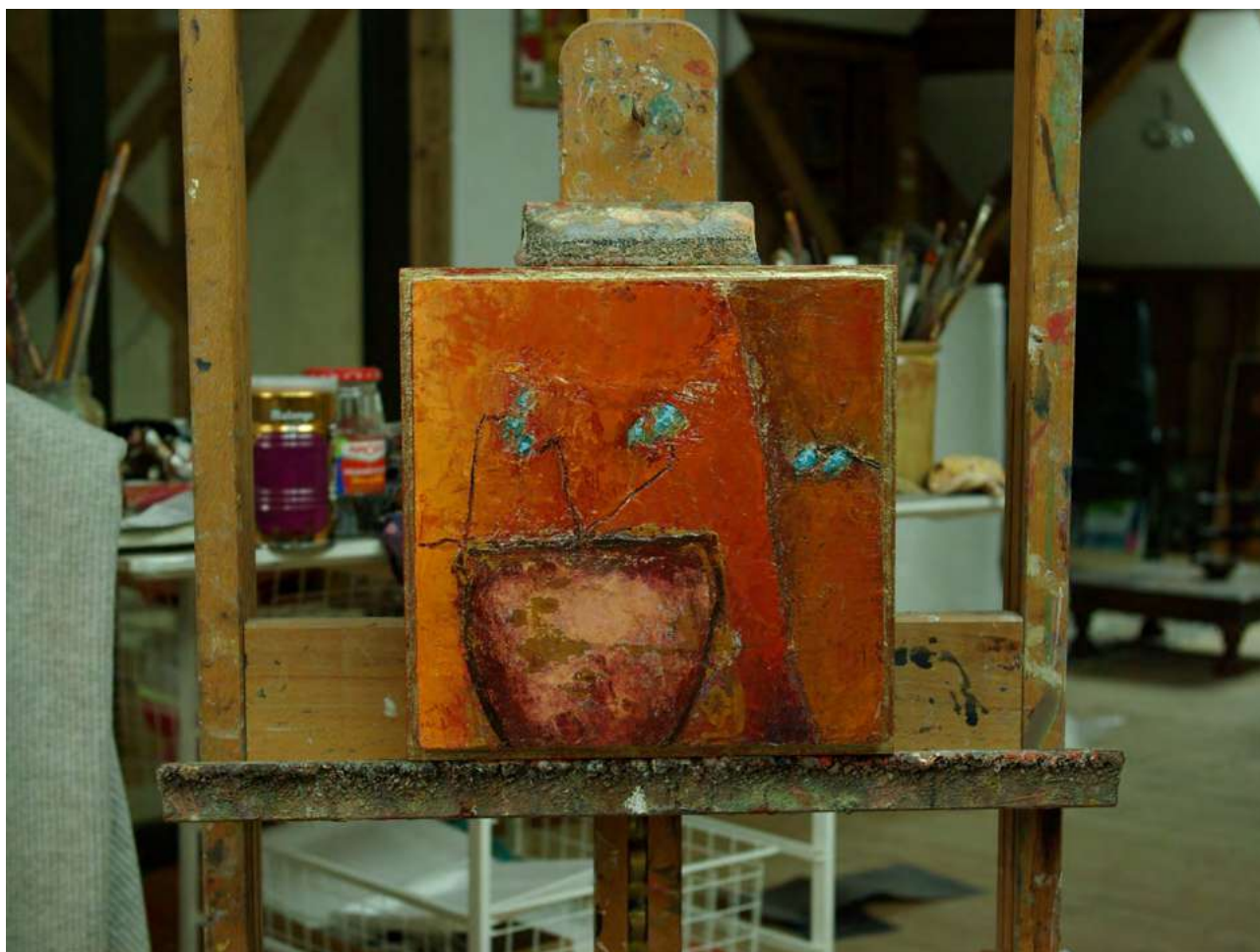
Sur le quai -détail



Les Yeux de l'Exil - Encre



Fleurs Solaires 2007



À peine sec – l’instant où la création respire encore, avant d’être confiée au monde.



Galerie Platini - Annecy - France





{ INTRODUCTION }

Antananarivo

La Cité des Mille, entre histoire et héritage

A

ntananarivo - La cité des mille, capitale de Madagascar, est une ville chargée d'histoire et de traditions, dont l'édification fut marquée par une série de guerres et des accords de paix. Sa devise actuelle « Ny arivo lahy tsy maty indray andro » où « Les mille guerriers ne meurent pas en un jour » est d'une part attribuée aux 1000 hommes du roi Andrianjaka (1610-1630). D'autres l'assimilent aux 1000 soldats du souverain Andrianampoinimerina (1787-1810). Face à ce contraste, Harilala Rantohery propose un avis éclairé en tant que professeur d'histoire, écrivain et membre émérite de l'Académie Malgache.

Jadis, Antananarivo, connu alors sous le nom d'Analamanga était habité par des Vazimba, des ancêtres des malgaches, issus de migrations austronésiennes durant le premier millénaire après Jésus Christ. « Un vent de changement a soufflé sur les Hautes terres centrales au 15^e siècle, sous le règne de Ralambo (1575-1610), marquant ainsi le début du royaume Merina. L'histoire retient que son fils aîné, le roi Andrianjaka et ses mille guerriers ont délogé les tribus Vazimba, avant d'édifier un palais à Analamasina, sur la Haute Ville. C'est là qu'est venu le nom Antanin'ny arivo, simplifié par Antananarivo ou La Cité des Mille », a-t-il expliqué.



Joachin Michaël Rakotoarisoa

Arrivé au trône, le souverain Andriamasinavalona (1675 - 1710) a mené une politique décentralisation et d'agrandissement de la Haute Ville jusqu'à Andohalo, où il a bâti une cité administrative, un vatomasina (pierre sacrée) et un kianja fikabariana (place du discours). « La mer sera la limite de mon royaume. Ce fut le credo du roi Andrianampoinimerina, connu pour son projet d'unification du royaume Merina. Quand il entreprend la conquête du Sud-est de l'Imerina, il doit livrer trois batailles successives avant d'occuper Antananarivo ».

Durant le premier assaut, il en est sorti vainqueur mais l'épidémie de la variole a fait des nombreuses victimes parmi les siens. A quelque chose malheur est bon pour Ambotsimarofy, qui a saisi l'occasion afin de revenir au trône d'Antananarivo. Quand Andrianampoinimerina s'empare de la ville des mille pour la deuxième fois, cela fut de courte durée. C'est pendant du troisième assaut qu'il obtient définitivement la Cité des Mille. Ses 1000 hommes, composés de Hova (nobles) et Andriana (rois) ont été gracieusement récompensés par des sièges des hautes responsabilités à Antananarivo.

“Eu égard de l'histoire, les mille guerriers ne meurent pas en un jour font référence ici aux trois batailles successives menées par Andrianampoinimerina et ses alliés. Un adage, qui exprime l'idée selon laquelle les épreuves ne vont pas se produire ou se résoudre en un jour. Les grandes tâches prennent du temps”.

La devise et le blason de la Commune urbaine d'Antananarivo sont hérités du bataillon de Tananarive, une unité des troupes coloniales françaises stationnée dans les années 1950 dans la capitale. Il a été créé en 1948 sous le nom de compagnie de garnison de Tananarive.



Harilala Ranjatohery, professeur d'histoire,
écrivain et membre de l'Académie Malgache.

Hydra 50.10
La Guerre 80
2006
No longer in collection
Museum of Modern Art





{ E N T R E T I E N }

[SYLVAIN SUBERVIE]

L'armée de 1000 guerriers boucliers en guerre contre la guerre

Dans la galerie de Sylvain Subervie à Antanetibe Ilafy, la créativité est sans limite et les possibilités infinies. Il dompte le fer et le cristal de roche pour donner corps à des sculptures démesurées. C'est le cas du « Banc de Poissons » inscrit depuis 2008 au patrimoine culturel français et de la plus grande bouteille en fer forgé au monde. Lever une armée de 1000 guerriers boucliers, c'est le pari fou auquel se lance actuellement cet artiste sculpteur et designer français installé à Madagascar depuis plus de 30 ans. Un ambitieux projet qui rend hommage à l'histoire d'Antananarivo (la Cité des Mille), la capitale malgache.

Le guerrier bouclier trouve sa genèse en 2007. « Lorsque j'ai rencontré Haja, mon épouse, il y a 20 ans, elle était une frêle demoiselle. Alors je me suis dit dans ma tête d'artiste, il faudrait qu'elle ait un protecteur. Pour la protéger, j'ai trouvé que c'était amusant d'imaginer un guerrier. Mais en réalité, chaque homme est un guerrier pour sa femme. Chaque homme doit défendre sa femme », se remémore Sylvain Subervie.

Dans ce dessein, il a créé un premier Guerrier et puis un deuxième. Comme il s'agit d'un work in progress, le projet se métamorphose en linéaire avec 30 guerriers, 100, 200 et actuellement 250 guerriers. « C'est devenu une armée de guerriers boucliers en guerre contre la guerre, un message paradoxal de paix ».



Joachin Michaël Rakotoarisoa

En 2014, une configuration des 100 Guerriers Boucliers a envahi le Bayfront Park, à l'occasion d'une exposition dans le cadre du prestigieux Art Basel Miami.

« L'esprit a continué à produire et à évoluer. Intégrer l'histoire d'Antananarivo et notamment celle des 1000 guerriers, qui ne meurent pas en un jour, est pour moi le moyen de célébrer cette ville chargée d'histoire et de traditions ».

Sur le point de vue technique, un guerrier bouclier demande 200 à 250 heures de travail minutieux, de la conception à l'assemblage des pièces. Il pèse 55 kg. Le guerrier et la lance mesurent chacun 2m40. Les sculptures sont numérotées de 1 à 1000.

« Je voue un intérêt particulier pour le fer et le cristal de roche, qui sont mes matières de prédilection. Tout simplement parce que le cristal est réputé pour apporter vitalité et réconfort. Il débloque et canalise les énergies, et élimine la négativité. Et le fer, contrairement aux idées reçues, est un outil très malléable et facile d'utilisation ».

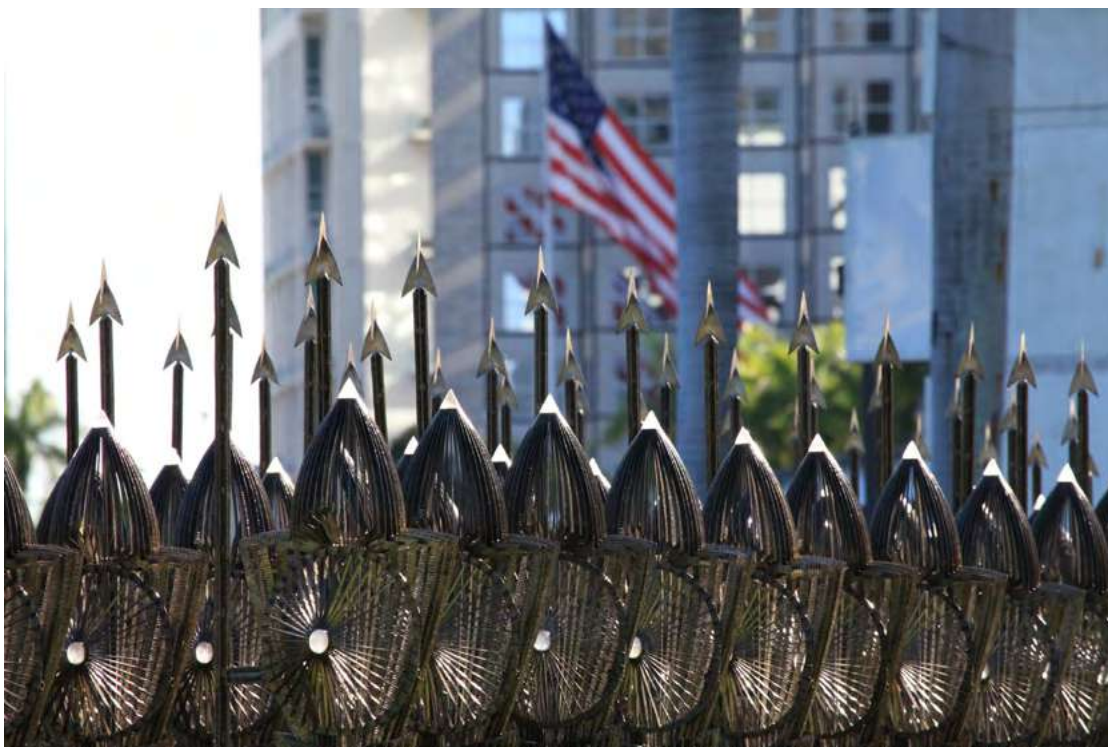
Sylvain Subervie aspire à faire de l'armée de 1000 guerriers boucliers un fer de lance de la culture, du tourisme et de l'économie malgache. Destinée à une future exposition, cette œuvre méga-monumentale se veut être un événement historique pour Madagascar.

« En Chine, l'Armée de terre cuite constitue l'une des plus importantes découvertes archéologiques du 20^è siècle. Et Dieu sait que c'est devenu aujourd'hui un circuit touristique incontournable avec 70 millions de visiteurs chaque année. Parce que l'art est important, il façonne nos vies, il nous transporte et nous transcende ».

Pour perpétuer l'histoire des guerriers boucliers, l'artiste plasticien ouvre ses portes aux mécènes et aux amoureux de l'art. « La Tour Eiffel a été construite lors de l'exposition universelle de Paris de 1889 et devait être démontée après, mais finalement 110 ans après, elle est toujours là avec ses 7 millions de visiteurs. Avec l'armée de 1000 guerriers, je voulais une œuvre qui s'inscrit dans le temps et les générations ».



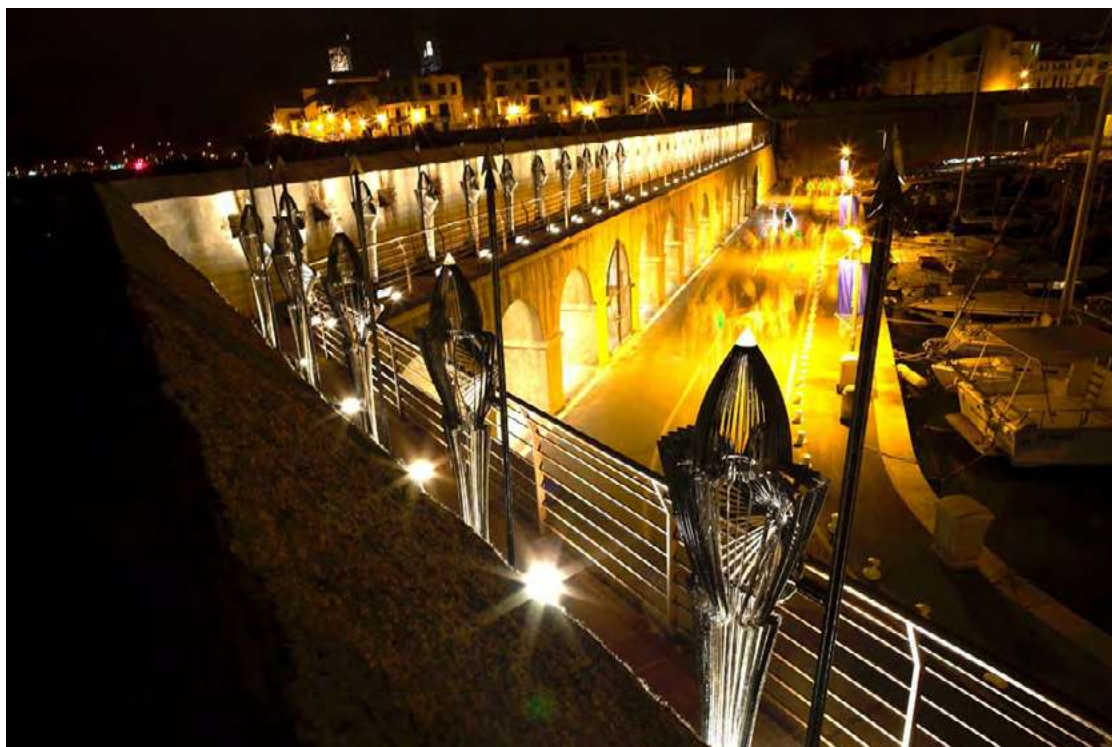
Exposition à Bayfront Park des 100 sculptures lors de l'Art Basel Miami en 2014.



Exposition à Bayfront Park des 100 sculptures lors de l'Art Basel Miami en 2014.



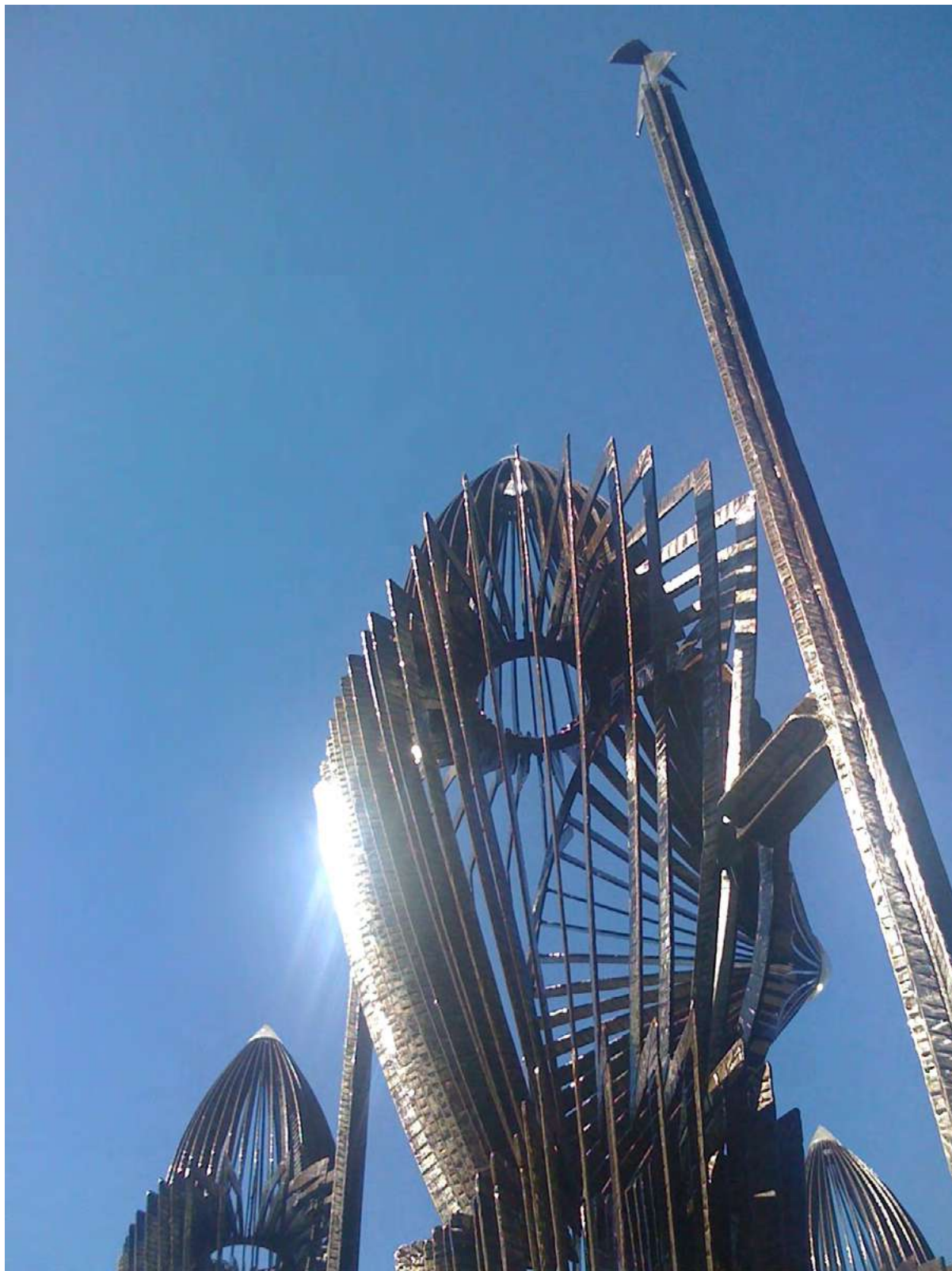
Une sélection de 54 guerriers boucliers égayent les Remparts d'Antibes.



Une sélection de 54 guerriers boucliers égayent les Remparts d'Antibes.



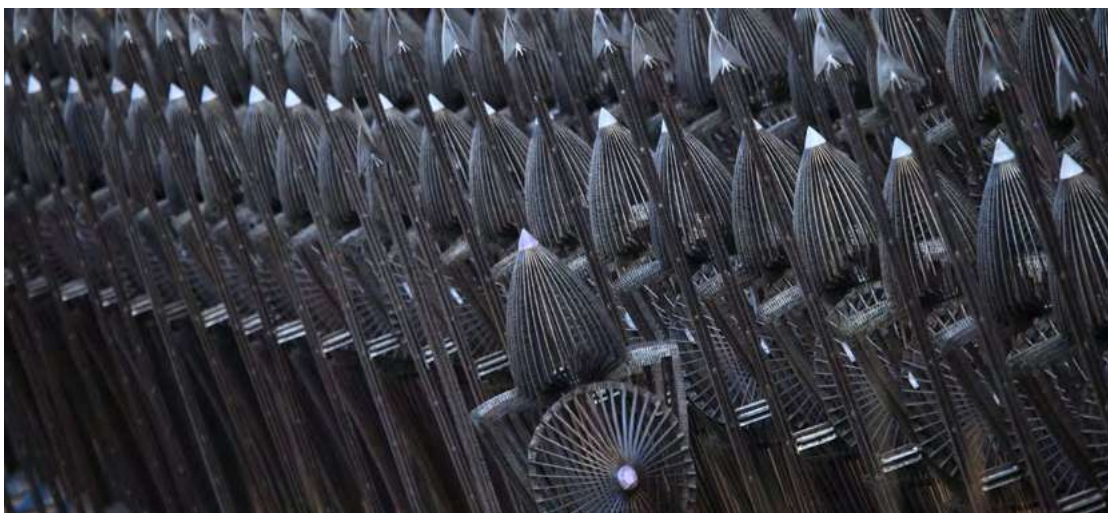
Une sélection de 54 guerriers boucliers égayent les Remparts d'Antibes. ©Nigel Pert



Première exposition de l'Armée à Antananarivo, 30 sculptures.



Première exposition de l'Armée à Antananarivo, 30 sculptures.



Première exposition de l'Armée à Antananarivo, 30 sculptures.



Première exposition de l'Armée à Antananarivo, 30 sculptures.



Galerie Sylvain Subervie à Antanetibe Ilafy, Antananarivo, Madagascar.

MADAGASCAR

À L'ART Y SHOW
PAREMPUYRE
DU 14 FÉVRIER
AU 9 MARS 2025

Retrouvez toute la programmation sur : www.parempuyre.fr



REGARD SUR LE MONDE.

Manifestation culturelle sur Madagascar du 14 février
au 9 mars 2025 à l'Art Y Show Parempuyre

La ville de Parempuyre en Gironde (Région Nouvelle Aquitaine) a organisé cette année du 14 février au 9 mars 2025 en partenariat avec l'association Arcadia son 19ème Regard sur le monde. Madagascar a été l'invité d'honneur. En 2024, l'Australie a été sélectionnée et en 2022, l'Égypte était au centre des festivités.

Cette année, les richesses de l'île rouge ont été mises en avant par la ville de Parempuyre et l'association Arcadia pendant trois semaines. Un programme riche et varié à l'espace Art Y Show. La cérémonie d'ouverture a eu lieu le 14 février 2025 en présence de deux artistes malgaches, Jean Andrianaivo Ravelona et Noro Rajaoson. Manoa Ralissarimanitra a envouté également le public de sa belle voix avec son guitariste Rija Randrianivosoa. L'association Arcadia a été représentée par son membre actif, Robert Quesada.



Noro Vololona Rajaoson Feuvrier

<https://www.artabstract.net/biographie>

La cérémonie d'ouverture du 14 février 2025 a été marquée par le discours de Madame le Maire, Béatrice de François. Elle a attiré l'attention sur la condition des femmes à Madagascar « Cette année, j'ai choisi ce pays, pour la beauté de ses paysages, le contraste richesse/ pauvreté et surtout pour dénoncer la condition des femmes dont le refus d'alphabétisation des petites filles et les mariages forcés ». Les bénévoles de l'Association France Madagascar (AFM) présidée par Chantal Marmion ont été également présents lors de ce vernissage. L'AMF, une association de solidarité avec Madagascar. Elle accompagne des projets de développement rural et d'accès à l'eau dans le Sud de l'île. Une autre association présente à cette soirée d'inauguration agit également à Madagascar, Les enfants du Soleil-Madagascar. Les bénévoles de cette association œuvrent à Madagascar depuis plus de 25 ans pour offrir un toit et une éducation à des enfants de la rue à Madagascar.

L'art pictural a été mis en lumière lors de cette manifestation culturelle avec les œuvres de Jean Andrianaivo Ravelona et Noro Rajaoson. Deux peintres malgaches avec deux styles différents mais tous les deux avaient à cœur de montrer un univers de couleurs et de traditions malgaches.

Jean Andrianaivo Ravelona précise qu'il est le peintre de l'âme. Son vrai nom est Andrianaivoravelona Jean, mais il signe ses œuvres par Jean Andrianaivo RAVELONA ou Jean A. RAVELONA. Artiste peintre plasticien installé en France depuis 1998, il se distingue sur la scène artistique grâce à son style original qu'il appelle « Ay Fanahy ». Le « Ay Fanahy » signifiant vision et vibration de l'âme, vers les années 80. Ses principaux thèmes sont : Vers..., Vision de l'âme, Réminiscences, Lovako etc.. On peut qualifier son art de peinture méditative et thérapeutique tandis que le style de Noro Rajaoson est caractérisé par un univers tout en couleurs. Une association de formes géométriques et de couleurs chatoyantes. Une peinture intuitive et spontanée. Elle met en avant les figures féminines et la sororité à travers son art. Son tableau intitulé La Rêveuse dans les étoiles, 100 x 50cm, huile sur toile, montre les valeurs de la féminité qu'elle affectionne depuis des années. Elle vit en Bourgogne, mais Madagascar reste toujours sa source d'inspiration. Elle a créé spécialement une série de tableaux sur les baobabs et les aloalo de Madagascar à l'occasion de cette exposition à Parmpuyre.

Noro Rajaoson a également donné une conférence sur Madagascar intitulée « Madagascar et ses facettes » le 15 février 2025.

Cette conférence a été suivie de la projection du film documentaire de Pierre Brouwers Madagascar grandeur nature (1997). Une riche programmation sur le plan cinématographique pendant ces trois semaines de manifestation culturelle.

Le public a redécouvert avec plaisir le film documentaire réalisé par César Paes et Raymond Rajaonarivelona (sorti en 2005) sur Mahaleo, ce groupe mythique malgache qui a traversé toutes les générations. Trois générations de Malgaches ont été bercées par les chansons de Mahaleo. Ce groupe musical très engagé a vu le jour

lors des révoltes étudiantes à Madagascar en 1972. Des chansons célèbres comme Vololona, Rafahafahana et Bemolanga que le public malgache à l'Art Y Show a reconnu avec nostalgie lors de la projection du film le 7 mars 2025. Le film dramatique réalisé par Luck Razanajaona intitulé Disco Africa (2024) a également trouvé son public à l'Art Y Show à Parempuyre. Le film Haingosoa (2019) réalisé par Édouard Joubaud a été également à l'affiche.

Beaucoup d'événements culturels et variés ont rythmé ces trois semaines de manifestation culturelle, le concert du groupe babai Lugu, l'atelier cuisine animé par Soa Revaka et une dégustation de vins et de bières malgaches présentée par Philippe Roby. Connaissez-vous la fameuse bière malgache THB ? La bière emblématique de l'île rouge. Three Horses Beer est la première marque de bière fabriquée à Madagascar par les brasseries Star.

Le samedi 8 mars 2025 les femmes ont été mises à l'honneur à l'Art Y Show lors de la journée internationale des droits des femmes. Ellys Raza a animé l'après-midi en présentant les tenues traditionnelles de Madagascar. Pour l'occasion, les femmes présentes dans la salle ont porté le fameux Lambahoany, une pièce de coton imprimé qu'on noue sous les aisselles ou à la taille. La salle entière a vibré sous les rythmes du Salegy. En effet, Ellys Raza a initié le public à la danse du Salegy. Le Salegy, une danse typique du nord du pays.

Cette manifestation culturelle sur Madagascar s'est achevée le 9 mars 2025 par un déjeuner de clôture qui a mis à l'honneur un menu typiquement malgache avec le fameux plat « Romazava ». La ville de Parempuyre vous donne de nouveau RDV en 2026 à la même période pour vous faire découvrir un pays qui va également vous enchanter à travers son art et sa culture.



Noro Rajaoson et Béatrice de François, maire de Parempuyre. Photo prise le 14 février 2025.



Noro Rajaoson et Jean Andrianaivo, Vernissage de l'exposition sur Madagascar à la résidence de l'ambassadeur de Madagascar, son Excellence Monsieur RAJOHNSON. Paris, Novembre 2022



Affiche de Madagascar. Devant la salle Art Y Show



Produits dérivés de Noro lors de l'exposition



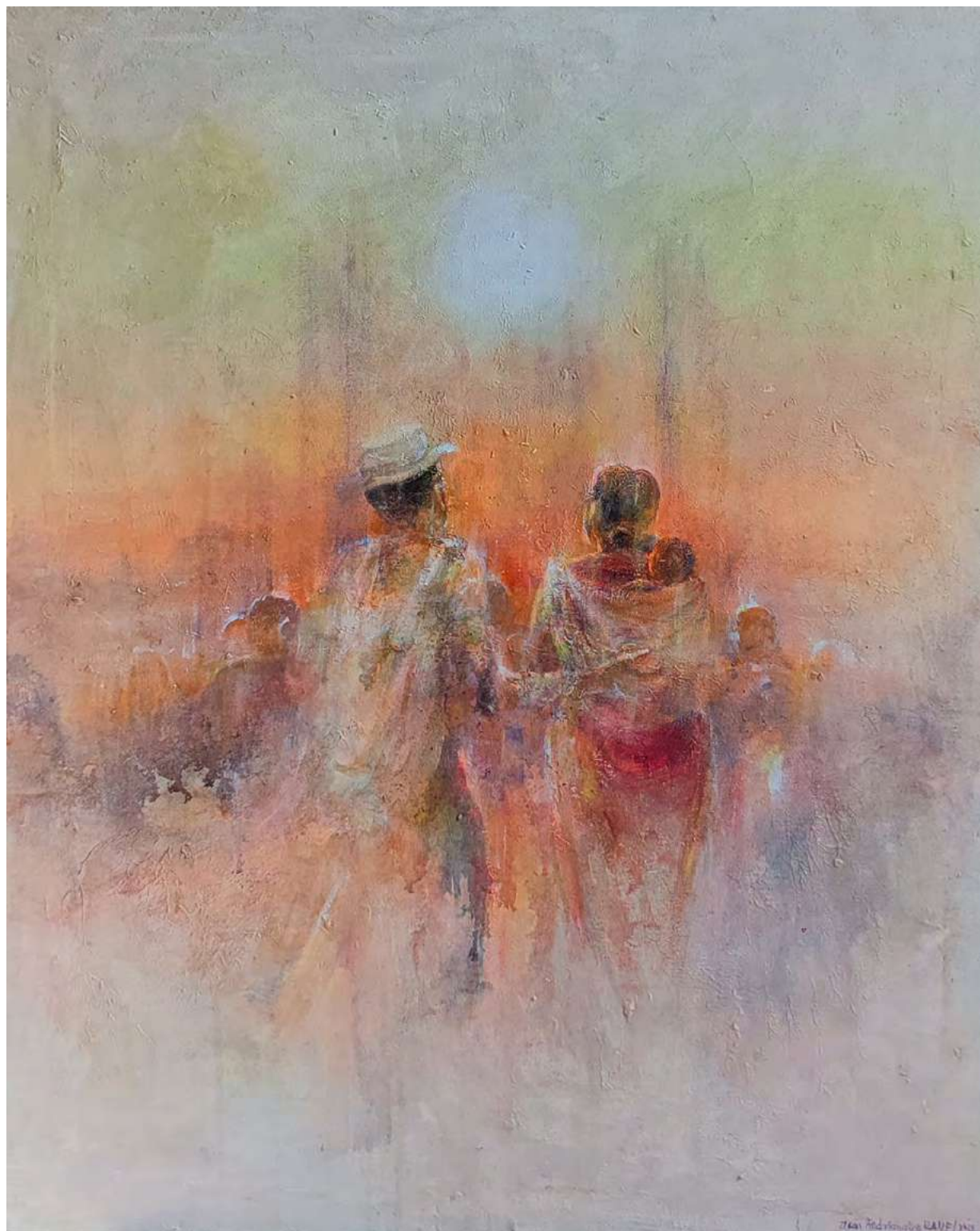
Tableaux de baobabs de Madagascar
 Paysage malgache et les valiha 60 x 30cm. Huile sur Toile
 La mère et la fille près du baobab, 40 x 20cm, huile sur toile
 La femme puissante II 57cm x 48,5cm, huile sur toile.



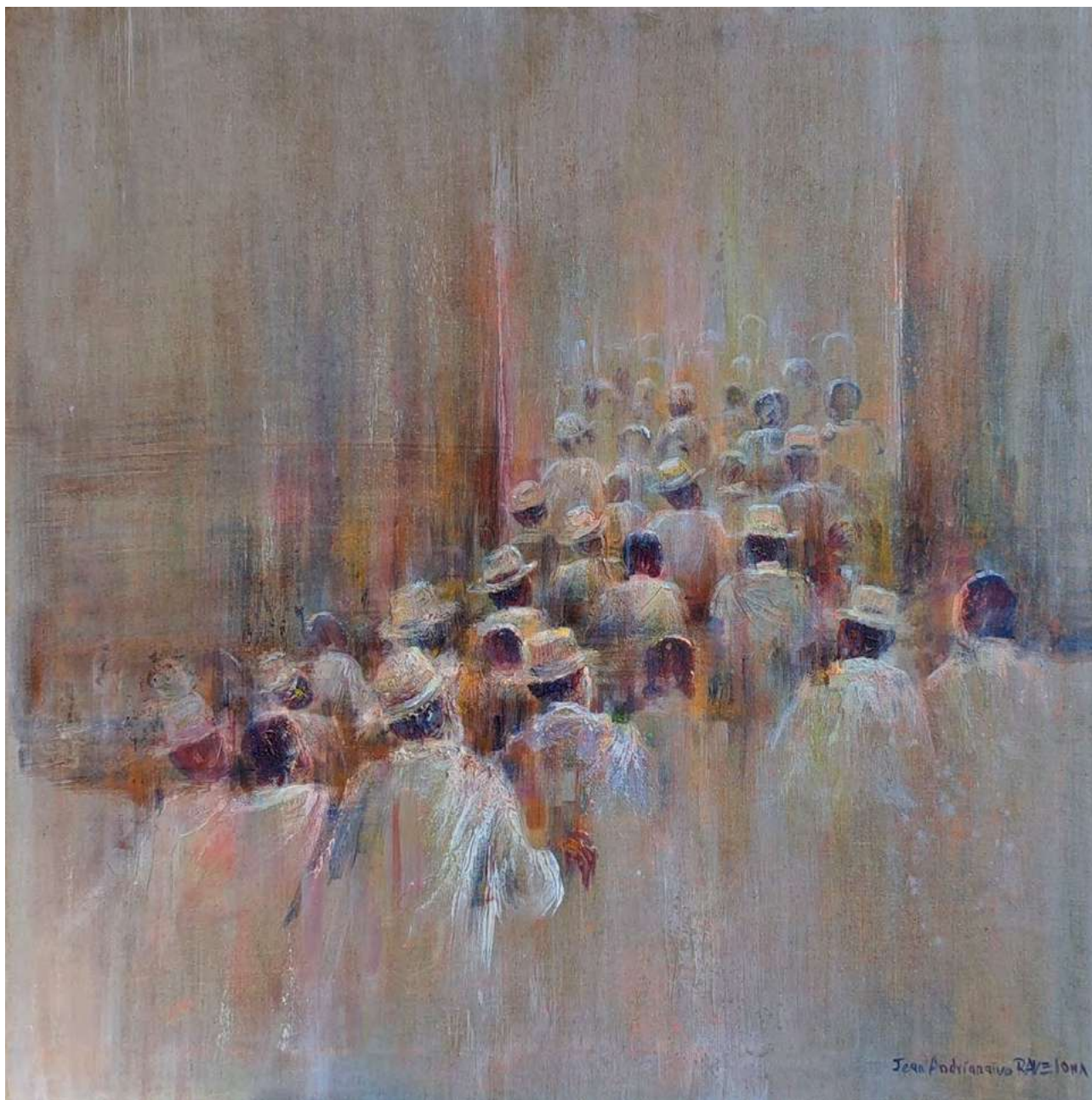
Les alolao malgaches 30 x 30cm, huile sur toile



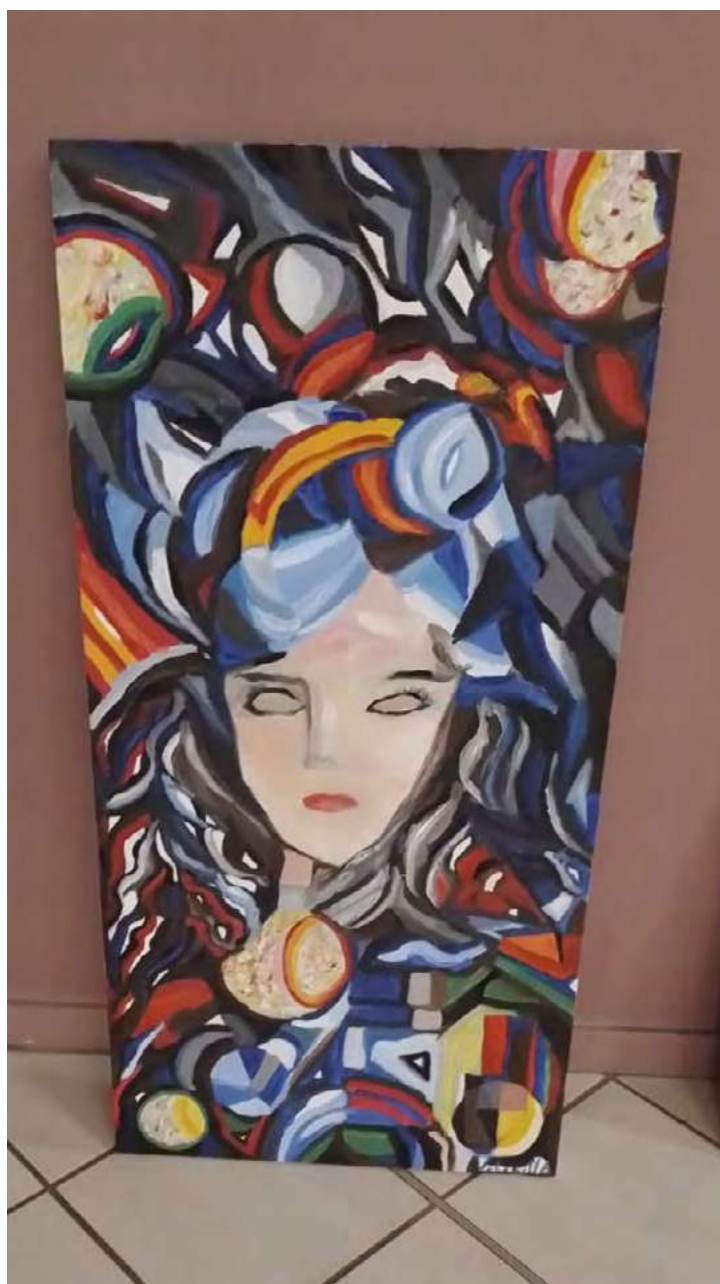
La chanteuse Manoa Ralisiarimanitra le soir du vernissage le 14 février 2025.



Vers...
Jean Andrianaivo Ravelona
100 x 80cm



Vers... inspiré de Soatanana, 100x 100.
Une œuvre proposée par Jean Andrianaivo Ravelona



Noro Rajaoson, Rêveuse dans les étoiles, 100x 50cm.
Huile sur toile (œuvre en cours d'acquisition par la Mairie de Parmpuyre)



CINÉMA
THÉÂTRE





{ I N T E R V I E W }

SANDRINE MARICOT DESPRETZ

Productrice, agent artistique et co-fondatrice de Paysages Humains

Sandrine Maricot Despretz est productrice. Elle est spécialisée dans les musiques et les arts contemporains, les nouvelles technologies et les projets innovants. De 1994 à 2004, elle fonde son agence Namaste et collabore comme productrice et agent artistique avec des compagnies de danse, de musique et de nombreux artistes en France et à l'étranger. Elle produit et organise concerts, opéras, installations, performances et co-programme avec Jean Boillot le Festival Court Toujours à Poitiers. En 2004, elle part vivre à Istanbul jusqu'en 2018, voyage beaucoup et crée Paysages Humains, pour soutenir des projets à travers le monde et le Festival de films Mon 1er long à Istanbul et Ankara en Turquie. En 2018, elle revient s'installer en Europe, à Barcelone. En 2021, elle lance **Hémisphère** son magazine des musiques expérimentales en ligne. »



Na Hassi



SANDRINE MARICOT DESPRETZ

f @paysageshumains

@paysageshumains

www.paysageshumains.com

VOTRE CARRIÈRE A DÉBUTÉ AVEC NAMASTE EN 1994. POUVEZ-VOUS NOUS PARLER DE CE PROJET, DE VOTRE VISION DE L'ÉPOQUE ET DE L'ÉVOLUTION DU CONCEPT ?

C'est étrange d'employer le terme de carrière, terme que je pense n'avoir jamais employé pour définir mon parcours plutôt comme un cheminement déterminé par des rencontres, une soif de connaissances et une certaine volonté d'indépendance !

Ce parcours a commencé en 1991 au théâtre avec la rencontre déterminante de Louis-Guy Paquette, comédien et metteur en scène engagé avec lequel j'ai découvert la scène et tout ce que cela représente : la pensée politique de la culture et de l'art dans la société, la construction matérielle d'un spectacle avec les artistes, les décors, lumières, costumes, maquettes, cette hyper-réalité au service de l'imaginaire, de l'éphémère, du don de soi.

C'est en travaillant sur deux créations que j'ai découvert la musique contemporaine et ce fut un choc, tant esthétique que physique. Grâce à une autre rencontre, tout aussi décisive, avec le compositeur et bassiste Kasper T. Toeplitz. Un bouleversement esthétique car la musique contemporaine est une expérience inédite : celle de sons inentendus, d'harmonies nouvelles qui vous transportent dans un univers totalement inconnu et j'ai adoré cela

immédiatement ; c'était comme découvrir une terre inexplorée en moi ; physique aussi car la musique expérimentale n'est jamais mieux perçue qu'en live, en concert, je dirais en commune-union (sans la connotation religieuse !)

Namaste est né là, en créant un espace de production et de diffusion pour des pratiques artistiques pluridisciplinaires. Le théâtre menant à la musique, la musique menant à l'art chorégraphique, à l'opéra, un cercle de collaborations particulièrement enrichissantes.

J'ai travaillé avec des artistes formidables qui m'ont apporté chacun à leur manière un morceau d'un puzzle sans bord. Des chanteuses, des chorégraphes, danseuses et danseurs, musiciens et musiciennes ; compositeurs et compositrices, décorateurs, éclairagistes... dont la créativité a été une source de réflexion et de plaisir.

Ces années 90 étaient propices au développement de ces expériences artistiques : la politique culturelle de l'État français y était favorable et nous trouvions des moyens pour créer, diffuser ces spectacles souvent en lien avec le développement de nouvelles technologies de spatialisation et de diffusion du son ; ce qui n'est malheureusement plus le cas depuis une dizaine d'années, surtout dans les domaines de l'expérimentation, sauf peut-être dans les arts plastiques investis par le luxe et devenus un terrain de spéculation financière.

J'ai fermé l'agence Namasté en 2004 pour des raisons qui n'étaient pas liées à son développement ; je suis partie vivre à Istanbul, en Turquie. C'était le bon moment à 40 ans pour expérimenter une autre voie. Mais je dois souligner que, déjà à cette époque, il était devenu plus compliqué de réaliser des projets ambitieux ou du moins originaux. Et puis la concurrence sur le terrain du divertissement, du mainstream musical, l'arrivée des plateformes, et aussi un certain élitisme dans nos pratiques ont creusé un fossé entre ces spectacles et le public.

POUVEZ-VOUS NOUS PRÉSENTER PAYSAGES HUMAINS ET HÉMISPHERE SON, LEUR GENÈSE AINSI QUE VOS MOTIVATIONS INITIALES DANS LEUR CRÉATION ?

Pendant ces années à l'étranger, j'ai beaucoup voyagé et pris encore plus conscience des inégalités culturelles. En Turquie, les soutiens au spectacle vivant étaient modestes voir embryonnaires ; à partir du virage dictatorial du pays, en 2013 mais surtout après le coup d'état de 2016, la culture moderne est quasiment bannie et les artistes soumis à une censure étouffante voire emprisonnés.

À Istanbul, de 2017 à 2019, j'ai participé à la programmation d'un festival de cinéma : Mon premier long, créé par Olivier Despretz (mon compagnon de route), Jean-Michel Foucault et Virgile Mangiavillano en collaboration avec l'Institut Français d'Istanbul et d'Ankara. Festival qui a malheureusement disparu pendant le Covid, faute de financements.

Parallèlement, pendant nos voyages, nous avons ranimé Paysages Humains, une association créée en 1999 par Olivier, journaliste dans des zones de guerre, pour apporter un peu de culture et de joie aux enfants dans les camps de réfugiés, recréer les liens sociaux dans ces lieux d'exils forcés.

Le but, assez ouvert, voire un peu flou, que nous nous étions donnés à cette époque, était de soutenir des projets artistiques et « humanistes » pendant nos séjours à l'étranger. Ce que nous avons expérimenté dans le nord de l'Argentine en 2014, auprès d'une communauté de paysans en participant à l'achat de canalisations leur permettant de récolter de l'eau pour irriguer leurs terres. De l'eau chèrement collectée dans une bataille inégale face aux grands propriétaires de vignobles.

Ce fut de nouveau des rencontres marquantes et nous avons décidé de créer un site et de poursuivre ces collaborations en 2016 quand nous avons entrepris un voyage de trois mois en Asie du Sud Est, partant de Mumbai en Inde pour arriver à Ho Chi Minh au Vietnam. Sur ces routes, nous avons croisé et soutenu des artistes comme Koumarane Valavane, metteur en scène et directeur du théâtre Indianotrum à Pondichéry où nous avons eu le grand plaisir de rencontrer Ariane Mnouchkine, la créatrice du fameux Théâtre du soleil en pleine répétition de son spectacle *Une chambre en Inde*; Quinh Pham qui fut la première galeriste d'art contemporain à Ho Chi Minh mais aussi un projet de puits autonomes au Cambodge, l'agrandissement d'une école dans le sud du Laos...

Vous pouvez retrouver ces collaborations et bien d'autres dans la partie Archives du site.

VOUS RACONTEZ HÉMISPHERE SON COMME ÉTANT NÉ D'UNE UTOPIE. COMMENT CE PROJET A ÉVOLUÉ ?

Si je suis le parcours chronologiquement, nous arrivons en 2018 à Barcelone ! En effet après le coup d'état de 2016 en Turquie, et même si nous n'étions pas directement menacés, la vie quotidienne était devenue pesante surtout pour Olivier, en tant que journaliste.

C'est en arrivant en Espagne, que j'ai ressenti le désir de revenir sur le terrain professionnel de la création musicale. Or, si je n'avais plus exercé le métier de productrice ou programmatrice, j'avais suivi toutes ces années l'évolution du secteur et je m'étais rendue compte, que parallèlement à un certain appauvrissement des débouchés dont je parlais, il n'y avait pas ou peu de média pour présenter la création musicale contemporaine ; pas ou peu de presse papier ou numérique, dans ce secteur de « niche » comme on l'appelle ; niche pour peu de public mais beaucoup de passionnés !

Hémisphère son est né d'un constat simple : tout le monde utilise au quotidien les outils digitaux pour écouter de la musique, acheter en ligne, partager ce qu'il aime. Les artistes ont gagné en autonomie pour créer, produire, promouvoir et vendre leurs créations. Mais c'est toujours et encore un parcours du combattant pour les artistes des musiques expérimentales qui ont besoin de se faire connaître, d'atteindre leur public et de vivre de leur art durablement. En résumé, comment créer un outil de communication indépendant, simple d'utilisation, gratuit et bien documenté pour ces passionnés !

Je pensais aussi que si les musiques expérimentales, proche du jazz, de la noise, de l'opéra, du rock, de la poésie, de la musique classique etc. forment un archipel d'îlots de créativité, Hémisphère son pouvait devenir un espace pour les réunir et permettre aux curieux de faire des découvertes en sortant de leur zone d'intérêt.

LE MUSICOLOGUE ET AUTEUR GUILLAUME KOSMICKI A PRÉSENTÉ HÉMISPHERE SON COMME « LE REFLET ANALYTIQUE DE LA MUSIQUE DE NOTRE TEMPS. » POUVEZ-VOUS NOUS PARLER DES DÉFIS, DES ENJEUX ET DES SOURCES DE MOTIVATION DE CETTE REVUE MUSICALE EN LIGNE QUE VOUS AVEZ CRÉÉE ?

Hémisphère son a été aussi et surtout construit avec et grâce à l'engagement de journalistes et musicologues comme Guillaume Kosmicki ! Ma plus grande satisfaction dans cette aventure éditoriale a d'ailleurs été d'avoir su m'entourer d'excellentes plumes et je vais les citer toutes et tous : Anne-Laure Chamboissier, Bastien Gallet, Suzanne Gervais, Jean-Yves Leloup, François Mardirossian, Anne Montaron, David Sanson, Txema Seglers, Michèle Tosi et Guillaume.

C'est cet équipage qui m'a permis de développer un espace numérique où l'on écrit, réfléchit, analyse et encourage la vie musicale avec comme seule boussole l'expérience, le goût et la passion ; et où l'on écoute aussi beaucoup de musiques.

Je crois que l'un des principaux enjeux était l'éclectisme, mais aussi la rigueur et le professionnalisme associés à une certaine idée du partage faite d'enthousiasme, d'engagement et d'une soif inextinguible de toutes formes musicales. À moi le rôle de créer de la cohérence entre tous ces esthétismes, mais aussi entre le national et l'international, les régions et Paris qui est toujours culturellement surreprésenté, d'être vigilante à la parité bien sûr autant que de tracer des lignes entre les générations ; un sacré cahier des charges que j'ai eu grand plaisir à remplir !

Nous avons réussi, je pense. Mais cela m'a demandé des efforts, tant physiques que financiers que je n'ai pas pu prolonger au-delà des trois années d'existence de 2021 à 2024. Car si j'étais seule à réaliser techniquement la préparation des agendas et la mise en ligne quotidienne des articles, illustrations sonores

et visuelles incluses, j'étais aussi seule pour financer le magazine. Avec mon avocat Camille Domange, j'ai dépensé pas mal d'énergie pour chercher des financements, mais il nous a été impossible de convaincre les institutions publiques comme les mécènes privés de l'intérêt de soutenir un outil de communication « non rentable » et je le regrette. Cela aurait sûrement allégé mon fardeau et qui sait si nous n'aurions pas pu continuer encore quelques années.

VOUS AVEZ BEAUCOUP TRAVAILLÉ DANS LE DOMAINE DES MUSIQUES ET DES ARTS CONTEMPORAINS. QUELLE EST VOTRE APPROCHE ET QU'EST-CE QUI VOUS INSPIRE À ACCOMPAGNER DES ARTISTES DE TOUS HORIZONS ?

Sur le plan de l'accompagnement artistique, j'ai créé Hémisphère son en pleine période Covid, où l'exercice de la culture était suspendu et j'avais envie, en plus de la partie éditoriale, de mettre une partie de mes fonds dans des commandes à des compositrices et compositeurs. J'avais beaucoup aimé accompagner les artistes pendant les années Namasté et cela me plaisait de retrouver cette proximité artistique. Outre ces commandes musicales via Hémisphère son, nous avons continué à soutenir des projets avec Paysages Humains tels que Ohlala ! le festival de cinéma francophone de Barcelone, Nananère, un spectacle de clown, Host an artist, une plateforme de résidences d'artistes, A beginning #16161D, un projet chorégraphique ... Avec le temps, nous nous sommes recentrés sur nos domaines d'expertises plus artistiques qu'humanitaires ; on s'est vite rendu compte que nous n'étions pas du tout à l'aise dans ce milieu du « charity business ».

QUELLES SONT LES ACCOMPAGNEMENTS ET LES COLLABORATIONS QUE VOUS PROPOSEZ AUX ARTISTES ?

Nous leur proposons un soutien qui peut être différent en fonction des projets et des artistes ; mais principalement des fonds assortis d'une présentation sur le site et une communication sur les réseaux sociaux au moment des événements.

Concrètement nous venons de passer un peu plus d'un mois à Madagascar et grâce à l'accueil bienveillant de l'Institut Français d'Antananarivo, nous avons sélectionné trois projets que nous allons soutenir. Comme vous le savez encore mieux que moi, les soutiens financiers là-bas sont rares. Les projets sont ceux de Julie Iarisoa avec *Danser ses rêves* pour la promotion des jeunes pousses chorégraphiques ; le groupe Zazadala et leur second album et le projet de l'écrivaine Na Hassi Marao, que nous aurons grand plaisir à voir évoluer. Il m'arrive aussi de jouer les conseillères en tout genre, production, administration, diffusion si cela peut être utile.

D'un autre côté, nous n'intervenons pas dans les choix artistiques et nous veillons à laisser aux artistes entière liberté dans le développement de leurs projets.

FORTE D'UN PARCOURS RICHE ET INTERNATIONAL, VOUS AVEZ BEAUCOUP VOYAGÉ ET TRAVAILLÉ DANS DE NOMBREUX PAYS. QUELLES OBSERVATIONS POUVEZ-VOUS FAIRE DANS LE SECTEUR ARTISTIQUE ET COMMENT VOS INITIATIVES APPORTENT-ELLES UNE CONTRIBUTION ?

Disons que chaque pays a ses spécificités mais à part en Europe où l'Etat soutient la culture, et encore de moins en moins bien, dans le reste du monde c'est très compliqué de créer avec un manque de moyens criants quand ne s'ajoute pas à ces difficultés

la censure ou pire la coercition. Regardons aujourd'hui ce qu'il se passe aux États-Unis, un des pays les plus riches de la planète, qui saborde orchestres, musées, recherches, et l'éducation même de sa jeunesse... La culture est toujours abîmée voir sacrifiée sur l'autel des économies néolibérales comme un jouet inutile mais le secteur rapporte beaucoup et emploie aussi beaucoup ; sans compter que la richesse « non rentable » de la culture réside aussi dans le lien social, l'ouverture des esprits à la diversité et la complexité du monde et qu'elle est donc indispensable au vivre ensemble que les politiques sont incapables de protéger.

D'AILLEURS, SUR QUELS CRITÈRES CHOISISSEZ-VOUS LES PROJETS ET LES ARTISTES ?

Franchement, les critères sont variés. J'aime les artistes qui cherchent des voies personnelles, qu'il y ait un élan ; c'est souvent un enchevêtrement de conjonctures, de rencontres, d'état d'esprit. Bien sûr, un certain degré de professionnalisme et d'engagement sont des critères qui comptent. Par expérience, je sais que le résultat peut parfois être éloigné des projections, en bien ou en moins bien, mais je m'attache beaucoup au processus de développement. Et puis j'aime l'aventure et un peu d'utopie ne me fait pas peur !

VOUS QUI AVEZ PLUS DE 30 ANS D'EXPÉRIENCE DANS LE MILIEU ARTISTIQUE, QUEL AVENIR TRACEZ-VOUS POUR LES CRÉATIONS AVEC L'AVÈNEMENT DES NOUVELLES TECHNOLOGIES ?

J'ai toujours aimé conjuguer arts et nouvelles technologies. A chacune des périodes où les technologies sont arrivées sur les scènes, il y a eu des enthousiastes et des réfractaires. Marier le théâtre avec la vidéo, la musique acoustique avec l'amplification, les arts plastiques avec le numérique etc. Au fur et

à mesure, j'ai appris à dissocier l'outil et son usage, les artistes sont des magiciens qui inventent des façons incroyables et magnifiques d'utiliser des technologies innovantes et qui permettent à nos esprits de ressentir et de vivre des émotions extraordinaires comme avec la réalité virtuelle par exemple ou l'immersion visuelle. Ce que je rejette par contre c'est le show technologique qui vide le propos de toute substance esthétique ou ceux dont le principal objet n'est que la duplication au profit des producteurs et des spéculateurs. Quant au débat actuel sur l'utilisation de l'intelligence artificielle mon niveau de connaissance n'est pas encore assez avancé pour donner un avis tranché mais ce qui est déjà important de souligner c'est que son utilisation ne peut pas se faire sans une nouvelle organisation des droits d'auteurs dont les œuvres, peintures, livres, recherches, ont nourris par millions les données des IA.



Inspection des canalisations en Argentine 2014



Olivier et Sandrine Despretz - Présentation du festival Ohlala Barcelone 2023



Rencontre autour du projet de puits au Cambodge 2016



Séance en concert avec Victor Nubla - Festival Territori Sonor 2019



Rencontre projet au Vietnam 2016



Rencontre publique à l'Institut Français Istanbul - festival Mon 1er long 2019

FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
SÉLECTION OFFICIELLE 2018

WINNER
GOLDEN
GLOBES
BEST ANIMATED FILM
2019

UFO Distribution présente

ANNUÉY
PRIX DU CÉSAR

ANNUÉY
PRIX FONDATION CAN
À LA DIFFUSION

EUROPEAN
FILM AWARDS
BEST ANIMATED FILM
2019

OSCARS.
MEILLEUR FILM D'ANIMATION

50th CÉSAR
MEILLEUR FILM D'ANIMATION

Flow

LE CHAT QUI N'AVAIT PLUS PEUR DE L'EAU

un film de Gints Zilbalodis

RÉALISÉ PAR GINTS ZILBALODIS PRODUIT PAR MATĪSS KAŽA, GINTS ZILBALODIS, RŌN DYĒNS, GREGORY ZALOMAN SCÉNARIO GINTS ZILBALODIS, MATĪSS KAŽA MONTAGE GINTS ZILBALODIS, RĪHARDS ZALUPE
DIRECTION DE L'ANIMATION ED SILLY PĒLISSIER CONCEPTION SONORE GURWAL COIO-GALLAS DIRECTION ARTISTIQUE, ORCHESTRATION ET MONTAGE GINTS ZILBALODIS ADAPTATION DU SCÉNARIO RŌN DYĒNS MIXAGE RÉDOUSSETTEMENT PHILIPPE CHARBONNEL
UNE CO-PRODUCTION DREAM WELL STUDIO, BACREBLEU PRODUCTIONS, TAKE FIVE EN CO-PRODUCTION AVEC ARTE FRANCE CINEMA, RTBF (TV BELGE) AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+, CINÉ+ AVEC LA PARTICIPATION D'ARTE FRANCE
AVEC LE SOUTIEN D'EURIMAGES, DU CENTRE NATIONAL DU FILM DE LETTONIE, DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE, DE LA RÉGION PROVENCE ALPES-CÔTE D'AZUR,
DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE, PROOIREP, ANQQA EN ASSOCIATION AVEC INDEFILMS 12 / LA BANQUE POSTALE IMAGE 17 / CINEMAGE 18 DISTRIBUTION FRANCE UFO DISTRIBUTION EN ASSOCIATION AVEC MEGAPODÉE

Europe
Créative
MEDIA

France Film Commission, Dream Well Studio, Bacrebleu Productions, Take Five, Arte, RTBF, Canal+, Cine+, Eurimages, CNC, Région Île-de-France, Indefilms, Cinéma, CMA, UFO, FilteringCloud, Cinéma, Europe Créative Media



« Flow »

par une amoureuse des chats

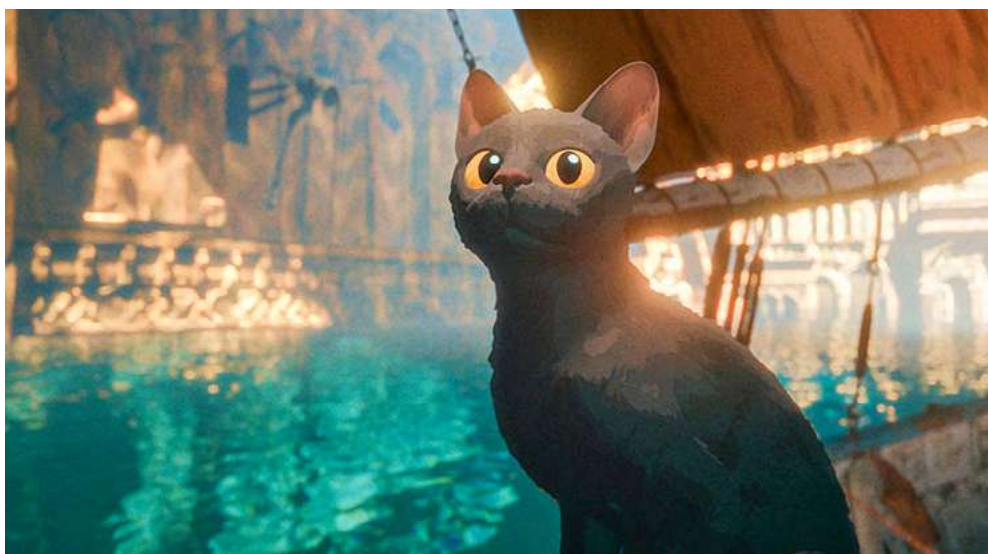
Un film d'animation sans dialogue, une immersion totale dans un univers où l'être humain semble avoir disparu. Flow, qui a récemment remporté l'Oscar du meilleur court-métrage d'animation, nous plonge dans un monde à la fois familier et étrange. Dès les premières images, on est happé par l'histoire, sans dialogues, sans voix humaines, juste la puissance des images et de la musique. Cette absence de mots nous force à ressentir différemment, à nous laisser porter par l'instant. Et c'est peut-être là la magie de ce film : il nous plonge dans une expérience pure, brute, où les émotions passent par le regard, le mouvement, le silence.

Le film a été produit par Gints Zilbalodis lui-même, dans sa propre maison de production, One Man Band. Ce qui rend Flow encore plus fascinant, c'est qu'il a été réalisé par une seule personne qui a, non seulement écrit et dirigé l'histoire, mais aussi assuré l'animation, la musique et la production. Ce travail monumental est un exemple éclatant de la créativité et de la détermination de Zilbalodis, qui a réussi à créer un chef-d'œuvre à la fois visuel et sonore.

En tant qu'amoureuse des chats, voir ce félin évoluer dans un monde en mutation m'a bouleversée. Il n'est pas idéalisé ni transformé en héros : il reste un chat, indépendant et instinctif. On reconnaît ces petits gestes du quotidien – l'attitude prudente, la souplesse féline, cette manière d'observer avant d'agir. On se surprend à se mettre à sa place. Comment réagirait mon propre chat face à un monde submergé par l'eau ? Survivrait-il ? S'adapterait-il comme celui du film ?



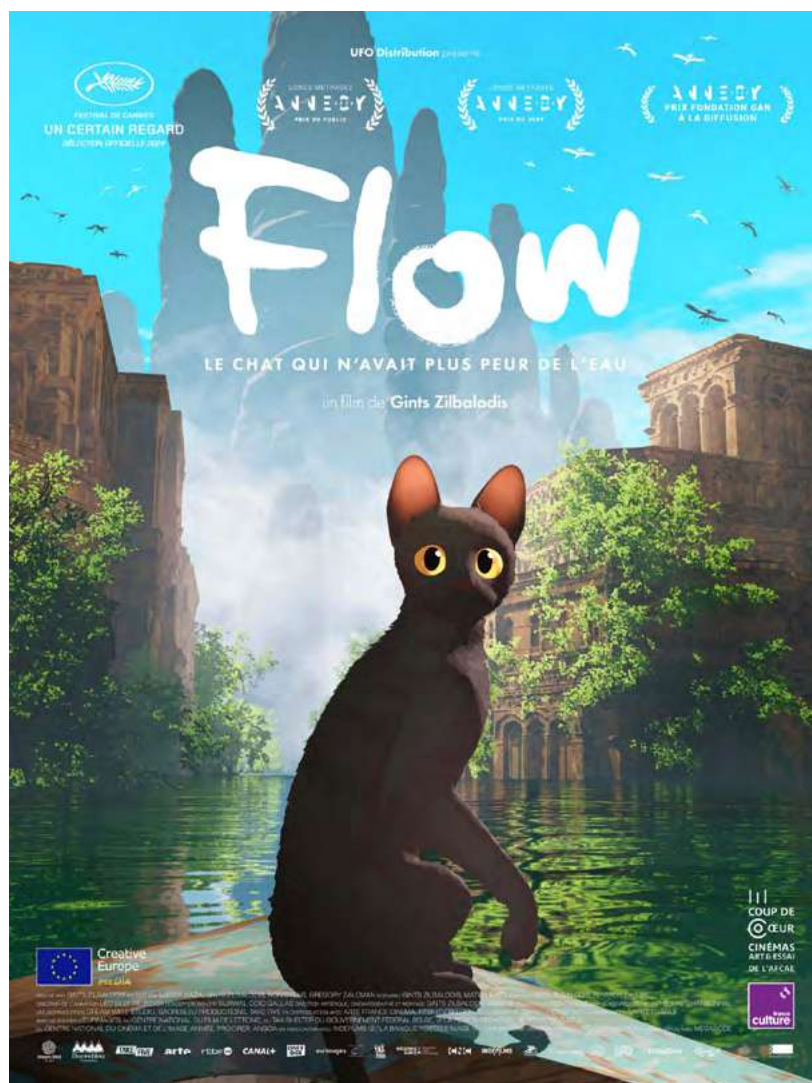
Vasanda Valin



Au-delà de son histoire captivante, Flow est un chef-d'œuvre technique. L'animation est d'une fluidité surprenante, chaque mouvement du chat et des éléments naturels est d'une précision saisissante. L'eau, omniprésente, est rendue avec une beauté presque hypnotique, entre réalisme et onirisme. La palette de couleurs évolue au fil du voyage, accentuant les émotions sans un seul mot. Quant à la musique, elle est bien plus qu'un simple accompagnement : elle raconte l'histoire à sa manière, guidant nos émotions, alternant entre moments de tension, de sérénité et de mystère. La bande-son a été composée par Gints Zilbalodis, le réalisateur du film, en collaboration avec le compositeur et percussionniste letton Rihards Zalupe. Leur travail ensemble contribue à créer une immersion sensorielle totale, où chaque note et chaque image s'entrelacent harmonieusement. L'absence totale d'humains n'est jamais expliquée, et c'est ce mystère qui rend Flow encore plus fascinant. A-t-on été effacés par une catastrophe naturelle ? Une montée des eaux inarrêtable ? Peu importe la raison, ce qui reste, c'est un monde vivant. La nature reprend ses droits, les animaux trouvent leur propre équilibre.

Vivant sur l'île de La Réunion, je ne peux m'empêcher de faire le lien avec le passage du cyclone Garance. Quand la tempête s'apaise, ce sont les mêmes sensations : l'eau omniprésente, le paysage transformé, voire même déformé, les animaux qui reprennent leurs marques avant même que nous, humains, ayons fini de nous remettre du choc. Flow m'a rappelé que, malgré les catastrophes, la vie trouve toujours un chemin, souvent d'une manière inattendue.

Parce que, parfois, les histoires sans mots en disent bien plus que de longs discours. Flow nous rappelle l'importance de la nature et l'éternel recommencement des cycles qui nous échappent. Et pour une amoureux des chats, voir un félin traverser ce chaos avec élégance et détermination, c'est une expérience marquante, qu'on n'oublie pas de sitôt.



"Flow, le chat qui n'avait plus peur de l'eau"

1h25min | Aventure, Animation, Famille, Fantastique

Synopsis

Un chat se réveille dans un univers envahi par l'eau où toute vie humaine semble avoir disparu. Il trouve refuge sur un bateau avec un groupe d'autres animaux. Mais s'entendre avec eux s'avère un défi encore plus grand que de surmonter sa peur de l'eau ! Tous devront désormais apprendre à surmonter leurs différences et à s'adapter au nouveau monde qui s'impose à eux.

Production

Par Gints Zilbalodis, Matiss Kaža





L'imagination des lecteurs face à la fantaisie du cinéma

Le septième art sera-t-il à la hauteur de l'imagination des lecteurs ou, au contraire, faudrait-on pointer du doigt l'audace du réalisateur ? Les avis sont mitigés sur les débats qui ne cessent de surgir.

Le fait de transposer un livre à l'écran implique plusieurs contraintes que le réalisateur accepte dès les premières secondes. C'est un processus qui demande une mûre réflexion, car il s'agit d'interpréter l'imaginaire des lecteurs sans pour autant perdre en originalité et en personnalité en tant que réalisateur.



Tsanta Miangola Rakotoarimanana

Le pouvoir de plonger dans l'imaginaire d'un livre

Lorsqu'un lecteur entre dans l'univers littéraire, dès le premier « il était une fois », chaque aspect de cette histoire devient une partie de son imaginaire. Il devient maître des mots qu'il aligne devant ses yeux et modélise mentalement des images selon sa perception. Chacun est influencé par sa vie et sa vision unique du monde. Ainsi, deux lecteurs d'un même livre peuvent concevoir des représentations totalement différentes d'un même personnage ou d'un même lieu.

La littérature détient une force inégalée : celle de la liberté infinie d'interprétation. La lecture permet une infinité de versions mentales d'une seule et même histoire, ce qui favorise l'enrichissement de l'imaginaire et le développement de l'esprit.

Contrairement à cela, le cinéma impose une représentation visuelle définie, un ton précis et une ambiance tangible. Si un livre est adapté au cinéma, les attentes des lecteurs sont maximales, chacun espérant voir son imaginaire prendre vie. La déception face à cette attente peut alors engendrer frustration et sentiment de trahison.

L'adaptation cinématographique : rester fidèle ou être original ?

La lecture est une expérience immersive, intime et subjective. Chaque lecteur construit son propre univers. Un livre a cette capacité de détailler avec précision sentiments, pensées et regards, et d'esquisser chaque décor avec minutie. Ce pouvoir d'évocation laisse libre cours à l'imagination.

Cependant, ce qui fonctionne dans un livre ne peut pas toujours être transposé tel quel à l'écran. Le cinéma est un art à part entière, dont l'obligation est de condenser une intrigue d'une centaine de pages en une succession de scènes captivantes d'environ deux heures. Cela impose un choix narratif et visuel différent de celui de l'œuvre

littéraire. Le défi du réalisateur est donc de jongler entre la fidélité tant attendue et les adaptations nécessaires aux contraintes du médium. Sa plus grande victoire est de produire un film sans dénaturer l'histoire originale.

Les descriptions qui valent mille mots sont résumées en quelques minutes à l'écran. Les introspections, monologues intérieurs et descriptions des sentiments sont parmi les éléments les plus difficiles à traduire visuellement. Il faut alors faire confiance au talent des acteurs, dont le langage corporel doit compenser ces pertes textuelles.

Rester fidèle entraîne parfois des incohérences dans le script ou une chronologie bancale. Or, le monde du cinéma suit des règles précises pour captiver un maximum de spectateurs. L'adaptation ne vise pas uniquement à illustrer le livre, mais aussi à créer une œuvre cinématographique autonome. C'est pourquoi des transformations narratives, comme l'ajout ou la modification de dialogues et la suppression de certaines scènes superflues, sont souvent nécessaires. Grâce à ses effets visuels et à sa bande-son, le cinéma crée un univers distinct qui enrichit l'expérience littéraire d'une autre manière.

L'impact d'une adaptation réinventée sur les spectateurs

L'adaptation ne vise non seulement les lecteurs du livre mais surtout un plus large public qui découvre l'histoire pour la première fois.

Les spectateurs puristes recherchent une fidélité absolue à l'œuvre originale. À la limite, ils acceptent de petits changements esthétiques, mais refusent toute altération narrative. Ils veulent retrouver à l'écran les images qu'ils ont façonnées mentalement. Lorsqu'ils estiment qu'un film trahit leur vision du livre, la déception peut être intense. **Les spectateurs ouverts** voient l'adap-

tation comme une opportunité d'explorer l'histoire sous un autre angle. Comme dans un groupe de lecture, ils acceptent que chacun puisse interpréter une œuvre différemment. Pour eux, le cinéma est une forme d'art complémentaire au livre.

Les spectateurs n'ayant pas lu le livre découvrent l'histoire avec un regard neutre. Ils jugent le film pour ce qu'il est, indépendamment de son matériau d'origine. Parfois, une adaptation réussie peut même les inciter à lire le livre.

Du papier à l'image

Rester fidèle à l'histoire d'origine est une marque de respect envers l'auteur et ses lecteurs. Ces derniers, attachés à l'œuvre originale, ressentent une satisfaction particulière lorsqu'ils voient leur imaginaire prendre vie à l'écran. L'auteur est aussi préservé dans sa vision unique qui a donné un livre exceptionnel, à un point où un réalisateur a voulu s'en inspirer.

Toutefois, une fidélité excessive peut aussi être un piège. Il est primordial de trouver le meilleur équilibre entre adaptation et créativité originale pour surprendre chaque type de spectateur. L'imaginaire littéraire et la fantaisie de la réalisation ne sont pas nécessairement opposés, ils sont peut-être même complémentaires. L'adaptation est une interprétation artistique du réalisateur, une annonce de nouvelles perspectives du livre conjuguer à une compréhension sous un nouvel angle. Elle ne cherche pas à détrôner l'œuvre originale, mais à développer cette nouvelle perspective. C'est de ce fait que l'on doit à la pensée du cinéma en tant qu'œuvre à part entière.

Le succès d'une adaptation ne doit pas être comparé à celui du livre dont elle s'inspire. Un bon livre reste un bon livre, et un excellent film demeure un excellent film. Tant que l'âme de l'histoire est préservée et que les émotions sont intactes dans les deux

versions, on peut considérer que l'adaptation est réussie. Comme chaque lecteur a sa propre interprétation d'un même livre, il est naturel que le réalisateur ait, lui aussi, la sienne. Tout cela aboutira à un film qui n'est pas dénaturé de l'histoire originale.

Comme **André Bazin**, critique de cinéma influent, le dit : « Il ne s'agit plus ici de traduire, si fidèlement, si intelligemment que ce soit, moins encore de s'inspirer librement, avec un amoureux respect, en vue d'un film qui double l'œuvre, mais de construire sur le roman, par le cinéma, une œuvre à l'état second. Non point un film "comparable" au roman, ou "digne" de lui, mais un être esthétique nouveau qui est comme le roman multiplié par le cinéma. »

Sur ce, bonne lecture et bon visionnage à tous !



MOZAÏK



{ INTERVIEW }

JANA VOGEL

Artiste du cirque



Joël Pelerin



JANA VOGEL

f @paysageshumains

@paysageshumains

www.paysageshumains.com

OÙ ET QUAND ÊTES-VOUS NÉE ?

Je suis née à Dessau, en Allemagne, en 2004.

QUEL EST LE MÉTIER DE TES PARENTS ?

Mon père est constructeur de machines dans une usine et ma mère est infirmière.

AVEZ-VOUS DES FRÈRES ET SŒURS ? FONT-ILS DU SPORT ? VOUS ONT-ILS INSPIRÉ ?

J'ai un frère qui joue au football et une sœur. À l'âge de neuf ans, j'ai quitté la maison pour aller à Berlin dans un pensionnat. Depuis, nous ne nous sommes pas vus assez souvent pour être une source d'inspiration l'un pour l'autre. Au contraire, j'ai dû reconstruire ma relation avec eux après mes études, car nous nous étions éloignés l'un de l'autre au fil des ans. C'est la vie !

À QUEL ÂGE AVEZ-VOUS DÉCOUVERT LES DISCIPLINES QUE VOUS PRATIQUEZ ? COMMENT AVEZ-VOUS ÉTÉ FORMÉ ?

Ma mère a toujours voulu que nous trouvions

un hobby, alors nous avons cherché et cherché. J'ai essayé de nombreuses activités et j'ai finalement choisi la gymnastique. Comme je l'ai déjà dit, j'ai envisagé d'aller dans une école de sport près de ma ville natale, mais je n'étais pas assez douée pour y être acceptée. Ma grand-mère avait une amie qui avait fréquenté une école de cirque. Elle m'a vue m'entraîner et m'a suggéré que cela pourrait me convenir. Elle a dit que j'avais une élégance naturelle et une singularité (c'est ainsi qu'ils m'ont décrite), ce qui l'a incitée à me recommander cette école. Comme vous le savez peut-être, j'y suis allée. J'ai commencé à l'école et je suis immédiatement tombée amoureuse du cerceau aérien. Une salle pleine d'artistes de cirque qui s'entraînent pour leur future carrière, et puis j'ai vu cet appareil - j'ai eu une sensation intérieure qui m'a immédiatement donné envie de l'essayer.

La formation a été divisée en quatre étapes sur une période de neuf ans :

- Les deux premières années étaient consacrées au développement de la force, de la souplesse et de la condition physique. Nous avons également suivi des cours de ballet et de danse moderne pour développer notre sens de la musique et du mouvement.

- Les deux années suivantes nous ont permis de découvrir les bases des arts du cirque et d'explorer différentes disciplines. Nous avons pratiqué l'équilibre sur les mains, l'acrobatie au sol, le trapèze, la jonglerie et la marche sur câble.

- Au bout de quatre ans, nous avons eu la possibilité d'explorer différents accessoires et de

choisir une spécialisation. J'ai essayé la pole dance en duo et, bien sûr, le cerceau aérien.

- Les trois dernières années nous ont permis d'expérimenter de manière créative, d'affiner nos compétences et de nous concentrer sur les disciplines que nous avons choisies. Nous nous sommes entraînées sans relâche pour développer nos styles uniques.

QU'EST-CE QUI VOUS A ATTIRÉE VERS LA POLE DANCE ET LE CERCEAU AÉRIEN ?

J'ai choisi la pole dance et le cerceau aérien parce qu'ils combinent force et élégance de la meilleure façon qui soit. J'ai toujours aimé regarder des spectacles de ce type, et c'est ce qui m'a donné envie d'essayer moi-même. Je voulais me voir dans ce rôle.

Avec le cerceau aérien, j'ai eu l'idée de le rendre plus dynamique. J'aime son élégance, mais j'ai toujours eu l'impression qu'il lui manquait quelque chose - de la puissance et de l'énergie. Je voulais créer cet équilibre, et je travaille encore à l'affiner.

POUVEZ-VOUS DÉCRIRE VOTRE CARRIÈRE ?

Ma carrière a officiellement commencé lorsque j'ai obtenu mon diplôme de l'école de cirque. Dans le cadre de notre diplôme, nous avons fait une tournée en Allemagne, en Autriche et au Liechtenstein, avec un show de deux heures. Cette tournée nous a offert de nombreuses opportunités, en nous permettant d'être vus par des milliers de personnes dans le monde entier.

COMBIEN D'HEURES PAR JOUR VOUS ENTRAÎNEZ-VOUS ?

Cela dépend de mes contrats et de mes périodes de repos et de récupération. Quand tout va bien, je m'entraîne environ 4 à 5 heures par jour, plus ou moins.

POURQUOI LE CIRQUE ? POUR LES VOYAGES ? L'AMBIANCE ? DIVERTIR LES ENFANTS ? POUR MONTRER VOTRE TALENT ? AUTRE CHOSE ?

Rejoindre le cirque a été pour moi un voyage inattendu mais passionnant. Je n'avais jamais imaginé travailler dans cet environnement, mais une fois que je l'ai fait, j'ai trouvé beaucoup d'inspiration. J'ai trouvé de nouvelles idées pour améliorer mon art et mon travail.

Je me sens à l'aise dans les cirques avec lesquels j'ai travaillé jusqu'à présent, et j'ai été agréablement surprise par le véritable mode de vie du cirque. Techniquement, on m'appelle artiste de cirque, mais le cirque moderne est bien plus que l'idée traditionnelle du cirque. J'aime travailler dans les cirques en raison de l'atmosphère unique qui y règne : elle crée un sentiment de sécurité et de confort. Cette énergie alimente ma créativité, ce qui me permet d'apporter mon art au public et de lui montrer ce qu'une seule personne peut accomplir.

COMMENT CRÉEZ-VOUS VOS SPECTACLES ? ESSAYEZ-VOUS DE FAIRE QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU QUI N'A JAMAIS ÉTÉ VU SUR SCÈNE AUPARAVANT ?

Oui, je cherche toujours à être unique et à créer des spectacles que les gens ne se contentent pas de regarder et d'oublier. Je voudrais laisser un souvenir inoubliable !... Même si mon numéro est court, je m'efforce d'avoir un impact émotionnel. Mon objectif est de transporter le public loin de son stress quotidien, comme une forme de méditation, pour lui permettre de profiter simplement du moment présent.

Pour y parvenir, je dois d'abord me connecter avec l'émotion que je veux transmettre. La première étape pour créer un numéro est de trouver la bonne musique, quelque chose qui m'inspire et donne l'ambiance. Ensuite, je rassemble mes tours, choisis le bon costume et le maquillage, et commence à peaufiner l'acte. C'est le processus rudimentaire de la création d'une performance réussie.

PARTICIPEZ-VOUS À DES COMPÉTITIONS DE POLE DANCE OU DE CERCEAU ?

Non, mais j'y ai pensé. Le problème avec les concours est qu'ils suivent souvent des règles strictes et des exigences de performance qui peuvent prendre le pas sur le côté artistique. Je ne suis pas sûr d'être prêt à faire des compromis là-dessus. De plus, beaucoup de concours exigent que les participants soient affiliés à une entreprise, et je suis ma propre entreprise. Je suis fière d'être une artiste indépendante et être mon propre metteur en scène. Je préfère fixer mes propres normes et attentes.

J'AI EU L'IMPRESSION QUE LE CIRQUE ATLANTIS ÉTAIT COMME UNE GRANDE FAMILLE. AVEZ-VOUS RESENTI CELA AUSSI ?

Indéniablement, le Cirque Atlantis est dirigé par une famille qui accueille des artistes internationaux comme moi. La dynamique familiale influence l'environnement de travail, créant une atmosphère unie. Nous avons bien travaillé ensemble, mais je ne dirais pas nécessairement que nous étions tous une « grande famille ».

VOUS AVEZ PASSÉ UN BON SÉJOUR À LA RÉUNION ? COMMENT AVEZ-VOUS TROUVÉ LE PUBLIC LÀ-BAS, ÉTANT DONNÉ QU'IL EST À 10.000 KM DE L'EUROPE ET A UNE POPULATION DIVERSIFIÉE D'ORIGINE EUROPÉENNE, ASIATIQUE, MALGACHE ET AFRICAINE ?

Quel drôle de question ! J'ai bien sûr adoré la Réunion ! C'est le plus bel endroit que je n'ai jamais visité, et j'ai beaucoup voyagé. J'ai hâte de revenir. Les montagnes, les palmiers, le temps chaud et les gens sympathiques en ont fait une expérience incroyable.

Le public était un mélange fascinant de cultures, ce que j'ai vraiment apprécié. J'ai aussi été surpris de rencontrer des Allemands !

AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ DANS D'AUTRES CIRQUES AVANT LE CIRQUE ATLANTIS ?

Oui, j'ai déjà travaillé dans un petit cirque allemand. C'était plutôt un projet de stage dans mon école. Chaque cirque que j'ai visité est différent, donc c'est toujours une surprise en tant qu'artiste externe.

J'AI VU QUE VOUS AVEZ TRAVAILLÉ DANS UN CIRQUE ITALIEN EN JANVIER 2025. ÉTAIT-CE TRÈS DIFFÉRENT DU CIRQUE ATLANTIS ?

Oui, c'est vrai. J'ai travaillé avec un cirque familial italien. Chaque cirque est différent. L'une des principales différences était que leurs enfants étaient tous adultes, ce qui créait un environnement plus professionnel et structuré. Le Cirque Atlantis a été le premier et jusqu'à présent le seul cirque où j'ai travaillé aux côtés d'enfants mineurs.

AVEZ-VOUS UN MESSAGE SPÉCIAL POUR LES LECTEURS DE MOZAIK ?

J'ai toujours suivi cette citation et j'espère qu'elle inspire d'autres personnes qui cherchent à s'améliorer chaque jour :

"Quand vous voulez quelque chose que vous n'avez jamais eu avant, vous devez faire quelque chose que vous n'avez jamais fait auparavant."

WHEN AND WHERE WERE YOU BORN?

I was born in Dessau, Germany, in 2004.

WHAT ARE YOUR PARENTS' JOBS?

My dad is a factory machine builder, and my mom is a nurse.

DO YOU HAVE BROTHERS AND SISTERS? DO THEY DO SPORTS? DID THEY INSPIRE YOU?

I have a brother who plays football and a sister. When I was nine years old, I left home and moved to Berlin to attend a boarding school. Since then, we haven't seen each other often enough to be a source of inspiration for one another. Instead, I had to rebuild my relationship with them after my education, as we had grown apart over the years. « C'est la vie! »

AT WHAT AGE DID YOU DISCOVER THE DISCIPLINES YOU PRACTICE? HOW WERE YOU TRAINED?

My mom always wanted us to find a hobby, so we searched and searched. I tried many activities and eventually chose gymnastics. As I mentioned before, I considered going to a sports school near my hometown, but I wasn't good enough to be accepted.

My grandmother had a friend who had attended a circus school. She once saw me training and suggested that it could be a good fit for me. She said I had a natural elegance and uniqueness (that's how they described me), which led her to recommend it. As you may know, I went there. I started at the school and immediately fell in love with the aerial hoop. A hall full of circus artists training for their future careers, and then I saw this apparatus—I had a feeling inside that made me instantly addicted to trying it out. And I've been with it ever since.

The education was divided into four stages over nine years:

- The first two years focused on building strength, flexibility, and conditioning. We also had ballet and modern dance classes to develop a sense of music and movement.
- The next two years introduced us to the basics of circus arts, helping us explore different disciplines. We practiced handstands, floor acrobatics, trapeze, juggling, and wire rope walking.
- After four years, we had the opportunity to explore different props and choose a specialization. I tried pole dance as a duo and, of course, aerial hoop.
- The last three years allowed us to experiment creatively, refine our skills, and focus on our chosen disciplines. We trained tirelessly to develop our unique styles.

WHAT DREW YOU TO POLE DANCE AND AERIAL HOOP?

I chose pole dance and aerial hoop because they combine strength and elegance in the best way. I always loved watching performances like these, and that's what inspired me to try them myself. I wanted to see myself in that role.

With aerial hoop, I had the idea of making it more dynamic. While I love its elegance, I always felt something was missing—the power and energy. I wanted to create that balance, and I'm still working on refining it.

CAN YOU DESCRIBE YOUR CAREER?

My career officially began when I graduated from circus school. As part of our graduation, we toured Germany, Austria, and Liechtenstein with a two-hour show. This tour provided us with many opportunities, allowing us to be seen by industry professionals. Thanks to this experience, I received my first real job offer at Friedrichsbau Variété in Stuttgart, Germany.

After graduation, I moved to Vienna, Austria, with some of my fellow graduates, as the school had arranged an opportunity for us there. It was our first professional experience in the industry, and we continued to

learn and grow. Since then, I've had one job after another, all thanks to the strong foundation we built. I feel incredibly lucky with how things turned out, and I hope it continues. The key is to never lose your connections.

HOW MANY HOURS A DAY DO YOU TRAIN?

It depends on my contracts and periods of rest and recovery. When everything is going well, I train about 4–5 hours a day, more or less.

WHY THE CIRCUS? WAS IT FOR TRAVEL? THE ATMOSPHERE? ENTERTAINING CHILDREN? SHOWCASING YOUR TALENT? SOMETHING ELSE?

Joining the circus was an unexpected but exciting journey for me. I never imagined I would work in this environment, but once I did, I found so much inspiration. I gained new ideas for improving my art and business. I feel comfortable in the circuses I have worked with so far, and I've been pleasantly surprised by the real circus lifestyle. I am technically called a circus artist, but modern circus is much more than the traditional idea of a circus. I enjoy working in circuses because of the unique atmosphere—it creates a sense of security and comfort. That energy fuels my creativity, allowing me to bring my art to audiences and show them what a single person can achieve.

HOW DO YOU CREATE YOUR SHOWS? DO YOU TRY TO DO SOMETHING NEW THAT HAS NEVER BEEN SEEN ON STAGE BEFORE?

Yes, I always aim to be unique and create performances that people don't just watch and forget. I want to be memorable. Even if my act is short, I strive to make an emotional impact. My goal is to transport the audience away from their daily stress, like a form of meditation, allowing them to simply enjoy the moment.

To achieve this, I must first connect with the emotion I want to convey. The first step in creating an act is finding the right music—something that inspires me and sets the mood. Then, I put together my tricks, choose the right costume and makeup, and start refining the act. That's the rough process of creating a successful performance.

DO YOU PARTICIPATE IN POLE DANCE OR AERIAL HOOP COMPETITIONS?

No, but I have considered it. The problem with competitions is that they often follow strict rules and performance requirements that can take away from the artistic side. I'm not sure if I'm willing to compromise on that. Also, many competitions require participants to be affiliated with a company, and I am my own company. I take pride in being an independent artist and stage performer. I prefer to set my own standards and expectations.

I HAD THE IMPRESSION THAT CIRQUE ATLANTIS WAS LIKE A BIG FAMILY. DID YOU FEEL THAT TOO?

Undeniably, Cirque Atlantis is run by a family that welcomes international artists like me. The family dynamic influences the work environment, creating a close-knit atmosphere. We worked well together, but I wouldn't necessarily say we were all a "big family."

DID YOU ENJOY YOUR STAY IN RÉUNION? HOW DID YOU FIND THE AUDIENCE THERE, CONSIDERING IT IS 10,000 KM FROM EUROPE AND HAS A DIVERSE POPULATION OF EUROPEAN, ASIAN, MALAGASY, AND AFRICAN ORIGINS?

What kind of question is that?! Of course, I loved Réunion! It's the most beautiful place I've ever visited, and I've traveled a lot. I can't wait to return. The mountains, palm trees,

warm weather, and friendly people made it an incredible experience.

The audience was a fascinating mix of cultures, which I really appreciated. I was also surprised to meet German people there!

HAD YOU WORKED IN OTHER CIRCUSES BEFORE CIRQUE ATLANTIS?

Yes, I worked in a small German circus before. It was more of an internship project through my school. Every circus I've visited is different, so it's always a surprise as an external performer.

I SAW THAT YOU PERFORMED IN AN ITALIAN CIRCUS IN JANUARY 2025. WAS IT VERY DIFFERENT FROM CIRQUE ATLANTIS?

Yes, that's true. I performed with an Italian family-run circus. Every circus is different. One key difference was that their children were all grown up, creating a more professional and structured environment. Cirque Atlantis was the first and, so far, the only circus where I've worked alongside children.

DO YOU HAVE A SPECIAL MESSAGE FOR MOZAIK READERS?

I always live by this quote, and I hope it inspires others who seek to improve themselves every day:

"When you want something you've never had before, you have to do something you've never done before."



















© JOËL PÉLÉRIEN



© JOËL PÉLÉRIEN



© Joël PÉLERIN



© Joël PÉLERIN



© Joël PELERIN



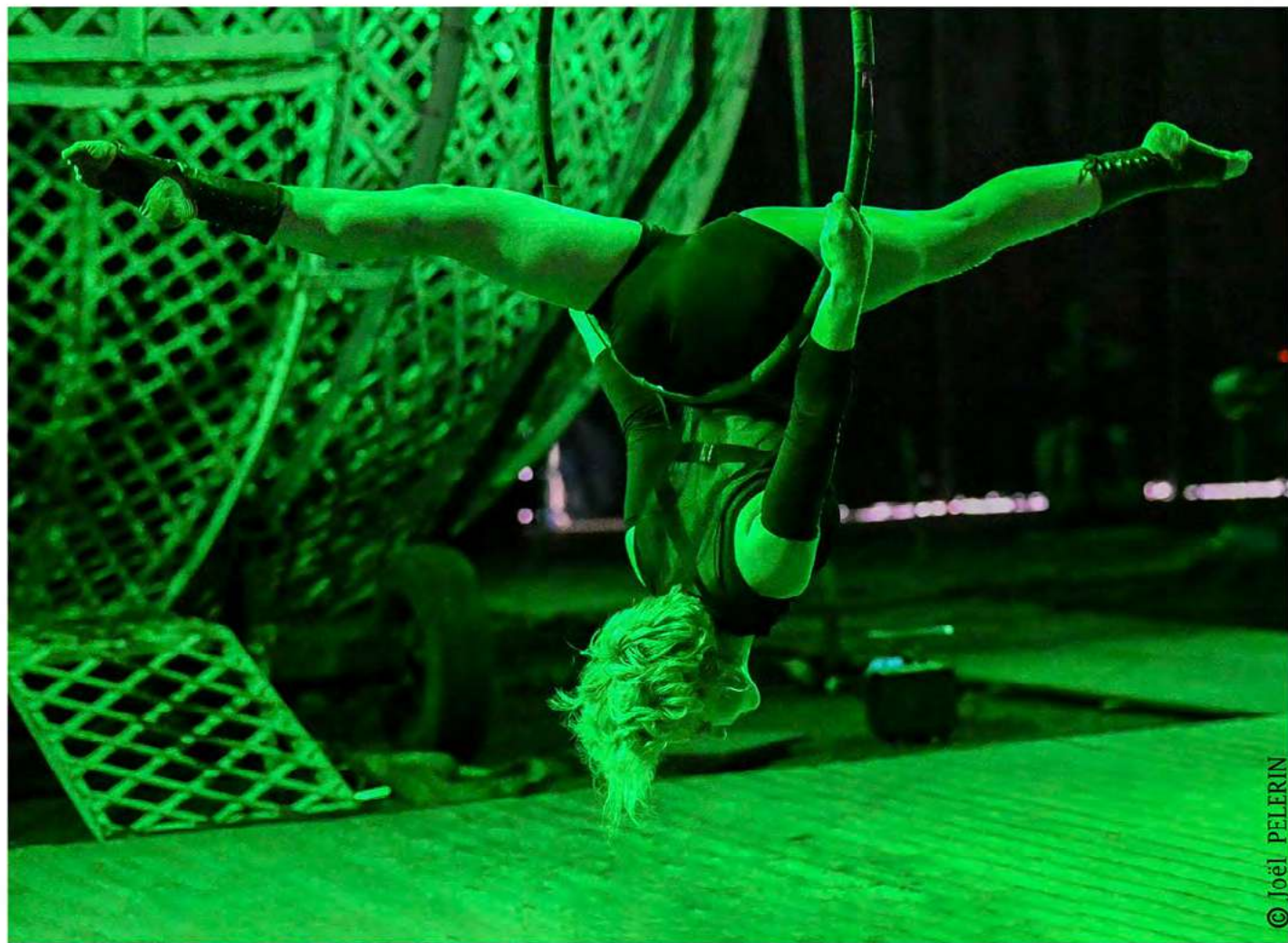
© Joël PELERIN



© Joël PELERIN



© Joël PELERIN



Histoire du Cirque Atlantis

Le Cirque Atlantis a été créé par son Directeur, Alexis Choynet, en 2017. C'est une entreprise familiale qui sait s'entourer d'artistes internationaux pour proposer des spectacles originaux dans des domaines aussi variés que l'aérien, l'aquatique, la prestidigitatation, des acrobaties diverses avec du matériel inventé pour chaque nouveau numéro, etc... Ses nouveautés technologiques nous font chaque fois rêver à travers des thèmes différents et variés.

Ses enfants, quant à eux, amoureux de la vie du cirque et du cirque en lui-même, sont en passe de devenir eux-mêmes de grands artistes dans leur domaine. Le Cirque Atlantis se produit dans les outre-mer pour leur amour des des îles... De quoi émerveiller les enfants et aussi leurs parents et tout le public qui ne peut-être que conquis par ces fabuleuses prestations !...

Cirque Atlantis was created by its Director, Alexis Choynet, in 2017. It is a family business that knows how to surround itself with international artists to offer original shows in fields as varied as aerial, aquatic, prestidigitatation, various acrobatics with equipment invented for each new issue, etc... Its technological innovations make us dream every time through different and varied themes.

His children, meanwhile, lovers of the circus life and the circus itself, are on their way to becoming great artists in their field. Cirque Atlantis performs overseas for their love of the islands... What to amaze the children and also their parents and all the public who can only be conquered by these fabulous performances!...



Le Cirque Atlantis
à La Réunion

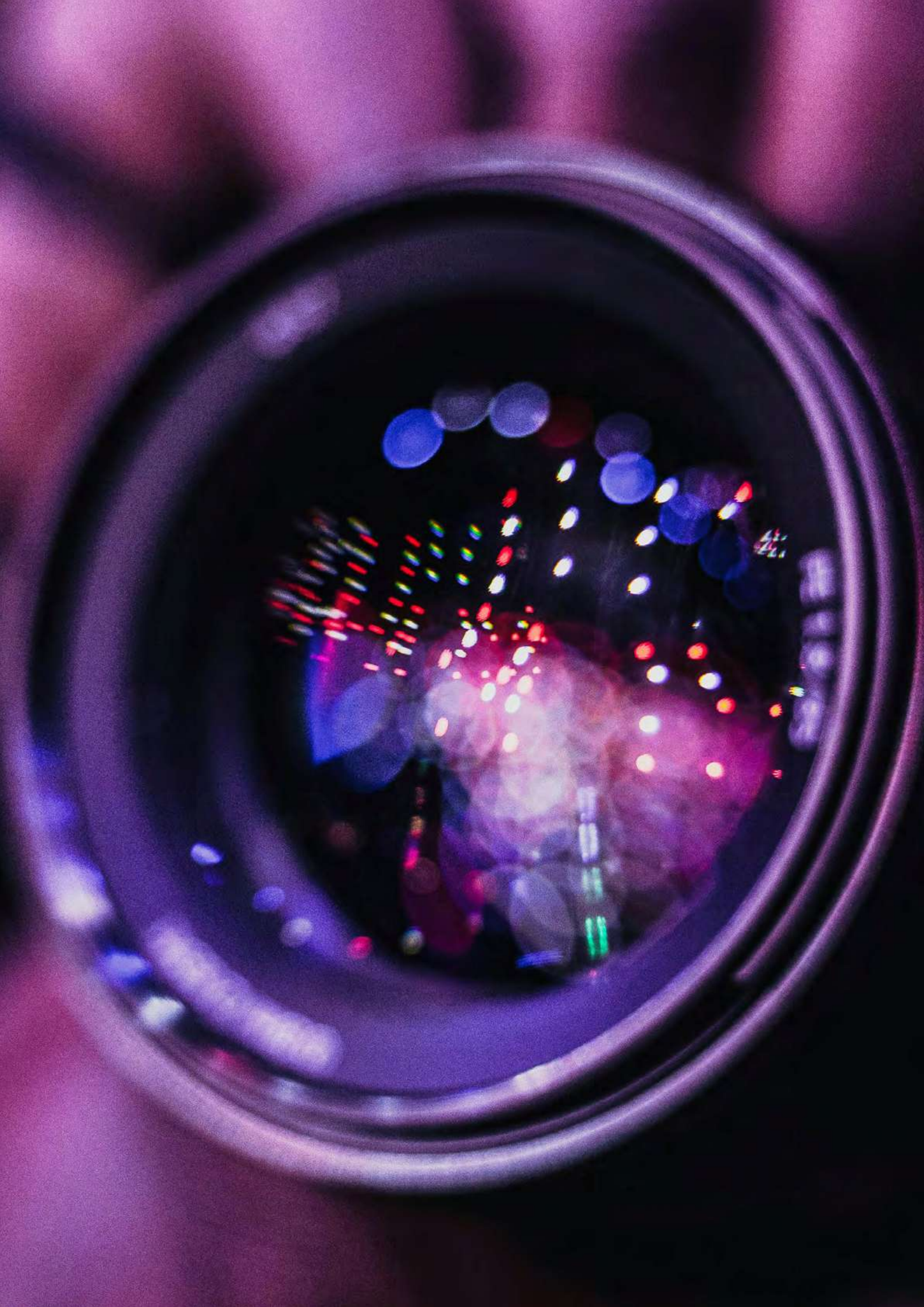


PHOTO -
GRAPHIE



大店还大

不要放弃

不

MOZAÏK



{ P O R T F O L I O }

COULEURS DE HANOI

© Philippe Hovette

En déambulant dans les rues de Hanoi deux couleurs sont omniprésentes, le le jaune et le rouge les 2 couleurs du Vietnam éternel.

L'or associé à la royauté et à la prospérité, peinture des bâtiments historiques et des parcs, le rouge qui symbolise le bonheur, l'amour et la célébration, fréquemment utilisé dans les décorations, les lanternes et les vêtements traditionnels.



Confection d'un bouquet de roses rue Thuy Khué



Pose en Ao Dai, tenue traditionnelle vietnamienne, devant le vélo d'un vendeur de fleurs.



Jeunes gens à l'intérieur de la citadelle impériale de Thang Long, ancien nom de Hanoi.



Pose au bord du Petit Lac Hoan Kiem ou Ho Guom (Lac de l'Épée Restituée)



Vendeuse ambulante à vélo rue Yen Hoa



Bord Sud du Grand Lac de l'Ouest, Ho Tay, vue sur le Hanoi Club depuis la rue Nguyen Dinh Thi de Ba Dinh, Hanoi



Accueil du manager d'un restaurant Chinois de Dim Sum en Qipao, robe traditionnelle chinoise.



Pose devant l'Université de Pharmacie, ancienne Université de Médecine de l'Indochine, pour la Journée Internationale de la femme



Décoration intérieur pour le Tet d'un des café Laika.



Une bonzesse rue Hang Ma au moment du Tet dans le vieux quartier des 36 rues.



Rue Ly Thuong Kiet, une des grandes avenues du centre ville.



Le Ca Phe BanCong sis rue Dinh Liet, dans le vieux quartier des 36 rues.



Intérieur de la pagode dite des Ambassadeurs, construite au XVe siècle, siège de l'association bouddhiste du Vietnam, rue Quán Sứ dans le district de Hoàn Kiếm



La pagode Tran Quoc, la plus ancienne de Hanoi, illuminée pour le Tet.

ARTS VISUELS

REMERCIEMENTS

SPECIAL THANKS

Virginie Schroeder
M4yonnais3, Sauce Brute !
Kharla'm
Sylvain Subervie
Sandrine Maricot Despretz
Tsanta Miangola Rakotoarimanana
Jana Vogel
Philippe Hovette
Harilala Ranjatohery



CULTURES

LITTÉRATURES





Le Musée Intercontinental de l'Esclavage



190^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage

L'île Maurice, symbole de résistance et de résilience »

L'île Maurice vient de commémorer, du 31 janvier au 5 février 2025, le 190^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage, un événement majeur dans l'histoire du pays. Le 1^{er} février 1835, les chaînes de l'esclavage ont été symboliquement brisées, marquant la fin d'une période sombre mais fondatrice. Cette commémoration est, pour la population mauricienne, plus qu'un simple hommage au courage de leurs ancêtres. Elle reflète également la résilience d'une nation qui a su transformer cette tragédie en un pilier de son identité multiculturelle et inclusive.

Les événements commémoratifs, organisés par le ministère des arts et de la culture, ont rassemblé des chercheurs, des autorités et des citoyens lambda autour de la mémoire collective et de la justice réparatrice. A Maurice, le 1^{er} février est une date de libération. Décrétée fériée, la journée commence par une cérémonie de dépôt de gerbes au monument international de la Route des Esclaves au Morne, un site chargé d'histoire et de tradition.

Ce lieu, inscrit en 2008 au patrimoine mondial de l'Unesco, était le refuge des esclaves marrons entre les XVIII^e et XIX^e siècles. En quête de liberté, ils se sont regroupés dans des grottes et préférèrent se jeter du haut de la falaise plutôt que d'être repris par leurs maîtres.



Joachim Michaël Rakotoarisoa

«La montagne du Morne est un témoin vivant des souffrances et de la résistance de nos ancêtres. Nous devons nous rappeler que l'histoire de l'esclavage ne concerne uniquement qu'une communauté, mais tout un pays», souligne le Premier ministre mauricien Navin Ramgoolam, qui a conduit la cérémonie.

L'événement se déroule dans un esprit de réconciliation et de solidarité, illustrant l'importance d'un devoir de mémoire pour les générations futures.

Sujets tabou

L'Université de Maurice a abrité, du 3 au 5 février 2025, le colloque international sur le thème « Résistance, liberté, patrimoine dans l'océan Indien occidental », qui a réuni un cinquantaine des chercheurs de la région. L'idée étant de mettre sur la table de discussion des disciplines inexplorées liées à l'esclavage et à des thèmes auparavant considérés comme des sujets tabous.

« Malgré l'abondance des études réalisées depuis les années 1990, il est évident que dans de nombreux pays, la diaspora africaine continue d'être confrontée de diverses manières à l'héritage durable de l'esclavage. L'impératif de taire le passé persiste dans certaines régions, ce qui constitue un obstacle important à la confrontation de ces héritages », souligne l'Unesco, qui a organisé conjointement ce colloque international avec le Ministère Mauricien des Arts et du Patrimoine Culturel, l'Université de Dar-es-Salaam (Tanzanie), l'Université de Maurice, le Centre international de recherches sur les esclavages, le projet Slafnet, l'Association Le Chantier et le Comité scientifique international.

Selon la professeure Myriam Cottias, présidente du comité scientifique du programme « La Route de l'esclave »,

l'Atlantique a constitué le point de départ de cette revendication. Toutefois, l'abolition de l'esclavage est désormais célébrée à la fois au niveau national et international, à l'image de la Journée internationale de commémoration des victimes de l'esclavage et de la traite transatlantique des esclaves, le 25 mars, ainsi que de la Journée internationale du souvenir de la traite négrière et de son abolition, le 23 août.

Parallèlement à ces moments de réflexion, des événements culturels ont été organisés pour transmettre l'héritage à la jeunesse. D'autant plus que la culture mauricienne est riche de ses influences africaines, asiatiques et malgaches.

Le genre musical, Ségga tipik, inscrit en 2014 sur liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité, a résonné sur les scènes mauriciennes tout au long de la commémoration de l'abolition de l'esclavage. « Le Ségga tipik représente un patrimoine précieux transmis par nos ancêtres. Arrachés à leurs terres et privés de liberté, les esclaves ont exprimé leurs douleurs, leurs joies et leurs espoirs à travers la musique et la danse. Il s'est également imposé comme un moyen de communication, permettant de transmettre des messages entre eux », argumente Tyron, artiste polyvalent.

Il faut dire qu'en dépit des blessures du passé, Maurice a su bâtir une nation fière de sa diversité.

Un parcours historique s'impose pour mieux comprendre l'histoire de l'esclavage à Maurice.

Le musée intercontinental de l'esclavage

Le musée a ouvert ses portes le 1^{er} septembre 2023 à Port-Louis. Il s'agit d'un ancien hôpital militaire, construit durant la période française, à l'orée de 1740. Les murs sont des blocs de corail taillés à la main par les esclaves eux-mêmes.

Place d'Armes

La Place d'Armes c'est l'entrée historique de Port-Louis. Connu pour ses beaux palmiers centenaires et ses statues monumentales, ce lieu servait de marché aux esclaves.

Moulin à Poudre

Le Moulin à Poudre se trouve sur le site de l'ancienne usine des Forges de Mon Désir, à Pamplémousses. Ces forges, établies en 1745 sous le gouvernorat de Labourdonnais, étaient une installation métallurgique dotée de hauts-fourneaux, qui employait plus de 700 esclaves.

Bassin des Esclaves

Situé à Pamplémousses, le Bassin des Esclaves est une structure en pierre où les personnes réduites en esclavage, venues d'Afrique et de Madagascar, étaient entassées, lavées et huilées avant d'être vendues aux enchères sur la Place du Marché.

Le jardin botanique de Pamplémousses D'une superficie de 37,5 hectares, le jardin de Pamplémousses est un véritable joyau national où les esclaves ont travaillé à la création du plus ancien jardin botanique de l'hémisphère sud.

Le Cimetière Malgache où sont enterrés des esclaves venus de la Grande île, est situé sur les flancs du Trou-aux-Cerfs.

Le Morne Barbant

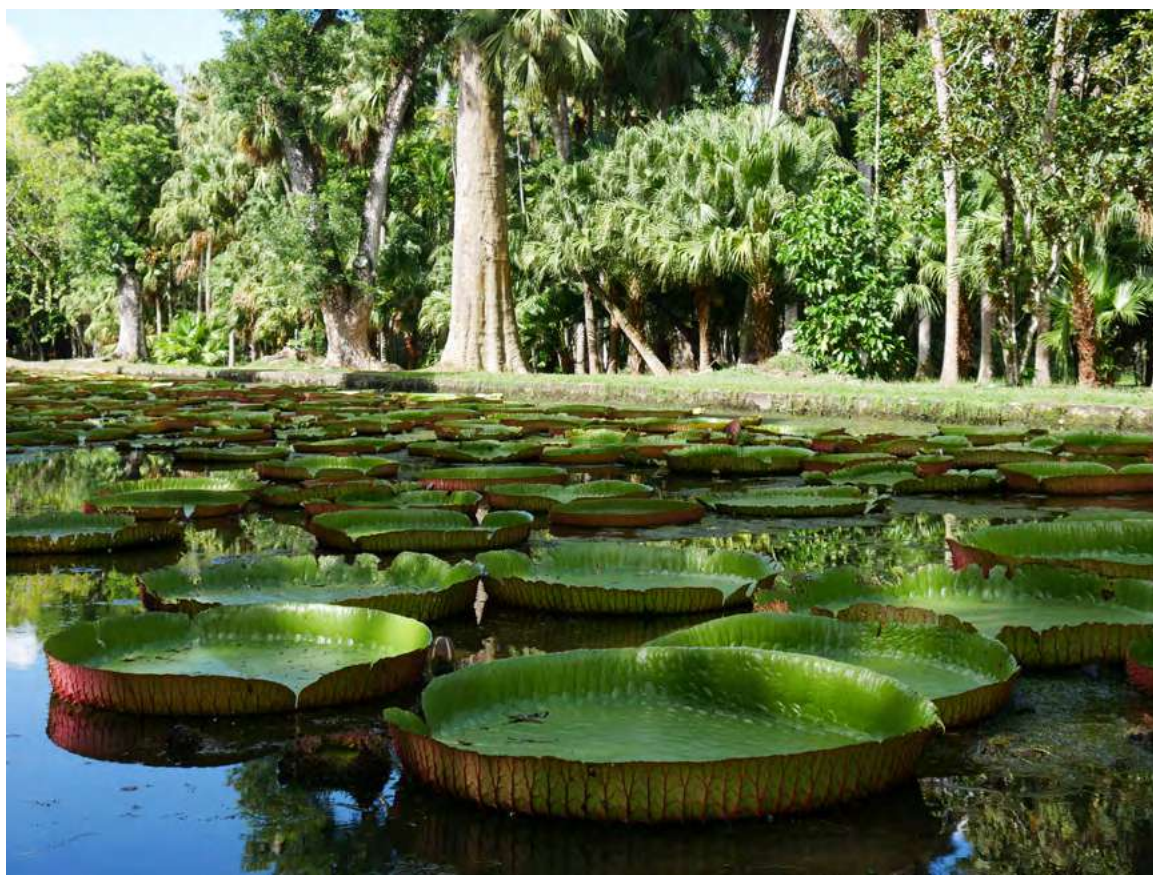
Le Paysage culturel du Morne est une montagne accidentée qui s'avance dans l'océan Indien au sud-ouest de l'île Maurice. Protégés par les versants abrupts de la montagne, quasi-inaccessibles et couverts de forêts, les esclaves évadés ont formé des petits peuplements dans des grottes et au sommet du Morne.



La Place du Marché



Le bassin des esclaves



Le jardin Pamplémousses



Le Morne Barbant



Le Sega Tipik



Musée des esclaves



Point Canon

Léopold Sédar
Senghor

**Anthologie
de la nouvelle poésie
nègre et malgache
de langue française**

Précédée de
« Orphée noir » par Jean-Paul Sartre

QUADRIGE



puf



Comment nouer 1947 à 1994 ? Rattacher Madagascar à l'Afrique ?

A l'aube des littératures francophones du Sud, il y a eu ce double geste d'affirmation collective, avec la parution en 1947 de l'anthologie de L.-G. Damas sur la poésie dite « d'expression française », aussitôt suivie et d'ailleurs très vite supplantée par la fameuse *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de L.-S. Senghor. Or c'est avec le dernier de ces deux « manifestes » de la Négritude que trouve son origine le partage malheureux entre littératures noire et malgache qui a perduré tout au long du XXe siècle et dont la littérature malgache actuelle subit encore les retombées sous forme d'un certain isolement, doublé d'un retard difficile à combler. Les poètes ancestraux que sont Rabearivelo et son successeur Rabemananjara, qui figurent dûment dans cette anthologie, n'auraient guère envisagé leur africanité, selon Senghor et son préfacier, Jean-Paul Sartre, et n'auraient eu d'yeux que pour leur origine mélanésienne aristocratique, enrobée de surcroît d'un classicisme à la Baudelaire : même Damas n'avait témoigné que peu d'égards pour les premiers poèmes de Rabemananjara qu'il traitait de dilettante. Et ce n'est donc qu'assez récemment, au tout début du XXIe siècle, qu'on y embrasse enfin sa « négritude ». C'est ce processus de progressif noircissement de la littérature malgache que l'on désire éclairer ici, au travers d'une œuvre qui s'est imposée au fil des ans comme incontournable ; on veut parler des écrits de Jean-Luc Raharimanana et plus particulièrement de son premier roman, *Nour 1947*, publié en 2001 au Serpent à plumes, et de son second recueil de nouvelles, *Rêves sous le linceul*, paru peu avant, qui tous deux reviennent sur les massacres coloniaux perpétrés à Madagascar peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale.



Nouer « 1947 », c'est d'abord relier entre eux la multiplicité des récits qui composent ces deux écrits. Mais aussi les relier à d'autres récits qui le traversent ou le recoupent, venus d'ailleurs. C'est enfin rassembler les différents fils dont se tissent les événements de cette année noire. Le roman, nous semble-t-il, constitue une étape importante et nécessaire, dans l'évolution de la fiction raharimananienne qui se caractérise par la mutation progressive du personnage malgache en Africain. Alors que *Lucarne* (1996), son premier recueil, décrivait un monde exclusivement insulaire, sans du reste le nommer (à une ou deux allusions près), on verra peu à peu cette œuvre s'ouvrir sur le monde. Après une phase où, dans *L'Arbre anthropophage* (2004), le narrateur se proclame métis, le produit hybride de multiples croisements migratoires, dans son dernier ouvrage, *Tisser* (2021), l'homme n'est plus désigné que comme l'Africain : exit la référence malgache, englobée dorénavant dans une entité plus vaste. On en aurait ainsi fini avec le partage racialisé initié et instauré par Senghor, entre poésies nègre et malgache. Cette volte-face s'opère à notre sens dès *Nour 1947*, qui constitue un véritable tournant dans le devenir-nègre malgache. Voyons comment.

Il faut bien admettre que *Nour 1947*, ne s'offre pas facilement à la lecture, tant sa construction est complexe, et obscure la litanie de ses incantations. Récit non-linéaire, très fragmenté, démembré même, au phrasé fortement hachuré, il semble construit selon un modèle qui s'apparente au tressage d'une chevelure. Plusieurs histoires s'y entremêlent sur fond des couches historiques successives qui ont sédimenté le pays (l'arrivée des mélanésiens sur l'île, les guerres intestines qui s'en suivirent, l'esclavage qui en résulta, la venue des Arabes, celle plus récente des missionnaires, suivis de celle des coloniaux, enfin l'insurrection de 1947). Outre celle de Nour, une jeune esclave enfuie qui trouvera la mort lors du soulèvement de 1947, il y a l'histoire du narrateur, amoureux de Nour, qui transporte son cadavre afin de lui trouver une sépulture digne d'elle ; celle aussi de trois rebelles auxquels se joindra le narrateur ; celle enfin d'un tirailleur malgache mobilisé sous Vichy quatre ans plus tôt, témoin sous l'Occupation allemande du transport ferroviaire des Juifs organisé par un dénommé Rueff. Ce milicien français finit par torturer et exécuter l'une de ses victimes devant le tirailleur, ainsi rendu complice par son silence : moment crucial du texte, puisque sous la torture, ce prisonnier Juif est devenu « noir d'huile, de brûlures », finissant ainsi par ressembler à un « Nègre ». Il faut attendre la fin du récit pour comprendre que ce tirailleur n'est autre que l'amoureux de Nour, rencontrée lorsque, démobilisé, il rejoignit la bande de rebelles, s'exonérant ainsi de son passé de lâche face aux crimes de la Shoah. Et c'est sans doute l'une des réussites les plus remarquables de ce roman que sa capacité de s'ouvrir à d'autres passés, à des douleurs lointaines, à des souffrances qui lui sont en principe étrangères. En cela, Raharimanana devance de quelques années l'invention par Michael Rothberg (2009) de la notion de « mémoire multidirectionnelle », en alliant dès 2003 Holocauste et Décolonisation. Précisons en outre que 1947 est aussi la date où paraissent les premiers témoignages littéraires sur l'univers concentrationnaire : *L'Espèce humaine*, de Robert Anselme, et *Si c'est un homme* de Primo Levi.

Sur ce plan de la mémoire multidirectionnelle, *Rêves sous le linceul* constitue une étape intermédiaire dans la lente inscription du Noir au sein de la littérature malgache dans la mesure où s'y mêlent séquences des massacres de 1947 et scènes du génocide rwandais. Dans la scène inaugurale de ce recueil de nouvelles, le narrateur, confortablement assis devant son poste de télévision, est confronté aux images

horribles qui déferlent sur l'écran et opte de sortir de ce cadre intolérable en prenant des substances aux effets hallucinatoires : par une sorte de retour du refoulé, l'horreur déborde de l'écran et les victimes du génocide rwandais envahissent son appartement sur un mode fantastique. Il semblerait donc que le tournant afro-centré soit déjà amorcé dès ce second ouvrage de Raharimanana – ouvrage contemporain de *Nour 1947* (il en contient d'ailleurs certains passages). Sa parution fait suite à l'initiative rwandaise qui consista à inviter dix auteurs africains, dont Waberi et Monenembo (mais non pas Raharimanana), à réagir par la fiction à la tragédie rwandaise dans un volume intitulé *Rwanda : écrire par devoir de mémoire*, également paru en 1998. Le livre de Raharimanana comporte quant à lui trois nouvelles, dont la première et la plus longue (elle fait près de 80 pages), intitulée « Dérives », s'ouvre et se referme sur le génocide rwandais, raconté en deux temps. Sous-titrée « Le canapé », elle est à son tour entrecoupée de séquences relatives au massacre de 1947, selon une logique déjà multidirectionnelle. Nous sommes en France, ou du moins « en terre opulente » : le narrateur, dont on ignore s'il est européen ou malgache, suit, confortablement installé dans son canapé (ce pourrait être un divan), les images du génocide au Rwanda ; mais très vite, la réalité le rattrapant, il se met à halluciner : les scènes de carnage débordent de l'écran, le sang éclabousse les murs de son appartement, des têtes, cous coupés à la machette, roulent sur la moquette, des statues d'abord immobiles s'animent, à ses pieds gît un enfant à l'œil révolté dont une négresse nue, surgie à son tour de l'écran, vient ramasser la tête décapitée avant de quitter les lieux, laissant derrière elle une traînée de poudre blanche, celle des ossements se mêlant à celle consommée par le narrateur insensible : « Elle file soudain et claque la porte sur ma sale gueule de drogué ». On se rend alors à l'évidence que celui-ci est en réalité sous l'effet de substances illicites – substances qui seront aussi au cœur de la seconde nouvelle, intitulée « Dzamala », mot malgache qui désigne le cannabis.

Un homme assis dans son appartement qui plane et hallucine, assailli par des images de statues animées et de nègres : n'a-t-on pas déjà lu cela quelque part ? Il semblerait que quelque chose de cet ordre figure dans un recueil de nouvelles auquel Raharimanana a déjà fait plus qu'allusion, *Le Mur* de Sartre. Nous avons en effet soutenu qu'une de ces nouvelles, « Erostrate », s'était trouvée détournée par ses soins dans « Sorcière », l'une des nouvelles de *Lucarne*. « Erostrate » y est précédé de « La Chambre », autre nouvelle dans laquelle Sartre semble régler ses comptes avec le surréalisme par le biais de Roussel et de ses *Impressions d'Afrique*. Un homme, prénommé Pierre, y est assis dans une chambre d'appartement, visiblement en proie au délire : des hallucinations l'assaillent sous forme d'une bande de nègres lancée à sa poursuite et de statues qui s'animent, volent et bourdonnent autour de lui. Hallucinations pour la description desquelles Sartre s'était appuyé sur sa propre expérience de la mescaline, menée en 1935 sous la direction du docteur Lagache. Raharimanana, dont on admirera une fois de plus la dextérité à transformer les textes d'autrui, aurait annulé le déplacement opéré par Sartre dans « La Chambre », en remplaçant le recours à la folie par un retour au scénario de base : la prise de drogues hallucinogènes. Voilà l'hypothèse.

Cela peut paraître léger. Revenons donc plus en détail sur la représentation de ce délire. A chaque fois, ce sont deux protagonistes qui se font face, Pierre s'adressant à sa femme, Eve ; le narrateur à la « négresse ». Sans cesse, dans les deux textes, les mots « mur » et « appartement » sont repris ; Raharimanana évoque plusieurs fois

« le mur de l'appartement », ou dit encore à la fin de *Rêves* : « je referme le mur » – qui pourrait s'entendre comme : je referme *Le Mur* de Sartre. Mais contrairement à Pierre, le narrateur de *Rêves* ne dit jamais « la chambre », préférant la désigner comme étant « la pièce ». Il se « cale » dans son canapé, comme Pierre « s'était tassé dans le fauteuil » – mais le mot « canapé » apparaissait déjà dans le texte de Sartre. Même le poste de télévision semble annoncé dans le texte de Sartre : « s'ils veulent savoir ce que je fais, ils n'ont qu'à le lire sur l'écran ». Y figure même le récit d'un enfant « décapité ». Sans parler du vrombissement des « mouches » autour du cadavre de l'enfant décapité : on n'aura pas oublié que Sartre fut l'auteur d'une pièce intitulée *Les Mouches*. Les corps sont du reste soumis ici comme là à un même traitement de décomposition : la peau de la Négrresse « se fane et sa chair s'effondre », alors que chez Sartre, « des plaques de chair, des écailles tièdes, apparaissent » sur les statues. Dans les deux cas, celles-ci bougent : « Les statues s'animent et se déchirent entre elles », lit-on chez Raharimanana, alors que chez Sartre « elles volent, elles bourdonnent ». Il en va de même pour cette autre hallucination : « une bande de mercenaires balance [le corps] dans les glaises mouvantes. Plus loin, des soldats gambadent dans la verte prairie. Des soldats noirs ». Elle fait écho à ce propos de Pierre : « Je me demande quelquefois s'il n'y a pas deux bandes. La vraie, celle du nègre. Et puis une bande de *brouillons* qui cherche à fourrer son nez là-dedans ». Enfin, que penser des premiers mots du recueil de Raharimanana : « Un canapé qui flotte dans la brume ». Ils se trouvent textuellement dans la nouvelle de Sartre, où le visage de Pierre est perçu par Eve comme « une tache pâle qui semblait flotter comme une brume ». Voilà qui ne laisse plus aucun doute planer sur la manière dont Raharimanana a conçu *Rêves sous le linceul*. Ce que l'auteur hallucine n'est autre que le texte de Sartre, dont il donne une vision déformée : une façon de le délire.

On l'admettra aisément, Sartre du point de vue de la négritude n'est pas choisi au hasard : préfacier de Senghor, défenseur de Fanon, il a des lettres de noblesse dans ce domaine. « En face d'un enfant qui meurt, *La Nausée* ne fait pas le poids », dit-il fameusement lors d'un entretien de 1964 dans *Le Monde*. Reste que ce pourfendeur de Baudelaire appartient lui aussi au champ institutionnel de la littérature française, ainsi honorée. Dans *Nour 1947* Raharimanana finira par opter pour un intertexte moins compromettant, relevant de la seule Négritude. Le schéma en deux temps, esquissé par Césaire, où le héros passe de la lâcheté au sursaut héroïque, n'est pas encore acquis ici, le regard du témoin sur les victimes ne résultant ni en honte, ni en angoisse, ni en sursaut ; il n'engendre aucune réaction de sa part sinon de la bienfaisance éprouvée grâce à la drogue, comme l'indique son mantra : « On se sent bien ici », sans cesse répété. Seul le lecteur, l'« hypocrite lecteur », est sensé éprouver du dégoût, selon la vision sartrienne ici adoptée. Reste que la mémoire multidirectionnelle est bien activée, et le lien avec l'Afrique également. Les séquences de révolte, tant celles renvoyant au génocide qu'au massacre de 1947, sont enveloppées dans la scène dédoublée du canapé sur laquelle s'ouvre et se referme la nouvelle. Cette longue scène située en « Avril 1994 » est en effet entrecoupée d'une autre, datée quant à elle de « Novembre 1947 », comme pour bien souligner le lien entre ces deux massacres, perpétrés à 47 ans d'intervalle. Il n'est du reste pas aléatoire que la dernière nouvelle du recueil précédent, *Lucarne*, soit précisément intitulée « Massa », pour « massacre », ni qu'on y voit le personnage principal polir les ossements de sa bien-aimée – formant ainsi une parfaite transition vers *Rêves sous le linceul*, qui s'ouvre sur une date très précise : le « 29 avril 1994 ».

Cependant, il y a là un non-dit révélateur : cette date du 29 avril 1994, qui coïncide avec le génocide rwandais lancé trois semaines plus tôt, ne dit pas seulement l'effondrement du rêve panafricain, il en signale aussi le renouveau, simultanément et paradoxalement – ce que le texte ne dit pas. Pendant que les massacres à la machette se multiplient aux bruits de Radio Mille Collines, un autre cauchemar africain tout autant craint s'éloigne définitivement, lorsque le 27 avril 1994 la population sud-africaine majoritairement noire votant pour la première fois, élit massivement à la tête du pays Nelson Mandela. En commençant son récit rwandais par la date du 29 avril 1994, Raharimanana omet, à deux jours près, cet événement capital et réjouissant, du vote démocratique. Silence radio : il passe au-dessus, il saute par-delà, optant pour une vision résolument pessimiste du continent qui se prolongera, s'exacerbera même dans *Nour 1947*.

Restez vivants !

Carnet de bord d'une poète slameuse.

Na
Hassi

Restez vivants !



Restez Vivants !

Carnet de bord d'une poète slameuse

– Na Hassi –

7 décembre 2024. La communauté Slam-poésie à Madagascar a rendez-vous avec l'histoire avec la célébration du 15^e anniversaire du festival Slam National, qui s'est vue honorée par la présence de deux grandes plumes : Marc Kelly Smith, le père fondateur du mouvement Slam Poésie et Momo, premier poète slameur malgache et non moins l'initiateur de l'association Madagaslam. Par la même occasion, Na Hassi annonce son nouveau-né « Restez Vivants ! Carnet de bord d'une poète slameuse », paru aux éditions Karné. L'expression d'une dynamique vibrante, portée par une jeunesse créative et engagée.

L'autofiction de 200 pages au format poche relate l'histoire du Slam Poésie, de sa naissance aux Etats-Unis dans les années 80 à son arrivée à Madagascar à l'orée des années 2000, en passant par la France. Le tout conté dans un langage résolument contemporain, une plume sincère et audacieuse. Après un long travail en coulisses, ponctué par des recherches, des documentations et surtout des rencontres, il n'aura fallu à l'autrice que deux mois pour écrire le livre. « Je crois que ce livre s'est écrit depuis 15 ans dans la mesure où nous sommes tous en train d'écrire tout le temps. Mais à un moment donné, on couche sur le papier, donc c'est juste une transition de plus », affirme Na Hassi, poétesse-slameuse, écrivaine et artiste expérimental.



Joachin Michaël Rakotoarisoa

Pour le choix du genre, l'autofiction s'est naturellement imposée. Parce qu'il y a une part de vérité, de témoignage et de fictions dans cet ouvrage. « C'est le cheminement de la poésie à travers la narratrice, moi, nous, tout le monde en tant que slameur, en tant que poète et en tant qu'humain ». La couverture du livre, conçue dans un design minimaliste, allie sobriété du noir et pureté de la couleur blanche. Une signature de l'autrice puisque son précédent recueil de poèmes « Zana-bolana Femme Lunaire », paru le 27 mars 2021 chez Ranjasoa Publishing, joue sur ce même contraste.

Pour l'histoire, cette nouvelle parution est née d'un projet de recherche initié en 2023 par l'écrivaine, initialement conçue comme une conférence sur l'histoire de Slam à Madagascar. « Au premier semestre de l'année 2024, nous avons réfléchi à un partenariat entre l'institut français de Madagascar (IFM) et l'association Madagaslam à l'occasion des 15 ans du Slam National. L'idée avait émergé de proposer quelque chose de palpable et de pérenne. Nous avons pensé à un recueil de poésie, un spectacle qui verra la participation de tous les anciens slameurs. Entre temps, l'association m'informe sur le projet de recherche de Na Hassi. Elle était venue avec un prologue, un sommaire, des chapitres et une pensée très structurée construite avec une qualité d'écriture. Avec les éditions Karné, nous étions quatre femmes autour de la table. On s'est dit, qu'on ne va pas réinventer ce qui existe finalement déjà », se remémore Sara Boyer, responsable médiathèque et débat d'idée au sein de l'Institut français de Madagascar.

Écoulé dans les rayons de certaines librairies, « Restez Vivants ! Carnet de bord d'une poète slameuse » fera bientôt l'objet d'une réédition enrichie et mise à jour. « La sortie officielle du livre, qui avait lieu le 7 décembre 2024 - jour de la finale du Slam National - a reçu un accueil enthousiaste du public. L'IFM a affiché salle comble, remplie de curieux et de slameurs. La réception du livre a été fabuleuse, il y avait un engouement fou. Nous avons également pu promouvoir le livre avec Na Hassi à l'Alliance française d'Antananarivo au mois de février 2025, un moment propice pour faire découvrir le slam à un très large public. La séance de promotion du livre se poursuit en librairie », s'est réjouie Ravaka Tahirimihamina, éditrice.

Le Slam ne s'explique pas, elle s'expérimente, souligne l'autrice. La discipline s'articule autour de la scène ouverte, du tournoi et du spectacle. Mais la force principale du slam réside surtout dans son aspect spectaculaire. Faut-il rappeler que le poète américain Marc Kelly Smith a inventé cette forme d'expression à la suite d'un constat, « le manque d'énergie sur scène et l'indifférence des poètes vis-à-vis de leur public ».

Au-delà du besoin d'écrire, ce livre est l'aboutissement d'un long combat qui a duré 20 ans. « Le combat réside dans la promotion du Slam-poésie qui a résonné pour la toute première fois à Madagascar en 2005. Aujourd'hui, le slam est bien plus qu'une simple performance poétique. Il est devenu un mouvement social et culturel. L'association Madagaslam, créée pour structurer et promouvoir cette pratique, a joué un rôle clé en organisant des ateliers, des rencontres et des compétitions à travers le pays. Le Slam National, qui en est à sa 15^e édition en 2024, illustre bien cette vitalité », a-t-elle conclu.



Lancement du livre « Restez Vivants ! » à l'Institut français de Madagascar. © Andry



Séance de présentation du livre à l'IFM Analakely. © Andry



Séance de présentation du livre à l'IFM Analakely. © Andry



Sara Boyer de l'IFM, Na Hassi auteure du livre et Ravaka Tahirimihamina des éditions Karné. © IFM



Séance de promotion nourrie de rencontre et de discussion.



« Restez vivants ! », le titre du livre est un hashtag que Madagaslam utilise lors de sa publication sur les réseaux sociaux.



Na Hassi accompagnée des poètes locaux.



Na Hassi et Hichim, champion du Slam National de Madagascar en 2022.



Séance de promotion du livre « Restez Vivants ! ».

CULTURE

REMERCIEMENTS

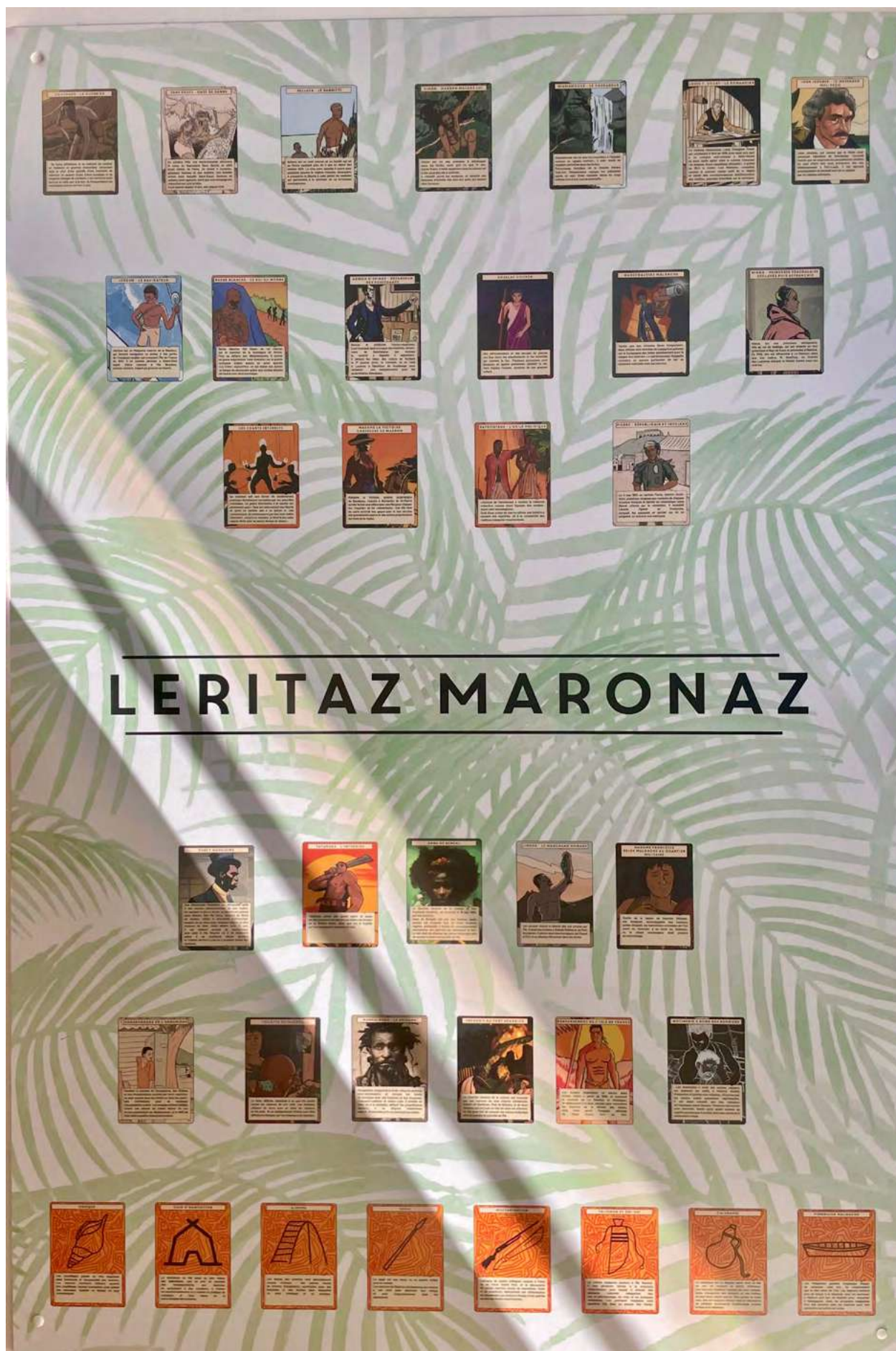
SPECIAL THANKS

Jean-Louis Cornille
Na Hassi
Sara Boyer
Ravaka Tahirimiha mina





LIFESTYLE



Le travail collectif sur Leritaz Maronaz (l'héritage du marronnage) exposé au musée. © S. Patel De Zorzi



Au Musée de l'esclavage intercontinental à Maurice :

lieu de mémoire important et
retour d'une collection perdue

Le nouveau musée de l'Esclavage intercontinental de Port-Louis, inauguré en 2023, vient enfin combler le manque d'un lieu de mémoire et de connaissance digne de ce nom à Maurice. Désormais incontournable pour qui s'intéresse à l'histoire du pays et pour les Mauriciens eux-mêmes, il accueillera en 2025 la collection Froberville : une cinquantaine de bustes en plâtre moulés à Maurice en 1846 sur d'anciens esclaves et victimes de la traite illégale, originaires d'Afrique de l'Est.



Soraya Patel De Zorzi

shot-de-culture.fr

Lors de mon séjour à Maurice en août 2024, je suis allée visiter le musée de l'Esclavage intercontinental de Port-Louis. Longtemps attendu, réclamé et porté par la Commission Justice et Vérité, c'est l'ancien Hôpital militaire qui a été choisi pour accueillir ce musée. Un lieu historique qui s'est imposé : construit près du port en 1740, sous l'administration coloniale française, il accueille les soldats, les marins, les civils européens et les esclaves qui ont besoin d'être soignés à leur arrivée dans l'Isle de France. Le bâtiment est alors connu comme « Hôpital du Roi ». C'est un des premiers bâtiments importants édifiés sous l'administration du gouverneur Mahé de La Bourdonnais. Ouvert sur la mer, il est alors constitué de quatre ailes.



A l'entrée du musée de l'Esclavage de Port Louis © S. Patel De Zorzi

« Pendant la période de l'administration de la Compagnie française des Indes Orientales entre 1722 et 1765, des personnes ont été mises en esclavage et exilées en Ile de France pour travailler sur la construction de l'hôpital militaire. Ces esclavisés, venant d'Afrique (Mozambique, Madagascar et Afrique de l'Ouest), côtoyaient des artisans indiens spécialisés en bois, argile, pierre et « **argamasse** », ainsi que des ouvriers européens », est-il expliqué dans le nouveau musée. Mélange de chaux, de briques écrasées et d'autres ingrédients, l'argamasse est utilisée pour le toit du

bâtiment, dont l'architecture est « *typique de l'île de France du XVIIIe siècle* ». Une petite salle à l'entrée du musée est d'ailleurs consacrée à ce matériau particulier, dont la « recette » a dû être adaptée pour la restauration du bâtiment. Je n'avais jamais entendu ce mot et ne connaissais pas l'existence de ce matériau...

Pendant la colonisation britannique, une partie de l'hôpital, appelée « Le Bagne », est une prison pour les **esclaves marrons**, qui ont fui le travail forcé et les camps sucriers mais qui ont été repris. L'hôpital est appelé alors l'« Hôpital Militaire ». En 1835, lors de l'abolition de l'esclavage dans l'île (faisant des esclaves des « apprentis » non rémunérés pendant 4 ans), l'hôpital retrouve sa vocation première et devient un hôpital civil. « *Considéré comme propre et moderne en son temps, il peut accueillir jusqu'à 300 patients notamment des colons, soldats, esclaves, esclaves affranchis, travailleurs engagés ou libres* », peut-on lire sur les murs du musée. Plus tard, le bâtiment sera utilisé comme entrepôt frigorifique, bureaux et magasins de stockage.



Morceau d'argamasse exposé au musée © S. Patel De Zorzi



La cour du musée de l'Esclavage intercontinental © S. Patel De Zorzi

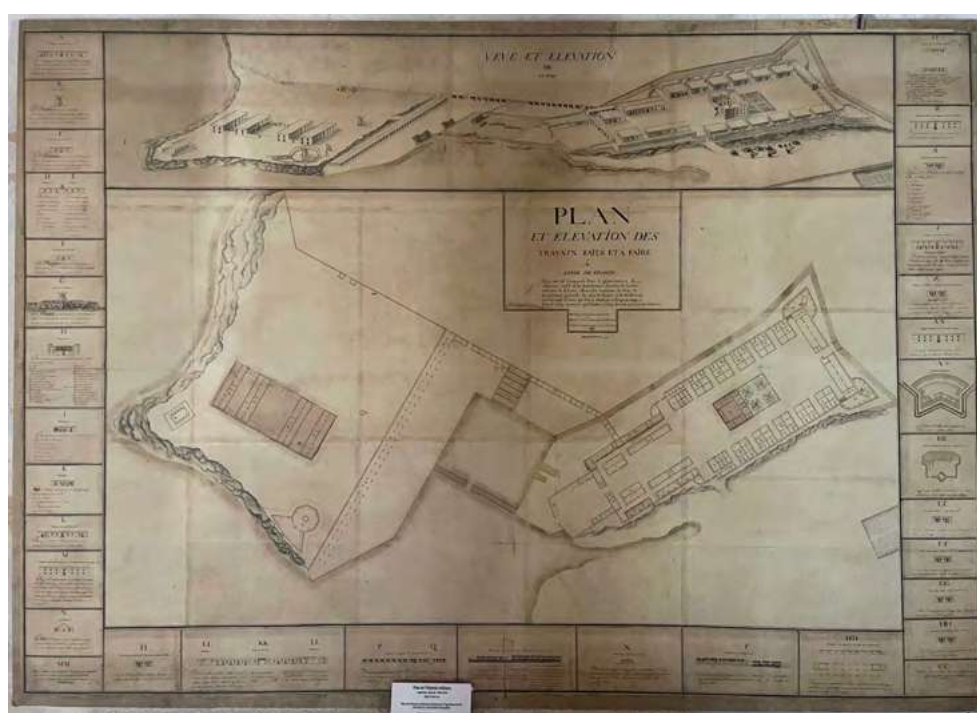
Après l'indépendance en 1968, c'est la direction des travaux publics (*Development Works Corporation*) qui l'occupe. En 1980, un incendie endommage l'intérieur d'un bâtiment, sans abîmer la structure de l'ancien hôpital. Il faut attendre 1999 pour qu'il soit finalement classé patrimoine national. Et il sera doublement protégé lorsque le site de l'*Aapravasi Ghat* est inscrit au Patrimoine mondial par l'UNESCO en 2006, puisqu'il est situé dans la « zone tampon » du monument.



Une des ailes du musée © Musée de l'Esclavage intercontinental

En 2011, la Commission Justice et Vérité, créée en 2009 pour se pencher sur les séquelles de l'esclavage et de l'engagisme dans la population mauricienne, fait des recommandations pour la création d'un musée et la réhabilitation de l'ancien hôpital à cet effet. C'est en effet un **site multiculturel**, qui a accueilli des patients de toutes origines et qui a été édifié par des esclaves et des ouvriers originaires d'Afrique et d'Asie, qui peut idéalement devenir un site de réconciliation nationale entre la population et son histoire liée à l'esclavage. Et il est tout proche de l'*Aapravasi Ghat*, construit plus tard, où débarquaient les engagés venus d'Inde qui ont remplacé les esclaves dans les champs pendant la colonisation.

britannique. Cette proximité géographique offre aussi la possibilité d'un « dialogue » entre deux pans très importants et très liés de l'histoire mauricienne, l'esclavage et l'engagisme. La notion de **guérison** liée à la fonction initiale de l'hôpital est aussi en parfaite adéquation avec la mission du futur musée : « *Comme un hôpital, le musée apportera un soin, une **réparation des mémoires et des âmes*** », écrit d'ailleurs Laurent Védrine, conservateur en chef du patrimoine et directeur du musée d'Aquitaine, dans le projet scientifique et culturel qu'il remet aux autorités mauriciennes en 2022.



Plan de l'hôpital militaire (18e siècle) © S. Patel De Zorzi

Il faut attendre 2019 pour que le gouvernement mauricien acte la création du musée. Le chantier pour réhabiliter l'ancien hôpital et le transformer en musée dure plusieurs années, le site étant très dégradé. Seules deux des quatre ailes du bâtiment ont résisté au temps. Il faut notamment faire appel à une équipe de Pondichéry pour reconstruire le toit du bâtiment comme à l'époque. La restauration est financée par le gouvernement mauricien, par un loto du patrimoine et par des contributions de la France, du Japon et des Etats-Unis. Des chercheurs et des étudiants de l'université de Nantes et du musée d'Aquitaine de Bordeaux contribuent à l'élaboration des premières salles d'exposition. Au cours de ma

visite en août 2024, je rencontre d'ailleurs des stagiaires de l'École d'architecture de Nantes qui travaillent à la muséographie de l'aile qui n'était pas encore ouverte au public.

Le musée de l'Esclavage intercontinental fait partie de la **Coalition Internationale des Sites de Conscience**, un réseau mondial de sites historiques, de musées et d'initiatives de mémoire qui relie les luttes passées aux mouvements actuels en faveur des droits de l'homme. Le **Musée de l'histoire de l'immigration** à Paris et la Maison des Esclaves de l'île de Gorée, au Sénégal, font notamment partie de ce réseau, qui compte plus de 275 sites membres dans 65 pays. Depuis 2023, le musée est également référencé par la **Fondation pour la Mémoire de l'Esclavage**.

Lors de ma visite, je suis émue de découvrir ce lieu historique dont je ne savais pas grand-chose jusque-là. Je connaissais le Moulin à vent, reconstitution d'un moulin de l'époque de La Bourdonnais, et le « Grenier », bâtiment en brique rouge des années 1930, situés aussi dans cette partie de l'ancien Port-Nord-Ouest appelée Trou Fanfaron. Et j'ai bien sûr visité *l'Aapravasi Ghat* il y a quelques années. A l'entrée, un immense badamier attire mon attention. Il n'a pas de feuilles, mais sa taille inspire le respect. Dans le musée, j'apprends que l'existence de cet arbre est déjà attestée sur une illustration de ... 1859 ! Le site, encore imposant, laisse imaginer ce qu'il représentait à l'époque où Port-Louis n'était qu'une modeste bourgade. Sa grande cour centrale arborée est accueillante et offre un espace qui semble adapté à toutes sortes d'animations.



L'immense badamier devant le musée. © S. Patel De Zorzi

Dans une des premières salles du musée, plusieurs panneaux expliquent qu'« à Maurice, le contexte historique de **l'attribution des noms** illustre la dureté des conditions de vie des esclavés, ainsi que la **déshumanisation** subie par ces derniers ». Outre les sévices physiques répétés, l'attribution de nouveaux noms patronymiques par leurs maîtres fait en effet partie des nombreuses humiliations et souffrances psychologiques infligées aux esclaves, qui leur enlève une partie de leur identité. En 1814, alors que la traite illégale est très répandue à Maurice, le gouverneur Farquhar essaye de la combattre en forçant les propriétaires d'esclaves à déclarer les « *noirs, mulâtres et autres individus de couleur qui pourront être à l'avenir en état d'esclavage* ». Les registres publics mis en place n'y changent rien : « *En 1822, par exemple, seulement un dixième de la population servile avait été enregistré par leur propriétaire* ».

En 1826, un nouveau registre est ouvert et enregistrer les esclaves devient obligatoire sous peine d'amende. En signe de protestation, les propriétaires attribuent à leurs esclaves des **noms à connotation péjorative**. « *Les noms patronymiques se déclinent en six catégories principales : le niveau d'appréciation du propriétaire envers l'esclavé (allant de l'admiration au dégoût), les caractéristiques physiques de l'esclavé, les noms inspirés de la faune et de la flore, les noms d'objets inanimés, les noms d'ustensiles de cuisine, et les noms de métier* », est-il expliqué. Des noms que portent encore aujourd'hui de nombreux Mauriciens...

Dans la même salle, deux récits généalogiques reconstitués sont présentés. Certaines familles se communiquent leur histoire de génération en génération, mais l'esclavage est souvent un tabou qui se transmet difficilement en mots. La généalogie peut permettre de découvrir l'origine de sa famille et de se réconcilier avec cette identité familiale. Pour les descendants d'esclaves, les recherches généalogiques peuvent être encore compliquées du fait de la traite illégale, qui gomme toute trace administrative. Sans compter qu'il est difficile, voire impossible, de retracer le parcours des esclaves avant leur arrivée dans l'île. « *La recherche généalogique, dans un contexte où peu d'écrits existent sur les esclavés, permet de reconstituer l'histoire du tissu social mauricien. Et d'avancer en tant que société. Comme le dit l'adage, **savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va*** », peut-on lire au mur du musée

Au passage, j'apprécie l'utilisation du créole dans les titres des cartels et des descriptifs : « *Sime rekonsiliasion* » (chemin de réconciliation), « *Enn mize qui koz lor esklavaz intercontinantal* » (un musée qui parle de l'esclavage intercontinental). Ce musée est un musée pour les Mauriciens, il est donc important que ceux-ci puissent s'en approprier le contenu dans une langue qui leur est familière.

Sime Liberte

- 1723 – Promulgation du *Code Noir* pour les Isles de France et de Bourbon
- 1807 – Abolition de la "traite d'esclaves" (*slave trade*) dans l'Empire britannique
- 1833 – Vote de l'Acte d'Abolition de l'esclavage dans les colonies britanniques
- 1835 – Abolition de l'esclavage à Maurice. Les "esclaves" deviennent des "apprentis"
- 1839 – Fin de la période d'apprentissage. Cependant, les lois britanniques obligent les esclavisés à rester sur les plantations

1970 à 1980

- Publications et conférences sur l'esclavage par une nouvelle génération d'historiens (en ordre alphabétique: Chan Low, David, Jumeer, Moutou, Nagapen, Peerthum, Quenette, Reddi, Teelock, entre autres)
- Émergence des *sante angaze* (chansons engagées);
- Commémoration annuelle de l'Abolition de l'Esclavage par l'Organisation Fraternelle chaque 1er février

- 1985 – Naissance des mouvements identitaires *Kreol* revendiquant leur lien ancestral avec l'Afrique (OCAM, MMKA, La Voix Kreol, entre autres)
- Organisation officielle de nombreuses activités culturelles pour célébrer le 150e anniversaire de l'abolition de l'esclavage au niveau national

1986 – Création du Nelson Mandela Centre for African Culture Trust Fund

- 2001 – Proclamation du 1er février comme jour férié annuel pour commémorer l'abolition de l'esclavage

- 2003 – Financement de travaux historiques et archéologiques par le *National Heritage Fund*, pour identifier et localiser les sites associés au marronnage

- 2006 – Création du *Centre for Research on Slavery and Indenture* (CRSI), basé à l'Université de Maurice

- 2008 – Inscription du paysage culturel du Morne sur la *Liste du patrimoine mondial* de l'UNESCO

- 2009 – Inauguration du monument international *Les Routes des personnes mises en esclavage : résistance, liberté, héritage* au Morne

- Création de la *Truth and Justice Commission* (TJC), pour étudier les conséquences de l'esclavage et de l'engagisme depuis la colonisation de l'île à ce jour

- 2011 – Publication du rapport de la TJC.

- Mobilisation et conscientisation par le *Komite Diousezin 1e Fevriye* (KDPP) et le CRSI pour le musée de l'esclavage

2005 à 2012 : Avancées du Kreol Morisien

- 2006 – Premier programme d'enseignement formel du Kreol Morisien ('Prevok-BEK) dans les collèges catholiques

- 2007 – Introduction du premier module de Creole Studies à l'Université de Maurice

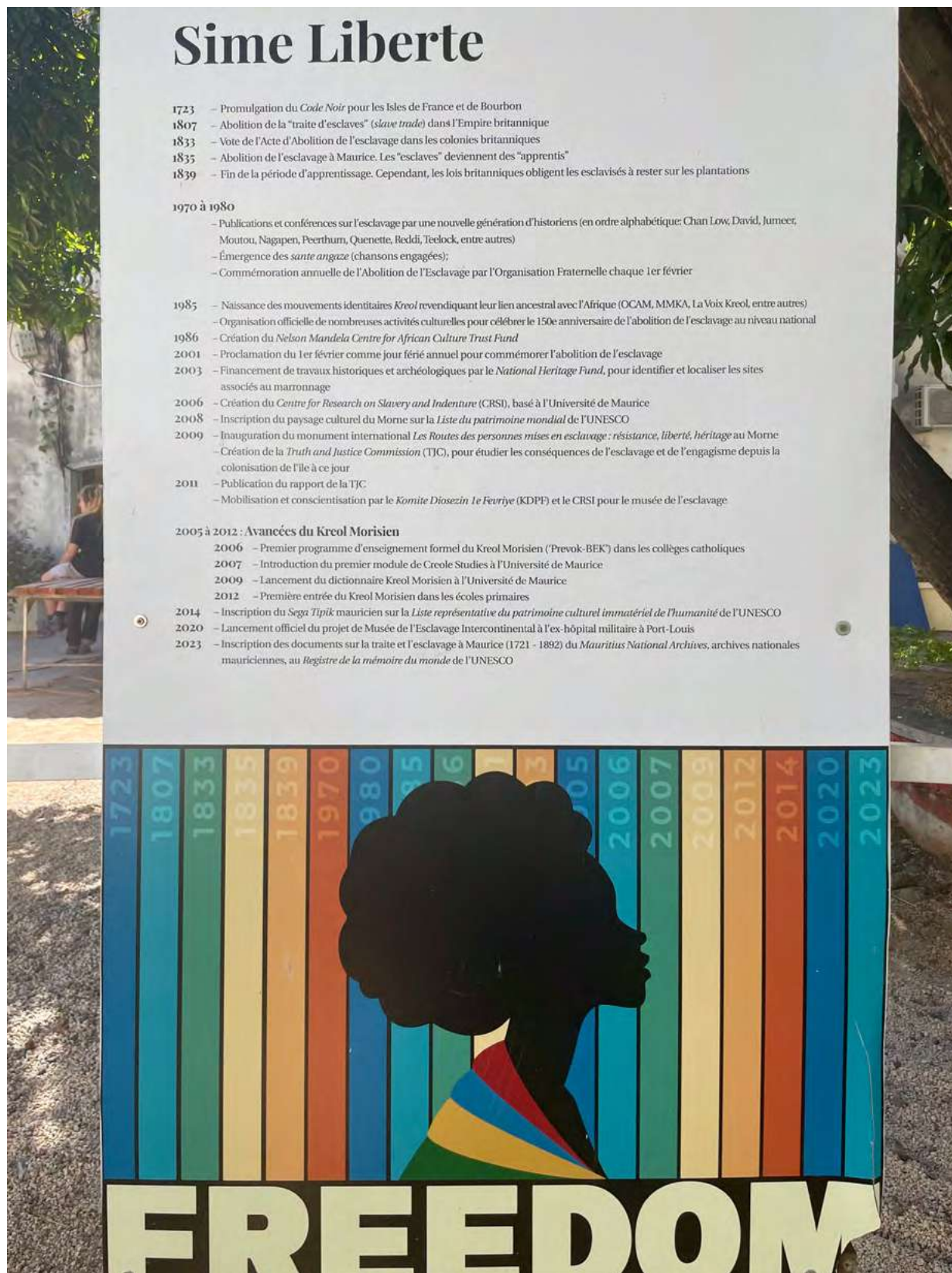
- 2009 – Lancement du dictionnaire Kreol Morisien à l'Université de Maurice

- 2012 – Première entrée du Kreol Morisien dans les écoles primaires

- 2014 – Inscription du *Sega Tipik* mauricien sur la *Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité* de l'UNESCO

- 2020 – Lancement officiel du projet de Musée de l'Esclavage Intercontinental à l'ex-hôpital militaire à Port-Louis

- 2023 – Inscription des documents sur la traite et l'esclavage à Maurice (1721 - 1892) du *Mauritius National Archives*, archives nationales mauriciennes, au *Registre de la mémoire du monde* de l'UNESCO



Panneaux explicatifs dans la cour du musée © S. Patel De Zorzi

Evolision demografik Moris

Les Hollandais sont considérés comme les premiers à débarquer avec des esclavisés déportés principalement de Madagascar. Ceux-ci travaillent aux côtés de prisonniers de guerre européens et d'officiers hollandais. Les révoltes constantes des "esclaves" fugitifs sont une des raisons pour lesquelles les Hollandais quittent l'île en 1710. Ils laissent derrière eux un groupe d'esclavisés cachés dans les forêts. De la recherche est en cours sur la période hollandaise.

La période française voit la population croître rapidement. Le visiteur observera que le nombre de personnes mises en esclavage est d'année en année supérieur à celui de personnes libres.

Tableau 1: Population de l'Isle de France, 1767-1807

Année	Colons	Libres de couleur	"Esclaves"	Total
1767	3,163	587	15,027	18,777
1787	4,372	2,235	33,832	40,439
1807	6,489	5,912	65,367	77,768

Source : Kuzynski, 1949. Demographic Survey of the British Colonial Empire, Volume 2. London : Oxford University Press, p. 758.

La majorité des esclavisés vient de Madagascar et de Mozambique, et un certain nombre vient d'Inde et de Guinée. La main-d'œuvre de l'île est aussi composée d'artisans venus d'Inde et de travailleurs européens sous contrat. Les esclavisés évoluent dans tous les secteurs économiques, allant des travaux agricoles, en passant par les tâches ménagères, la construction d'infrastructures publiques, les commerces privés et même les forces armées, de sorte que le bon fonctionnement des activités économiques de la colonie française dépendent en grande partie des esclavisés.

La période britannique est influencée par la production sucrière, qui encourage de nombreux propriétaires à se reconvertir dans cette industrie, ce qui a un impact considérable sur la condition des esclavisés. Ils sont les premiers à travailler dans les champs et les sucreries et seront rejoints après l'abolition de l'esclavage par les travailleurs engagés venant principalement de l'Inde. En 1839, après la période "d'apprentissage", les anciens "esclaves" intègrent pour la première fois la société en tant qu'individus libres. À ce jour, les archives restent silencieuses à propos des données démographiques sur ces individus libérés.

ALLEN, R.B. (2008), DAVID, J. (2010), Edouard, J. (2022), Teelock, V. and Worden, N. (1998), Toussaint, A. (1972), Unileville (1885)



Panneaux explicatifs dans la cour du musée © S. Patel De Zorzi

Port-Louis: Lakrwaze bann memwar

Fondée en 1735 pendant la colonisation française, Port-Louis, capitale de l'île Maurice, est empreinte de symbolisme, de par son importance historique, économique et stratégique dans l'Océan Indien.

L'essor de Port-Louis a été grandement influencé par les esclavisés, qui ont joué un rôle crucial dans son développement. Leur impact sur la vie économique et culturelle de la ville est encore visible aujourd'hui, dans ses rues, ses monuments et ses traditions. Ayant été contraints de construire les infrastructures et les bâtiments, d'y travailler dans des commerces ou sur des bateaux, les esclavisés ont laissé leur empreinte dans cette mosaïque culturelle qu'est la ville de Port Louis.

Au delà du symbolisme d'ériger le Musée de l'Esclavage Intercontinental dans la capitale, se trouve l'importance cruciale du choix de l'ancien hôpital militaire comme siège de ce site de conscience. L'hôpital militaire, construit principalement par la main-d'œuvre servile, est identifié en 2011 par la Commission Vérité et Justice pour abriter le Musée de l'Esclavage Intercontinental - un choix confirmé par le gouvernement mauricien en 2019. Niché dans la zone tampon du site de l'Aapravasi Ghat, qui est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, l'hôpital militaire est un gardien inestimable du patrimoine culturel mauricien, méritant préservation et valorisation.

La notion de guérison qu'évoque l'hôpital militaire apporte un symbolisme encore plus poignant à la mission de réconciliation du Musée de l'Esclavage Intercontinental. "Comme un hôpital, le musée apportera un soin, une réparation des mémoires et des « âmes »" (Védrine, 2022). En offrant un espace de réflexion, de discussion et de réparation culturelle et identitaire, le Musée de l'Esclavage Intercontinental invite le visiteur à la réconciliation avec ce pan douloureux de l'histoire de l'humanité et de notre pays, à la mémorisation des êtres humains mis en esclavage, et à la commémoration de leur résilience.

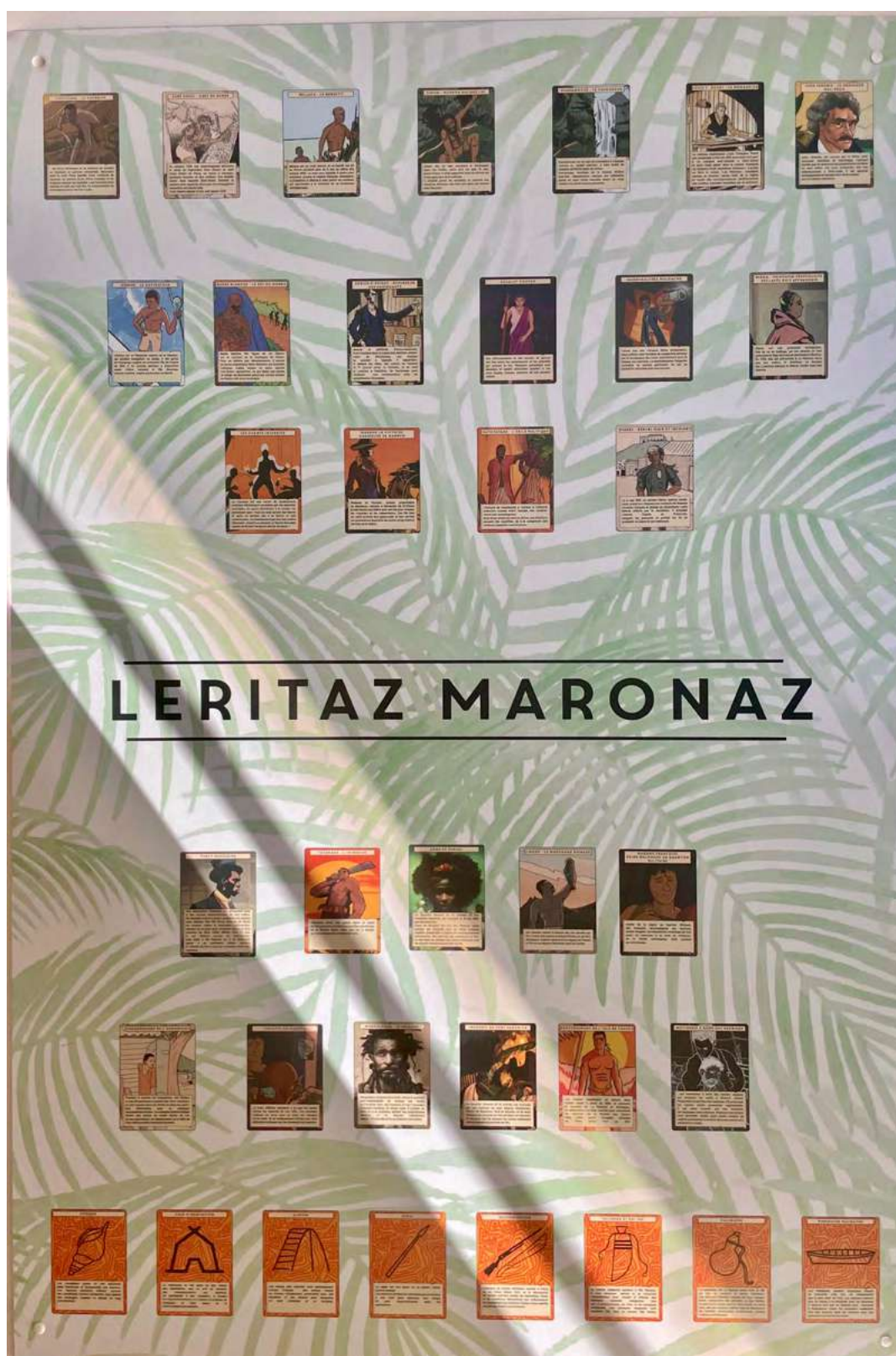
Toussaint, A. (1936), Védrine, L. (2022), Truth and Justice Commission V1 (2011)



Panneaux explicatifs dans la cour du musée © S. Patel De Zorzi

La langue est importante, le concept d'**intercontinentalité** l'est également. « *Des années 1700 aux années 1800, l'île Maurice a été une plaque tournante dans la traite de captifs et d'esclavisés dans l'océan Indien* », peut-on lire au musée. Port-Louis a en effet été un « *port d'escale pour les navires de traite en route vers les Antilles* ». Et les captifs emmenés à Maurice ne venaient pas seulement d'Afrique et de Madagascar. « *L'île Maurice est le seul pays non seulement dans l'océan Indien, mais dans le monde, qui a "accueilli" la plus grande diversité d'esclaves. Ils sont venus de l'Afrique de l'Est, du Mozambique, de la Tanzanie, allant jusqu'à l'intérieur du Malawi et de différentes régions de Madagascar. Les esclaves sont venus aussi de l'Inde, de Madras, de Pondichéry, de la côte de Coromandel ainsi que l'Asie du Sud-est. Maurice a reçu aussi des esclaves de Macao* », a expliqué l'historienne mauricienne Vijaya Teeluck à RFI (1er février 2022).

Lors de cette visite du musée, je découvre le fascinant travail intitulé **Leritaz Maronaz**, en français : l'héritage du marronnage. Le marronnage, c'est la fuite des esclaves. « *Le terme 'marron' désigne un esclave en fuite qui a échappé à son propriétaire et qui a trouvé refuge dans les bois pour obtenir la liberté. Les esclaves s'enfuyaient très souvent de leurs propriétaires, en « petit marronnage » (fuite de quelques jours seulement), mais certains décidaient de ne jamais retourner à l'esclavage et entraient en grand marronnage (fuite d'une durée indéterminée)* », est-il expliqué au musée. Dans une salle consacrée à la résistance et à la résilience des esclaves (Rezistans ek reziliants), une grande illustration et une série de portraits du format de cartes à jouer montrent des esclaves qui ont fui ou qui se sont rebellés, hommes et femmes, des personnes qui ont contribué à la lutte contre l'esclavage par leur plume ou leurs fonctions, des éléments de la culture des marrons et de leur héritage notamment.



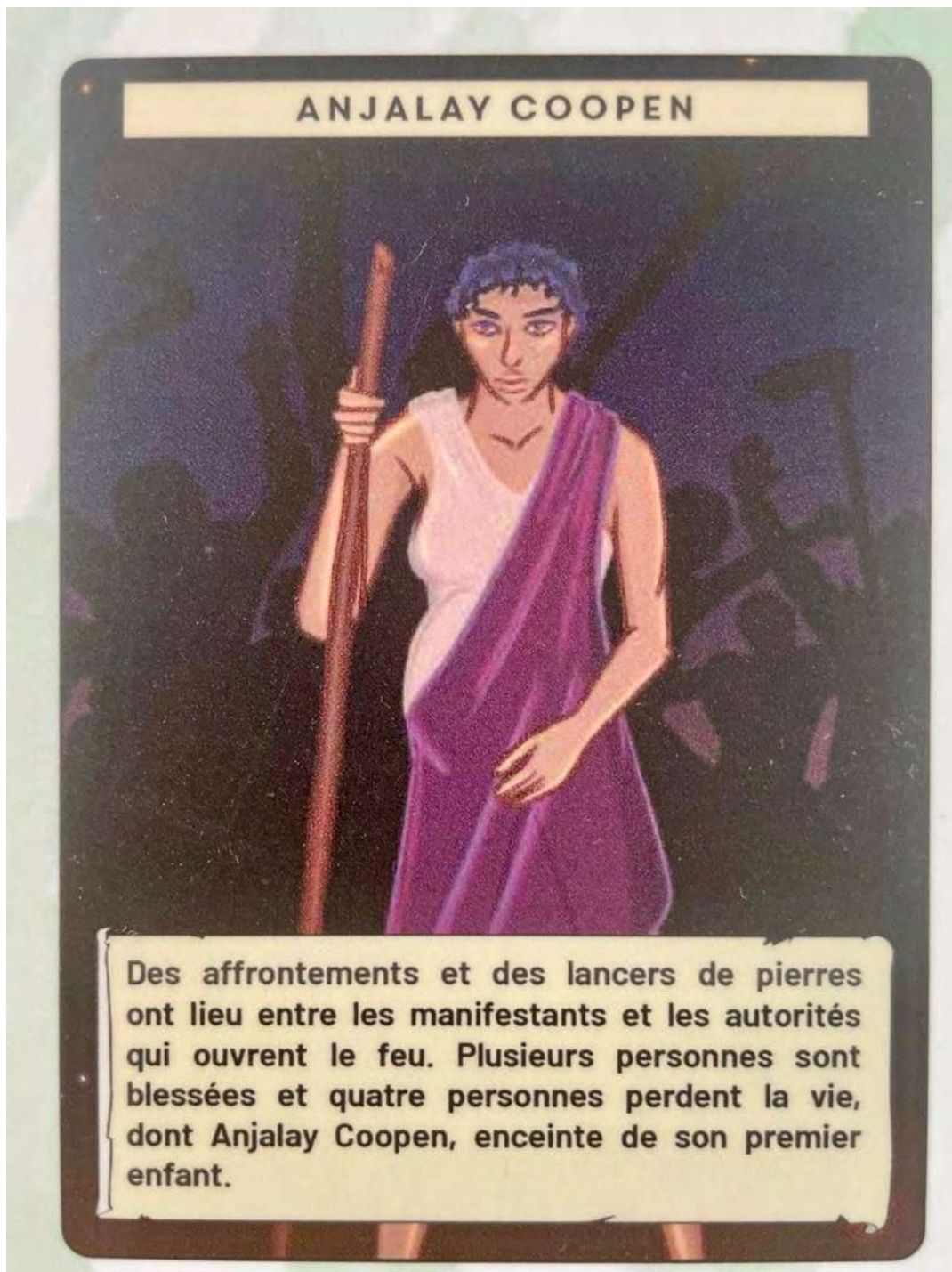
Le travail collectif sur Leritaz Maronaz (l'héritage du marronnage) exposé au musée.
© S. Patel De Zorzi



Le travail collectif sur Leritaz Maronaz (l'héritage du marronnage) exposé au musée.
© S. Patel De Zorzi



Le travail collectif sur Leritaz Maronaz (l'héritage du marronnage) exposé au musée.
© S. Patel De Zorzi



Le travail collectif sur Leritaz Maronaz (l'héritage du marronnage) exposé au musée.
© S. Patel De Zorzi

Très intéressée par ce travail, j'apprends qu'il a fait l'objet d'une publication que je finis par trouver, après quelques recherches. *Leritaz maronaz - Chroniques de la résistance au colonialisme à l'île Maurice* (Centre des cultures africaines Nelson Mandela, 2023) est un ouvrage aux illustrations évocatrices né de l'initiative de Raphaël Audibert et des illustrateurs Sébastien Tahucatte, Mathieu Maigrot et MidJourney. S'appuyant sur les travaux de l'historien mauricien Amédée Nagapen (1930 - 2012) et son ouvrage *L'histoire du marronnage à l'Isle de France, rêve ou riposte à l'esclavage ?* (Centre Culturel Africain, 1999), il vise à « rétablir les faits sur les périodes de l'esclavage et de l'engagisme » et à donner des informations précises sur ces marrons qui « ont légué une identité forte mais incomprise à la société mauricienne », que beaucoup ont tendance à considérer comme des légendes.

« N'y a-t-il pas dans l'histoire même des éléments identitaires soulevant la mémoire mauricienne au plus haut ? Y a-t-il dans le marronnage des **éléments de dignité** pour certains et une **source de motivation** pour d'autres, à accomplir l'impossible et à se permettre une libération totale ? », interroge Raphaël Audibert en conclusion du livre. Il est important de dire et de rappeler que **des esclaves se sont révoltés** contre l'asservissement qui leur était violemment imposé.



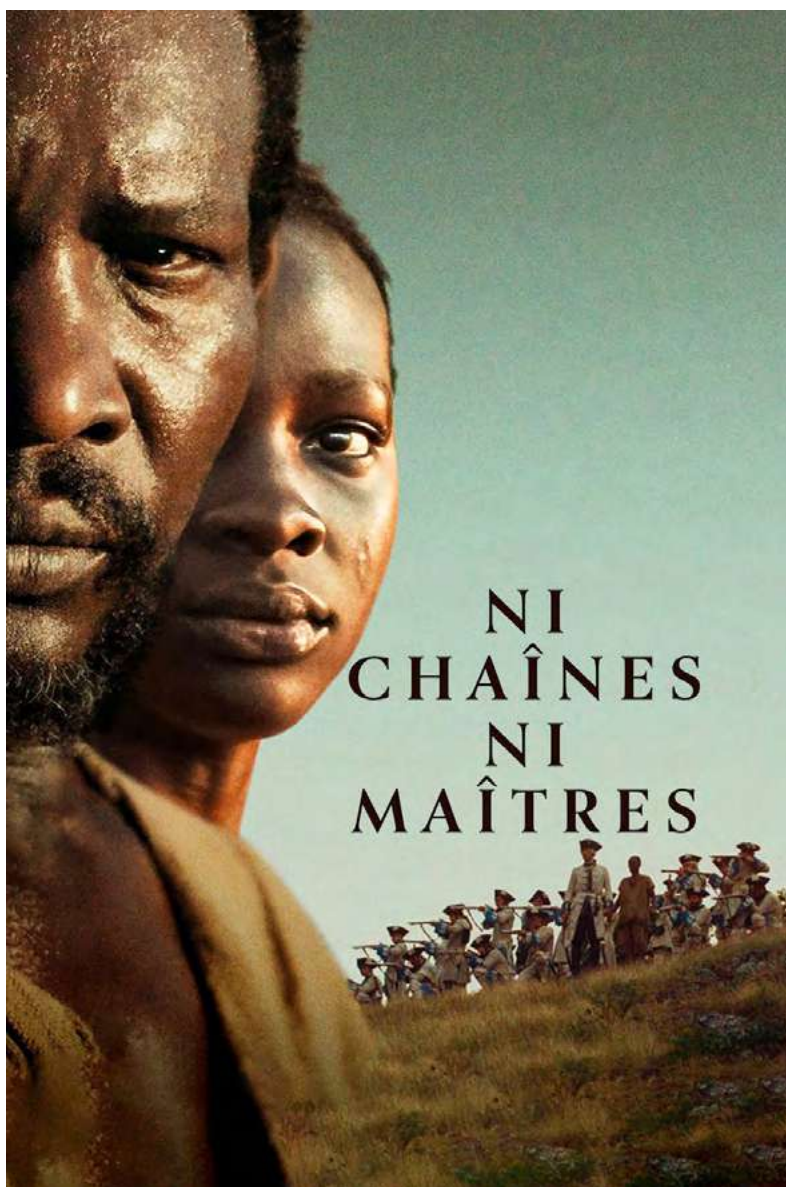
Leritaz Maronaz - Chroniques de la résistance au colonialisme à l'île Maurice
Centre des cultures africaines Nelson Mandela, 2023

Pour en revenir au livre *Leritaz Maronaz*, on y découvre des marrons comme Tatamaka, qui a été repris et abattu aux Gorges de la Rivière Noire, ou Ratsitatanina, un exilé politique malgache qui a été condamné à mort pour avoir tenté de s'enfuir. Un court chapitre est consacré au rôle des femmes dans le marronnage, et révèle que des femmes esclaves fournissaient nourriture et abri aux marrons et leur communiquaient des informations. J'apprends aussi que deux femmes marronnes, Anna de Bengal et Espérance, ont participé à l'incendie du fort Frederick Hendrick, le fort principal de la colonie hollandaise, en 1695. Mais il y a aussi des femmes dans le camp adverse, qui s'opposent au marronnage. Dans le livre, je découvre ainsi l'existence de Madame la Victoire, de la région de Bambous, qui « *forme une milice avec ses fils pour chasser les « fuyards » et les « déserteurs »*. *Ses fils font de cette activité leur gagne-pain et leur service est grandement apprécié par les autres propriétaires terriens de la région* ».



Madame La Victoire, chasseuse de marrons, représentée dans *Leritaz Maronaz* - Chroniques de la résistance au colonialisme à l'île Maurice - Centre des cultures africaines Nelson Mandela, 2023

Cette Madame la Victoire est un des personnages principaux du film ***Ni chaînes ni maîtres***, sorti en France en septembre 2024. Tourné à Maurice, ce film sensible sur l'esclavage et le marronnage plonge le spectateur dans l'époque coloniale française, sans faire l'impasse sur toute sa violence. C'est assez troublant de retrouver des paysages connus dans un film dont l'action se déroule en 1759 ! Le réalisateur et scénariste du film, Simon Moutairou, s'est appuyé sur une solide documentation historique, y compris auprès d'historiens mauriciens. Et il s'est inspiré d'une chasseuse d'esclave qui a réellement existé.



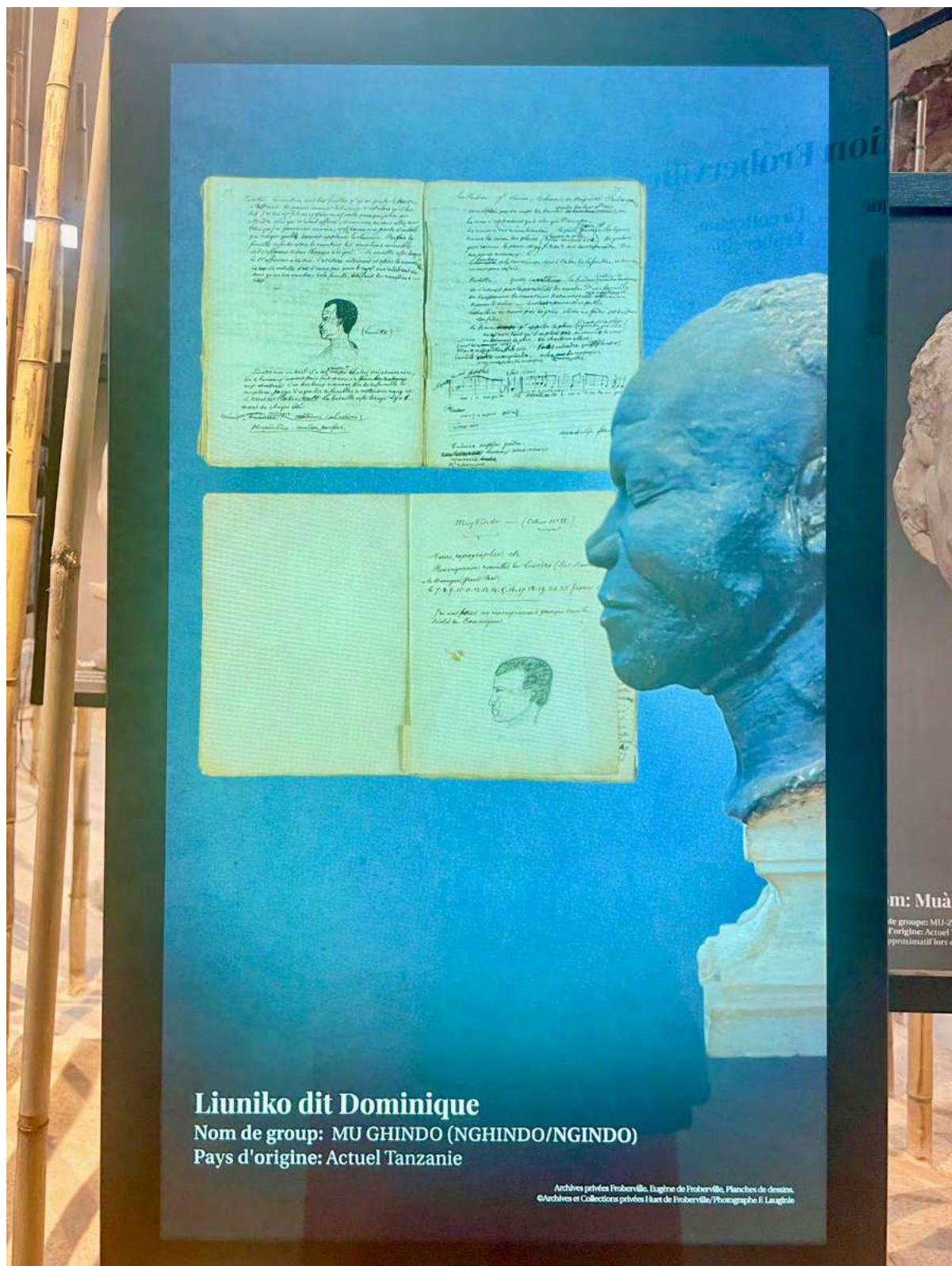
Affiche du film *Ni chaînes ni maîtres* (2024)

Le livre *Leritaz Maronaz* aborde aussi l'**héritage culturel des marrons**. Je découvre ainsi que les marrons, avant de s'enfuir, se rasaient cheveux et poils avec du verre et s'enduisaient d'huile pour que les chasseurs de marrons ne puissent pas les saisir. « *Les communautés descendant de ces marrons, à travers le monde, se démarquent aujourd'hui par leur chevelure d'envergure, à l'instar des rastafaris. Peut-être avons-nous là le symbole de la liberté dans son expression physique* », écrit Raphaël Audibert.

Revenons-en au musée mauricien. Lors de ma visite en août 2024, seule une aile a été aménagée. Mais on y trouve déjà beaucoup d'informations, notamment sur les panneaux explicatifs qui parsèment la grande cour. Je suis captivée par le dispositif multimédia qui permet de voir sur des écrans, disposés sur d'épaisses tiges de bambous, des vidéos montrant des bustes et d'entendre des récits en créole sur un fond musical. J'apprends ainsi l'existence de la **collection d'Eugène de Froberville**. Et qu'il s'agit là d'une **exposition de préfiguration**, avant le retour de la collection originale à Maurice en 2025 sous la forme d'un prêt du château royal de Blois.

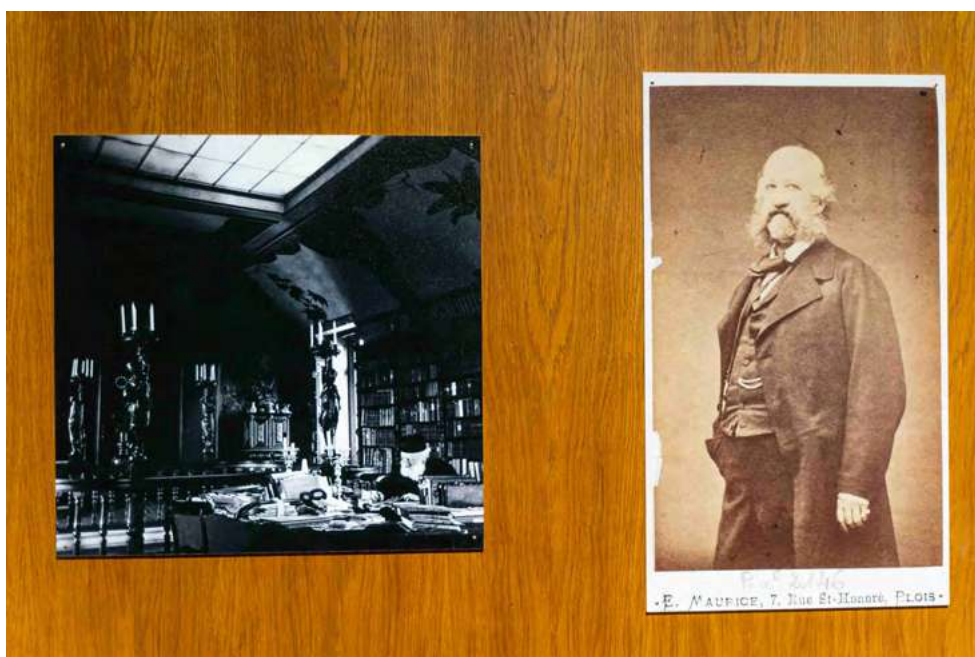


Exposition de préfiguration de la collection d'Eugène de Froberville au musée mauricien © S. Patel De Zorzi



Exposition de préfiguration de la collection d'Eugène de Froberville au musée mauricien © S. Patel De Zorzi

Eugène Huet de Froberville est né en 1815 à Maurice, qui est devenue une colonie britannique en 1810. Il est issu de l'aristocratie française et sa famille est établie à l'île Maurice (alors Isle de France) depuis la fin du XVIII^e siècle. Son père est un négociant prospère qui a gagné beaucoup d'argent en vendant des denrées coloniales, en particulier du sucre de Maurice. La fortune qu'il hérite de son père lui permet de consacrer sa vie à l'étude des arts et des sciences. « *Musicien, amateur de peinture, il fut aussi considéré a posteriori comme un des premiers ethnographes français de l'Afrique orientale. Installé avec sa famille en France depuis la fin des années 1820, il avait embrassé à Paris les idées abolitionnistes et libérales qui se diffusaient dans certains cercles intellectuels* », peut-on lire au musée de Port-Louis. Une photo de la fin du XIX^e prise au château familial à Chailles, près de Blois, montre un vieil homme à la barbe blanche travaillant à son bureau, entouré de livres.



Photos d' Eugène Huet de Froberville exposées au Château royal de Blois © Dee-pha Photographie - Ville de Blois

Au cours des années 1840, Eugène Huet de Froberville propose à la Société française de Géographie de mener une étude sur « les races et les langues de l'Afrique de l'Est au sud de l'équateur ». Pour cette étude, il ne part pas en Afrique, mais procède à une **enquête ethnographique** auprès d'anciens captifs déportés de l'Afrique orientale à Maurice et à l'île Bourbon (actuelle île de la Réunion), venant des actuels Mozambique, Malawi et Tanzanie. Pour cette étude, le savant a moulé **63 bustes** de 58 des 300 à 350

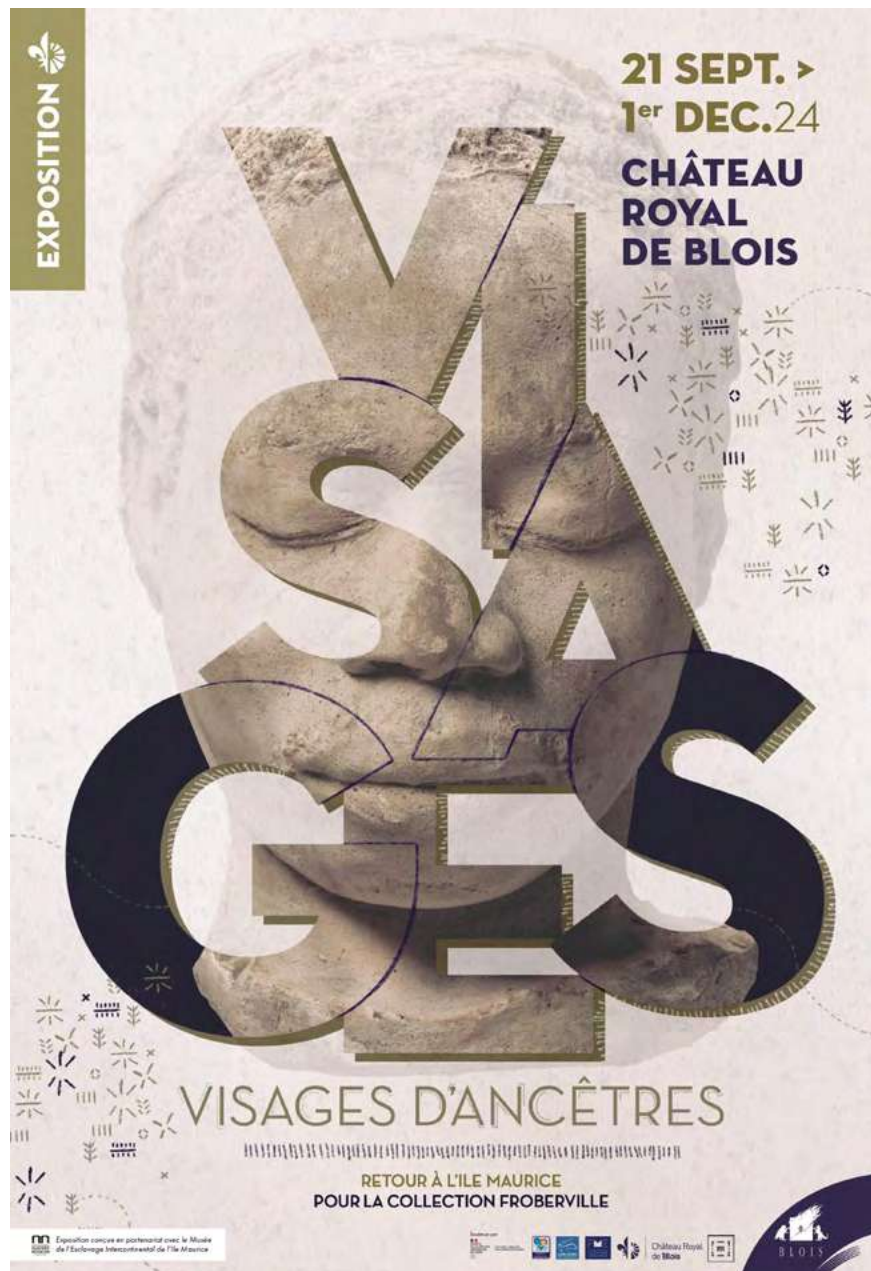
Est-africains qu'il a interrogés entre 1845 et 1847, principalement des hommes (un seul buste original de femme, perdu). Il fait ensuite expédier ses bustes en France et décide de les conserver. En 1874-1875, il les prête au Muséum national d'histoire naturelle à Paris, qui en fait faire des surmoulages et les expose à la fin du XIX^e siècle. Ces reproductions se trouvent désormais au musée de l'Homme à Paris.

Eugène de Froberville meurt en 1904, son étude scientifique n'a finalement jamais été publiée, faute de financement. En 1934, son fils aîné vend 62 des 63 bustes réalisés par son père au Muséum d'histoire naturelle de Blois, la famille en conserve un seul. En 1940, la collection est transférée au château de Blois. Dans l'opération, des bustes sont abîmés ou perdus, il n'en reste plus que 53 originaux. C'est grâce aux recherches de l'historienne **Klara Boyer-Rossol** sur l'esclavage et la circulation des savoirs dans le sud-ouest de l'océan Indien du XIX^e siècle que la collection de Froberville est retrouvée dans les réserves du château de Blois en 2018. Dans la foulée, elle retrouve également les archives privées de la famille, les 11 carnets de « terrain » du savant et sa correspondance personnelle et scientifique chez un descendant en France. Une partie de ces archives ont été données au musée de l'Esclavage intercontinental. C'est en analysant, en croisant et en mettant en perspective toutes ces informations que l'historienne a pu en quelque sorte « *redonner leur identité* » à chaque buste. Et identifier 140 individus (dont 135 à Maurice) sur les plus de 300 interrogés par Froberville.



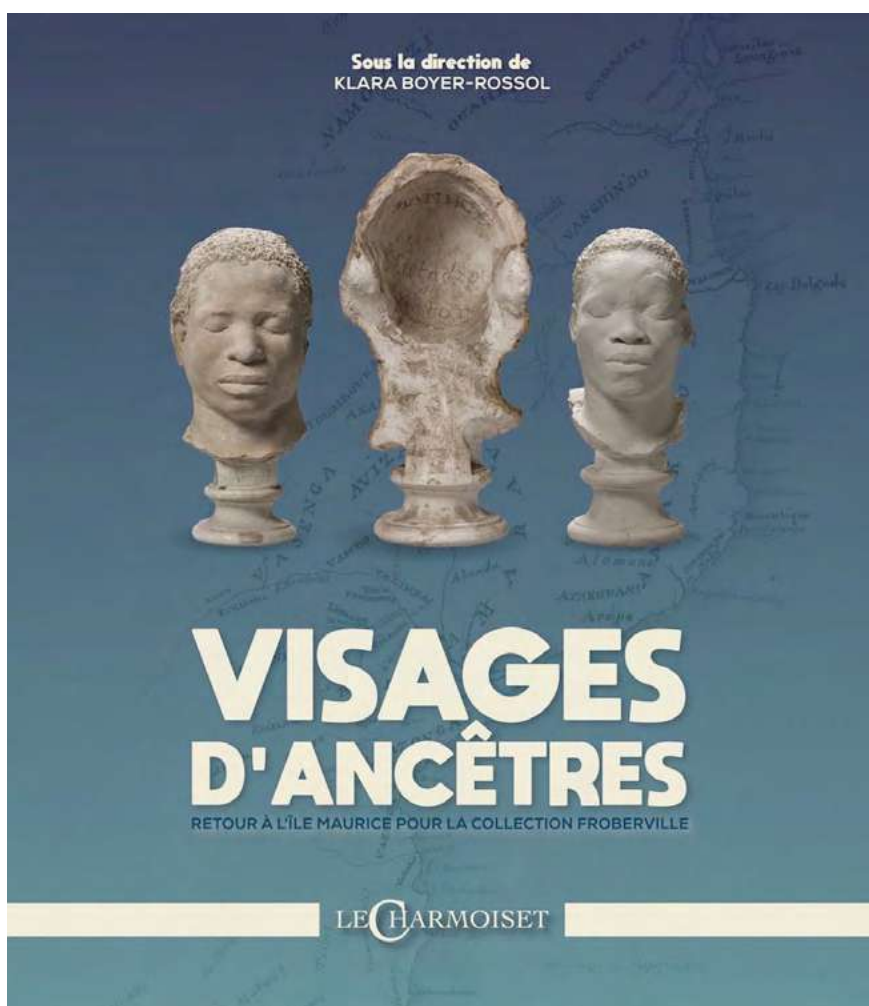
L'historienne Klara Boyer-Rossol et un buste de la collection Froberville
© Château royal de Blois

Avant que la collection ne parte pour Maurice, elle est exposée au château royal de Blois fin 2024. Une exposition qui « *montre pour la première fois en France la collection originale Froberville, abordée à la fois dans sa globalité et en considérant **l'individualité des personnes représentées*** », selon son catalogue. Je vais donc à Blois voir ces bustes de plus près. L'exposition *Visages d'ancêtres. Retour à l'île Maurice pour la collection Froberville* prend place dans l'aile Gaston d'Orléans, d'architecture classique (XVII^e siècle). Dans une demi-pénombre qui donne le sentiment d'une certaine intimité, on découvre ces bustes qui ont traversé les années et les océans et semblent tellement ... vivants, même si leurs paupières sont closes !



Affiche de l'exposition Visages d'ancêtres à Blois © Château royal de Blois

Les bustes, qui ont été restaurés depuis leur « redécouverte », ne sont pas sous cloche, ils sont présentés sur des espèces de chevaux, à des hauteurs différentes. Certains sont peints, d'autres arborent des tatouages ou des scarifications, ils sont tous très expressifs. On peut s'en approcher, en faire le tour, les regarder sous tous les angles. Sont également exposés un des carnets de Froberville, des portraits qu'il a dessinés et quelques documents d'époque. « *Sources et objets pour l'histoire, ces moulages faciaux constituent un témoignage d'autant plus fort que l'iconographie des anciens esclavisés à Maurice est très rare* », souligne le catalogue. C'est « *probablement l'ensemble d'archives le plus complet, le plus précis et j'ajouterais, même si c'est pas scientifique, le plus émouvant sur la traite et l'esclavage dans l'océan Indien et, probablement, dans tout l'empire colonial français, vu du point de vue des personnes en esclavage elles-mêmes* », confirme Pierre-Yves Bocquet, directeur-adjoint de la Fondation pour la Mémoire de l'Esclavage, dans le podcast en deux épisodes que France Culture a consacré à ce projet (*Captifs de l'île Maurice : retrouver la mémoire*).



Catalogue de l'exposition Visages d'ancêtres



Exposition Visages d'ancêtres au Château royal de Blois © Deepha Photographie - Ville de Blois

Avant d'être des ancêtres, ce sont des personnes vivantes dont Froberville a voulu mouler le buste dans du plâtre et qu'il a longuement questionnées, dans une démarche anthropologique, sur leur nom, leur origine, leur itinéraire, leur langue, leur culture, leurs coutumes. A Maurice, ces informateurs sont des domestiques ou des « *travailleurs agricoles* » dans des établissements sucriers.



Froberville, Cahier Makua II Divers Dialectes, 1846 © ANOM - F. Lauginie



Des bustes moulés par Eugène de Froberville (1845-1846) exposés à Blois © S. Patel De Zorzi



Des bustes moulés par Eugène de Froberville (1845-1846) exposés à Blois © S. Patel De Zorzi



Exposition Visages d'ancêtres au Château royal de Blois © Deepha Photographie - Ville de Blois

L'enquête de Froberville se déroule à Port-Louis et à La Baraque, dans le sud de Maurice, où son oncle Paul de Froberville a possédé une usine sucrière et des esclaves jusqu'à l'abolition en 1835. C'est à Port-Louis qu'il réalise la plupart des 63 bustes en plâtre. *« A Port-Louis, Froberville interrogea une cinquantaine des 265 « Libérés » africains amenés à Maurice en 1840 à bord du navire britannique le Lily. Il a été possible d'identifier et de reconstituer les trajectoires de vie de 25 de ces « Libérés du Lily », dont on retrouve les visages moulés pour 21 d'entre eux »,* précise le catalogue de l'exposition à Blois.



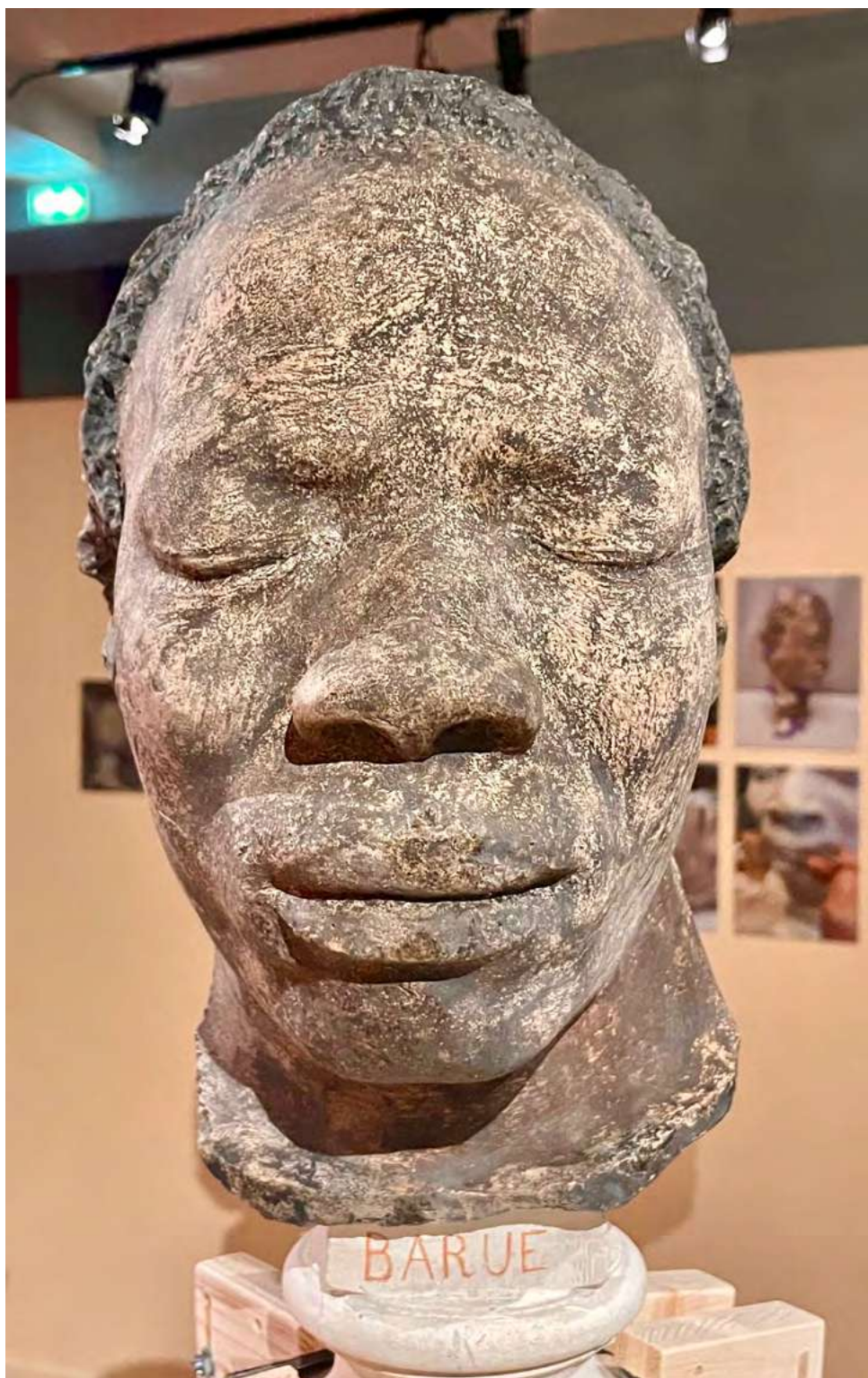
Buste d'Uakigömbe dit Café © S. Patel De Zorzi



Buste de Muhândru dit César © S. Patel De Zorzi



Buste de Karanambi dit Pierre © S. Patel De Zorzi



Buste de Gafume dit Joseph du Lily © S. Patel De Zorzi

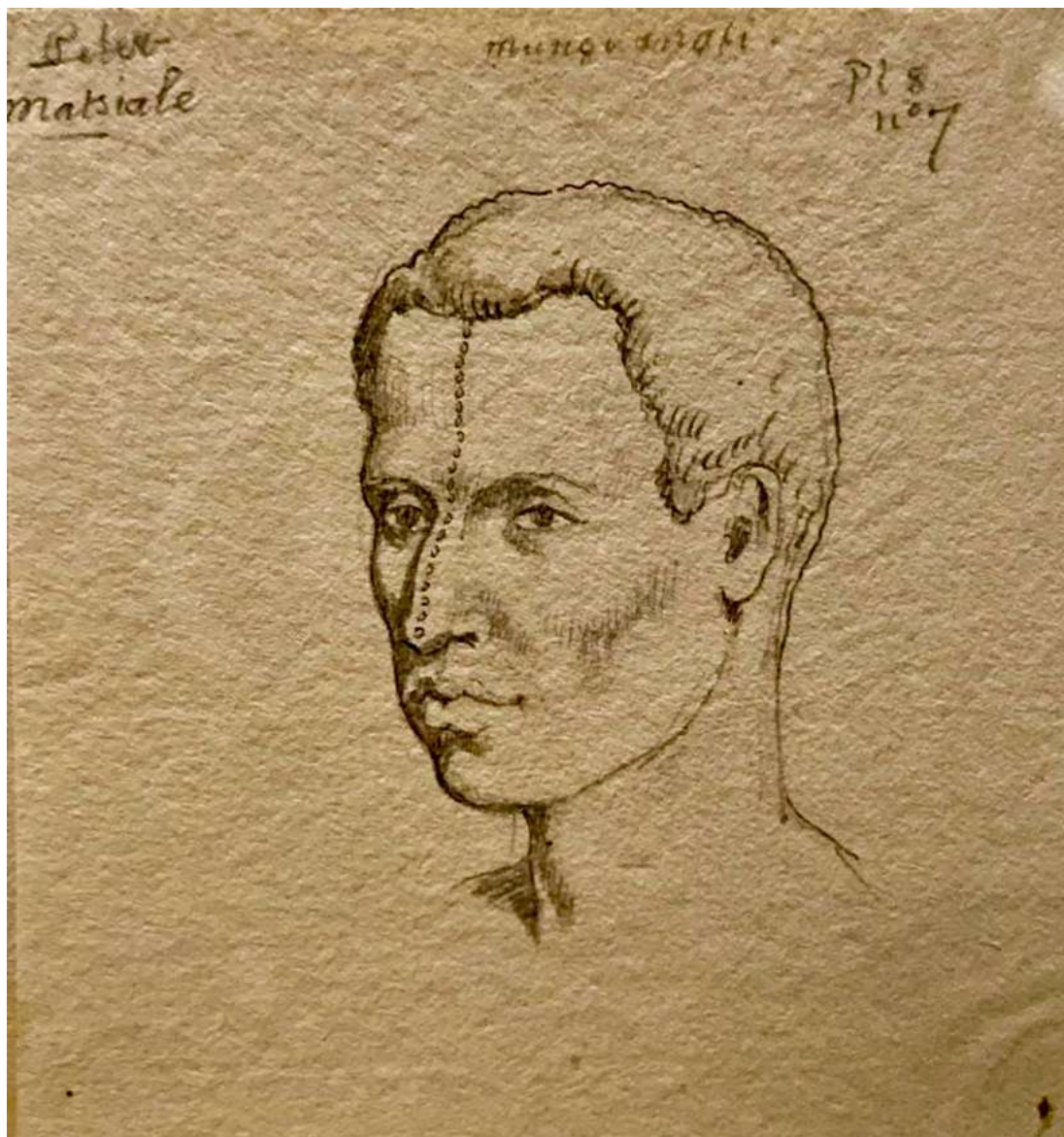
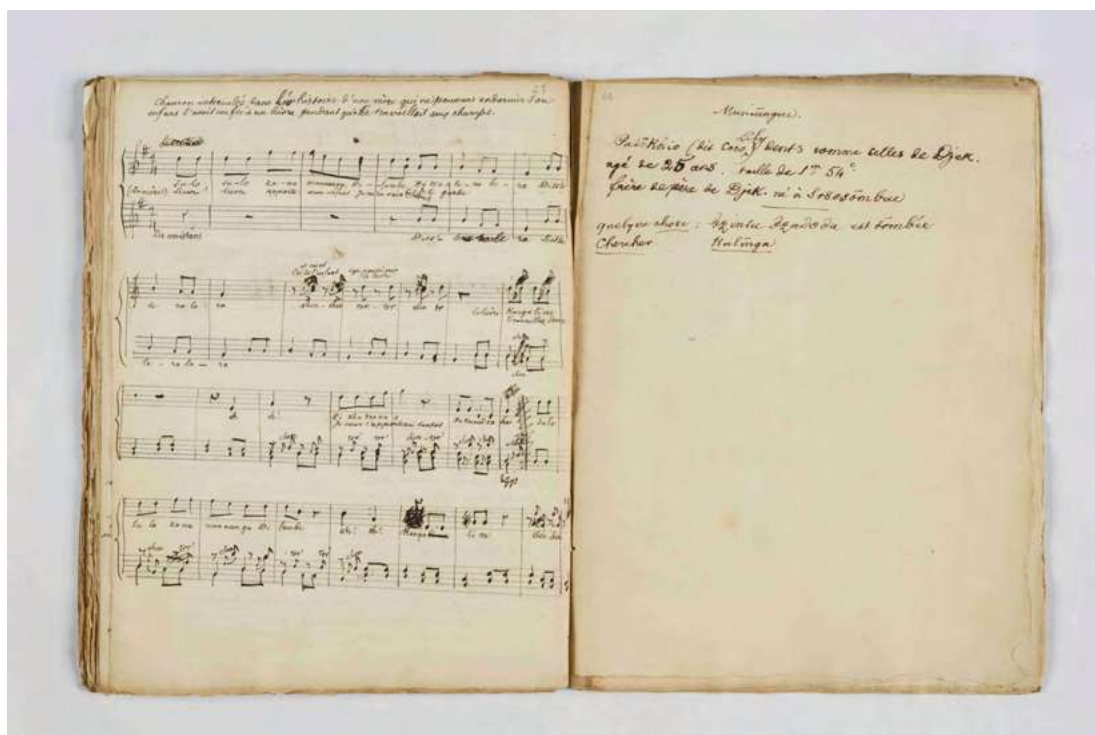


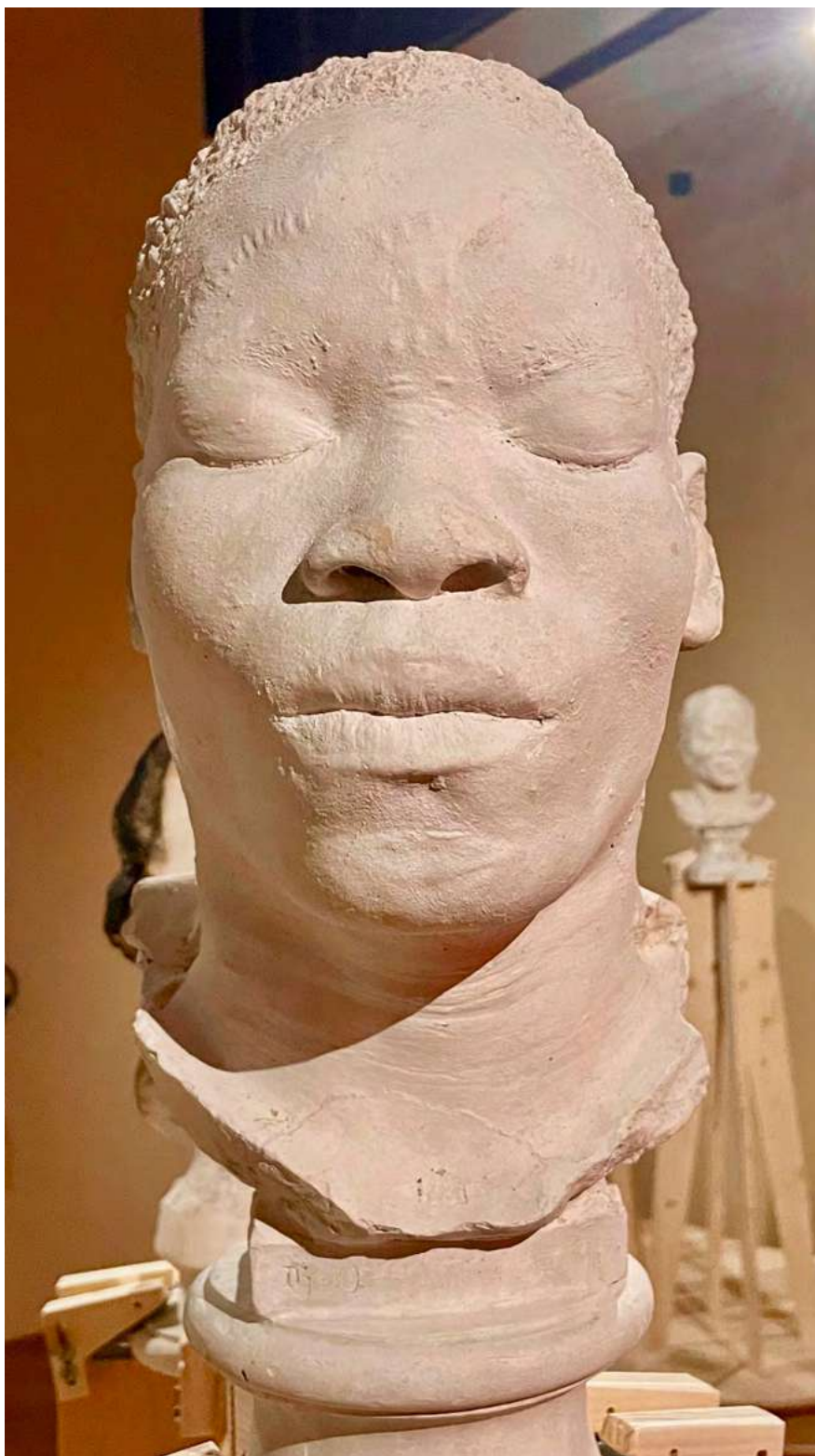
Planche de portraits avec tatouages faciaux réalisés par Eugène de Froberville
(1845-1847) © S. Patel De Zorzi

L'abolition officielle de l'esclavage à Maurice en 1835 ne marque pas pour autant la fin de l'exploitation d'une main d'œuvre contrainte. L'exemple des « Libérés du Lily » le montre bien. Embarqués au port de Quelimane (Mozambique) sur le José, navire brésilien qui devait les emmener à Rio de Janeiro, ils sont interceptés et « libérés » par des Britanniques et transférés sur le navire le Lily, qui les emmène à Maurice. « Les « Libérés » du Lily n'ont donc pas été mis en esclavage à Maurice. Ils y ont connu toutefois des formes d'aliénation et d'exploitation : assignation d'un nouveau nom individuel à leur arrivée, imposition de « contrats d'engagement », remise « d'actes de liberté » à la fin de leur contrat, etc. En 1851, certains « Libérés » du Lily établis à Port-Louis, se sont vu refuser par les autorités coloniales de Maurice leur demande officielle de retourner à Quelimane, au Mozambique », précise le catalogue. Joao dit Dieko Lily et son frère Padekhio dit Coco, longuement interrogés et représentés par Froberville, faisaient partie de ces pétitionnaires. Joao dit Dieko Lily a été un des principaux informateurs de Froberville, lui transmettant de nombreuses données, y compris linguistiques et musicales, sur le pays des Nyungwe. La collection originale de l'ethnographe contenait 3 moulages en plâtre de son buste.



Retranscriptions musicales issues des entretiens avec João dit Dieko du Lily et son demi-frère Padékhio dit Coco du Lily - Froberville, Cahier Vaniungue, 1846

© ANOM - F. Laugini



Buste de João dit Dieko du Lily exposé à Blois © S. Patel De Zorzi

La question de la **contrainte et du contexte de domination** dans lequel s'est déroulée l'étude de Froberville n'est pas évacuée par les équipes qui ont travaillé sur ce projet. Froberville n'a laissé aucune note indiquant que les personnes qu'il a interrogées ou dont il a moulé le visage ont reçu une quelconque rémunération. A l'île Bourbon (la Réunion), où l'esclavage n'a été aboli qu'en 1848, c'est auprès d'esclaves que le savant a mené son enquête. Comme le souligne la conservatrice-restauratrice Laure Cadot dans le catalogue, le moulage sur nature avec du plâtre est une expérience très délicate : le modèle doit fermer les yeux et la bouche, des pailles introduites dans ses narines lui permettent de respirer, et en se pétrifiant, le plâtre dégage de la chaleur... Et une fois que le moule est réalisé et retiré, malgré la fine couche de graisse posée entre la peau et le plâtre, il arrive que des cils et des cheveux soient arrachés. Les conservateurs en ont d'ailleurs retrouvé sur ces bustes. Le moulage de la tête entière peut même entraîner la mort. Or, Froberville a moulé 6 têtes entières.



Vues au microscope de cils dans le plâtre.



Vues au microscope de cheveux retenus dans le plâtre.



Buste de Niamakaniua dit Jean-Hector du Lily, une des têtes entières moulées par Froberville, exposé à Blois © S. Patel De Zorzi

Dans ses notes, Eugène de Froberville indique que c'est le **père Laval** (1803-1864) qui a convaincu ses informateurs de le laisser ainsi mouler leur visage. Médecin en Normandie puis prêtre missionnaire auprès des anciens esclaves à Maurice, le père Jacques-Désiré Laval est encore de nos jours vénéré par de nombreux Mauriciens de toutes les religions. Selon des traditions orales transmises dans la famille Huet de Froberville en France, le savant aurait donné du rhum à boire à ses « modèles » ! Et certains, enivrés, s'endormaient. Ce qui pourrait expliquer que certains visages semblent épanouis, voire souriants...

La majorité des Est-Africains interrogés ont répondu aux questions du savant en **créole réunionnais ou mauricien**, puis celui-ci a retranscrit les informations recueillies en français dans ces carnets. « *Donc on perd un peu cette importance du créole* », déplore Klara Boyer-Rossol dans le podcast de France Culture. Pour présenter la collection au public, le musée de l'Esclavage intercontinental a demandé à l'historienne d'écrire les récits des personnes représentées à la première personne. Récits ensuite traduits en créole, puis enregistrés. Des descendants mauriciens des captifs du *Lily*, qui portent encore aujourd'hui ce nom de famille, ont été associés au projet et à ces découvertes touchant à leurs origines, certains ont même prêté leurs voix pour les enregistrements que j'ai pu entendre au musée de Port-Louis. Ces descendants auraient dans le même temps découvert l'origine de leur nom, qu'ils ignoraient ! Certains passages musicaux transcrits par Froberville sous forme de partitions ont également été reconstitués, joués par des musiciens du conservatoire François-Mitterrand à Maurice et enregistrés, on peut les entendre en fond sonore des vidéos diffusées au musée de Port-Louis.

« Tant que nous ne connaissons pas le nom de notre ancêtre venu sur le Lily, tous ceux qui étaient à bord de ce navire sont nos ancêtres. »

Jean-David Lily, Île Maurice

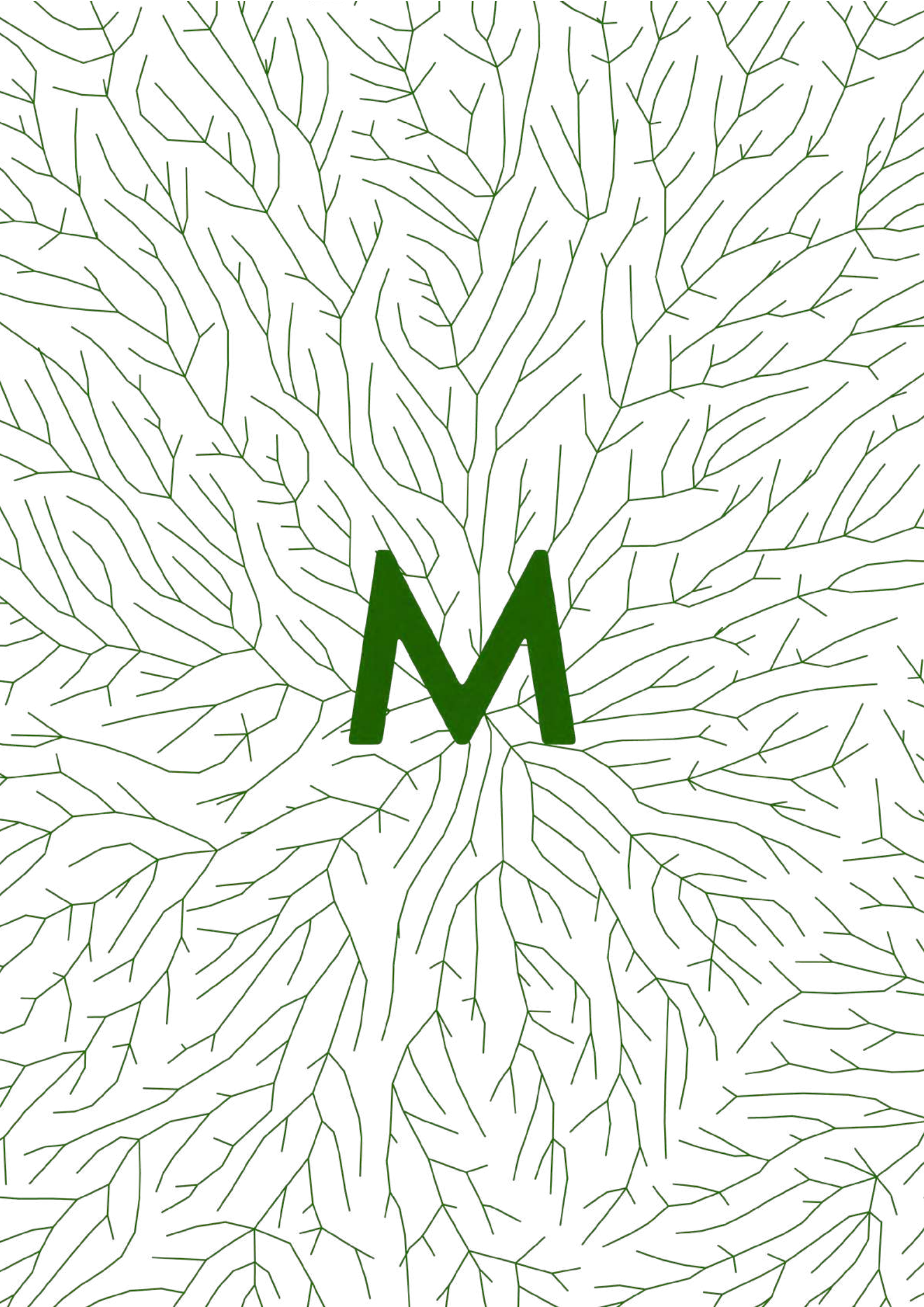
Propos de Jean-David Lily, un des descendants des « libres » du Lily,
reproduits à Blois © S. Patel De Zorzi

Plus de 170 ans après avoir quitté Maurice, les bustes de la collection d'Eugène de Froberville et toute leur histoire iront bientôt enrichir le musée de l'Esclavage intercontinental. Beaucoup reste à faire dans l'aménagement de ce nouveau lieu de mémoire, et pour que les Mauriciens s'approprient ce lieu et leur histoire. Mais il a au moins, enfin, le mérite d'exister.

LIFE STYLE

REMERCIEMENTS

SPECIAL THANKS



M



NATURE & ENVIRONNEMENT





BASTIEN DEFIVES

Photographe et vidéaste documentaire

A

près une enfance passée à la campagne, des études d'ingénieur en section théâtre-étude en France puis des séjours en Angleterre, au Brésil et au Sénégal, Bastien Defives réside actuellement à Madagascar. Photographe et vidéaste documentaire (membre du collectif transit de 2003 à 2023), son travail s'intéresse principalement aux rapports des sociétés à leurs environnements. Lors de travaux au long cours, il cherche à représenter de manière sensible et honnête les diverses manières d'être au monde, afin d'en améliorer la compréhension par des publics variés.

Entre 2004 et 2023, il réalise le projet photographique « des rives » en parcourant à pied l'intégralité du littoral français en quelques 16 mois de marche solitaire.

En parallèle d'animations d'ateliers photographiques, il développe également des démarches de photographie et vidéo participatives afin d'offrir à des personnes ou des groupes de personnes la possibilité de s'exprimer par l'image.

Il collabore en commande et diffusion avec la presse et des agences de développement, ainsi qu'avec l'Agence de communication éthique et solidaire Terre Nourricière. Il travaille régulièrement avec des organismes de recherche, tant pour leur communication (films et photos de projets), qu'en intelligence avec des chercheurs en sciences sociales qui utilisent l'image comme partie intégrante du processus de recherche.





BASTIEN DEFIVES

f @bastien.defives

@bastiendefives

bastien-defives.fr

POUVEZ-VOUS NOUS PARLER UN PEU DE VOTRE PARCOURS ?

J'ai grandi à la campagne, dans un petit village pas loin de Lyon, en France. Mon père avait un labo photo noir et blanc à la maison, et m'y a initié vers mes 13/14 ans. Après mes études, je suis allé habiter au Brésil pendant 3 ans, où j'ai commencé à avoir une démarche plus professionnelle, des projets plus aboutis. De retour en France, à Montpellier, j'ai rejoint en 2003 le collectif de photographes transit qui venait de se créer. Nous avons débuté professionnellement ensemble, nourris de photos, de discussions, de contacts, d'amitié et de prises de bec... pendant 20 ans. Parallèlement, je poursuivais des expériences liant l'image et la scène avec le collectif PulX (spectacles et performances). J'ai débuté en 2004 le projet « des rives », en marchant le long de l'intégralité des côtes françaises et focalisant mon regard sur les usages et usagers de ce territoire convoité. La relation entre l'homme et son environnement a toujours été au cœur de mes préoccupations et de mon travail. La marche, le temps long, l'immersion sont les moyens que j'aime utiliser pour représenter cela d'une manière sensible, emmener le spectateur vers l'émotion et provoquer sa réflexion. J'ai initié des collaborations fructueuses avec des scientifiques, principalement en sciences sociales. J'ai ensuite habité 5 ans au Sénégal, à Dakar. Avant de repasser par Montpellier, puis de venir m'installer à Antananarivo il y a bientôt 2 ans.

VOUS AVEZ SUIVI DES ÉTUDES D'INGÉNIEUR EN THÉÂTRE ET VOUS ÊTES ACTUELLEMENT PHOTOGRAPHE VIDÉASTE DOCUMENTAIRE. COMMENT CE CHEMIN S'EST-IL TRACÉ ?

J'ai fait des études d'ingénieur, et j'ai vite su que je ne ferais pas ça de ma vie. Mais j'ai eu la chance avec cette école de rentrer dans une section théâtre-étude, et de partir vivre un an en Angleterre, puis 4 mois à Prague. Le virus du voyage, et le goût du spectacle vivant ne m'ont ensuite pas quitté. J'ai fait des résidences dans différentes structures, donné des ateliers à des publics variés. J'ai développé des projets personnels, et j'ai collaboré avec la presse, des institutions, des instituts de recherche. Je me suis mis à la vidéo pour chercher d'autres manières de raconter des histoires, et répondre à des commandes. Mon regard s'est construit petit à petit, par l'expérience, les rencontres, les échanges, les collaborations, et le chemin continue...

VOUS QUI AVEZ BEAUCOUP VOYAGÉ DANS DIFFÉRENTS CONTINENTS, COMMENT DÉCRIRIEZ-VOUS VOTRE RAPPORT PERSONNEL À LA NATURE ET AUX PAYSAGES QUI VOUS ENTOURENT ?

J'aime voyager, et surtout séjourner dans des contextes variés. Le temps long permet l'imprégnation, nous fait entrevoir le rapport que la société dans laquelle on séjourne entretient avec son environnement. Cela permet de relativiser notre propre rapport au monde, à la « nature », construit depuis l'enfance, de se rendre compte de la manière dont nous avons nous même été « formatés » par une culture, une éducation, un contexte de vie parmi tant d'autres. Pour citer l'anthropologue Philippe Descola : « La nature, cela n'existe pas. La nature est un dispositif métaphysique, que l'Occident et les Européens ont inventé pour mettre en avant la distanciation des humains vis-à-vis du monde, un monde qui devenait alors un système de ressources, un domaine à explorer dont on essaye de comprendre les lois. »

En photographiant dans des contextes variés, je tente de représenter avec empathie les diverses manières d'être au monde. En proposant un regard sur cette diversité, j'essaie de questionner plutôt que d'asséner des réponses. Ces questionnements que je soumetts au public peuvent, je l'espère, l'amener à prendre conscience de la diversité des modes de vie et des points de vue, et à s'interroger sur son propre impact, sur sa responsabilité dans les évolutions de la société et des paysages. Pour continuer avec Descola : « Découvrir des façons alternatives de vivre pour essayer de nous transformer nous-mêmes. ».

VOTRE TRAVAIL PHOTOGRAPHIQUE DÉVOILE UN MÉLANGE D'IMAGES, DE SONS, DE REGARD ANTHROPOLOGIQUE, D'UNE SENSIBILISATION À L'ENVIRONNEMENT ET D'AUTRES DISCIPLINES OU APPROCHES.

COMMENT CHOISISSEZ-VOUS CES COLLABORATIONS ET AVEZ-VOUS UNE DÉMARCHE PARTICULIÈRE ?

Je travaille effectivement régulièrement en collaboration avec des artistes d'autres disciplines (musique, danse, peinture, poésie, graphisme...) et des chercheurs aux spécialités variées (anthropologie, écologie, pédologie...). Ce qui m'intéresse, ce sont les diverses manières dont on peut aborder un sujet et le restituer à un public. Travailler avec d'autres médiums permet de s'enrichir, de s'ouvrir à d'autres sens, de chercher d'autres façons de questionner le monde et de raconter des histoires. Et les collaborations avec le milieu de la recherche nous plongent au plus profond d'une thématique, avec des spécialistes qui ont une connaissance très pointue sur un sujet, et qui cherchent souvent des portes à ouvrir en dehors du monde académique. Les projets arts et science enrichissent mutuellement les 2 sphères, les rendent poreuses l'une à l'autre et les ouvrent vers des publics variés.

DANS « DES RIVES », VOUS PROPOSEZ UNE IMMERSION TOTALE DANS UN PAYSAGE À TRAVERS UNE MARCHE SOLITAIRE DE 16 MOIS. QUELLE ÉTAIT VOTRE DÉMARCHE ET COMMENT VOUS SENTEZ-VOUS PAR RAPPORT À CETTE IDÉE, AVEC LE RECU ?

J'ai initié le projet « des rives » en arrivant à Montpellier, marqué par la présence touristique énorme et son impact sur le littoral du sud de la France. J'ai commencé à suivre la mer à pied, pour dresser un état des lieux photographique de cette frontière qui n'a souvent plus de naturel que le nom. De fil en aiguille, j'ai parcouru le littoral français méditerranéen de l'Italie à l'Espagne, puis suite à une expo, j'ai trouvé des partenaires pour continuer sur le reste des côtes françaises. Entre 2004 et 2023, j'ai ainsi parcouru l'intégralité du littoral de la France métropolitaine, en quelque 16 mois de marche solitaire.

Au fur et à mesure des territoires parcourus, ce projet a été diffusé sous forme d'expositions et de publications, généralement focalisées sur une région particulière.

Durant toutes mes sessions de prises de vue, ce travail à vocation initialement essentiellement documentaire m'emmène également sur des chemins beaucoup plus introspectifs. Avançant pas à pas, je suis pris d'une forme de transe méditative qui me déplace physiquement et mentalement, qui m'attrape devant le paysage pour me plonger dedans. Se retrouver seul dehors tout le temps. Ne porter aucune clef. Téléphone éteint, pas de RDV, pas d'horaires. Juste le soleil et les marées. Ne rien prévoir et que tout se passe bien, tout prendre comme ça vient, dormir n'importe où. Des semaines à suivre la mer.

Faire arriver avec l'effort de mes jambes les endroits inconnus de la carte, y dormir et regarder monter la lumière, croiser des animaux, des gens. Ou ne rencontrer personne, pas envie, rester au bord du monde. Être celui qui passe, partir loin tout seul dans ma tête. Le vent entre les oreilles, les idées qui filent sans s'arrêter ou qui bloquent sur un son, une sensation, l'éblouissement, l'horizon. N'être là que pour moi, ici et maintenant. Griffonner mes impressions sur les cartes. Et regarder. Faire des photos. Tout le temps. En sentant confusément que tout ne sera bientôt plus comme maintenant.

Je travaille aujourd'hui, avec le recul, à l'édition d'un livre qui brasse l'ensemble des images et des notes prises sur mes cartes pendant ce périple. Un ouvrage qui se laisse porter par des courants contraires, qui joue entre la rive et le large, où des sensations mouvantes refont surface, quand la lumière et les sons couverts par les vagues éclatent en une bulle claire à la surface de nos sens.

QUELS RÔLES OCCUPENT LES SONS (BRUITAGES, MUSIQUE ET VOIX) DANS VOTRE TRAVAIL ET COMMENT ÉTABLISSEZ-VOUS LE DIALOGUE ENTRE EUX ET VOS IMAGES ?

J'enregistre très souvent du son lorsque je travaille sur un sujet. L'ambiance sonore d'un

lieu est souvent aussi caractéristique qu'une photo, même si elle nous imprègne parfois sans que l'on s'en rende vraiment compte. Faire dialoguer des photos et des sons permet de susciter d'autres sens chez le spectateur, d'aller au-delà même de la vue et de l'audition. Je réalise ainsi depuis quelques années des films photographique et sonore, en collaboration notamment avec une anthropologue (Frédérique Jankowski) et un créateur sonore (Jérôme Hoffmann). Travailler la dynamique du montage d'images fixes, suivre un fil narratif évident ou créer des collisions, jouer avec des ponts ou des dissonances avec les sons, faire apparaître des voix, des détails visuels ou sonores, donner l'impression du toucher pour provoquer une autre lecture et faire plonger dans l'émotion. Ces films proposent de saisir et ressentir les relations affectives qui nous engagent avec le monde dans lequel nous nous inscrivons.

VOUS MANIFESTEZ UN INTÉRÊT PARTICULIER POUR L'AGRICULTURE. POUVEZ-VOUS NOUS RACONTER L'ORIGINE DE CET INTÉRÊT ?

J'ai grandi dans un petit village, à la campagne près de Lyon, en France. Sur une centaine d'habitants, il ne restait plus alors que deux familles d'agriculteurs en activité. Mais la plupart des habitants du village cultivaient un potager. Enfant, j'ai vu pousser des légumes dans le jardin de la maison. J'ai vu les champs de maïs, de colza, les foins coupés pour nourrir les bêtes en hiver, les vaches laitières traites à la machine, le lait transformé en fromage ; et tout cela terminait dans mon assiette après un parcours plus ou moins long. Nous sommes aujourd'hui tous (à de très rares exceptions près) dépendant de l'agriculture pour manger, pour vivre. Et au sein d'un même pays, il y a une multitude de formes d'agricultures, plus ou moins productivistes, respectueuses du vivant ou nocives pour l'environnement, pour les hommes qui cultivent et ceux qui mangent, pour les sols, pour les générations futures. Il y a aussi des produits qui poussent à côté de chez moi, et d'autres qui vont faire le tour de la planète avant d'arriver dans mon assiette. Ce que nous mangeons a un impact, et nous en

sommes responsables. Prendre conscience et faire prendre conscience de cette responsabilité peut aider à faire des choix quotidiens plus durables.

À QUEL NIVEAU VOTRE PROJET “LES LIENS DU CHAMP” CONTRIBUE À UNE PRISE DE CONSCIENCE PLUS LARGE SUR LES DÉFIS DU MONDE AGRICOLE AUJOURD’HUI ?

La France vit une grave crise agricole. Concentration des exploitations sur de grandes surfaces, utilisation de produits phytosanitaires, dépendance envers les industries agro-alimentaires et la grande distribution, paupérisation d'une partie des agriculteurs et baisse du nombre d'exploitants. Pourtant à mon sens, l'agriculture doit nourrir les gens et les agriculteurs, et non pas les profits de quelques-uns.

Le projet « Les liens du champ » s'intéresse à un modèle agricole particulier, et tente de le documenter sans angélisme. Entre 2019 et 2021, j'ai photographié un groupe de jeunes agriculteurs qui, à travers l'agriculture, s'engagent, expérimentent et questionnent au quotidien leur propre rapport au vivant, à la production de nourriture, à la société. Au sein d'un espace test agricole, ces nouveaux agriculteurs (souvent en reconversion), s'essayent, avec une diversité de pratiques, à l'agriculture biologique sur petite surface. Avec la complicité de deux anthropologues (Frédérique Jankowski et Pascale Moity-Maizi) et d'un créateur sonore (Jérôme Hoffmann), nous nous sommes intéressés à la manière dont ces jeunes agriculteurs vivent et construisent leur rapport intime à cette activité.

Ouvrir cette fenêtre sur le quotidien de ces jeunes agriculteurs permet de questionner les modes de production de ce que nous choisissons de mettre dans notre assiette, et notre responsabilité sociale et environnementale face à ce choix. Faire comprendre cela, c'est mettre le doigt sur l'un des défis de l'agriculture aujourd'hui, et sur l'un des leviers dont nous disposons de manière individuelle, en tant que consommateur-citoyen.

POUVEZ-VOUS NOUS PARLER DE VOS PROJETS DE PHOTOGRAPHIE PARTICIPATIVE, DE LEURS ENJEUX ET DE LA CONCEPTION DE CETTE APPROCHE COLLABORATIVE ?

Le photographe documentaire pose un regard sur des sujets, des territoires pour ensuite en proposer sa vision. Aussi intime soit-il avec les personnes photographiées, il ne regarde pas à travers leurs yeux, et ses photos reflètent son propre point de vue. Permettre à des personnes ou des groupes de personnes de réaliser eux-mêmes des photos sur des sujets qui les concernent directement entraîne un décalage du regard vers l'intime, et une maîtrise par les premiers concernés de la manière dont ils choisissent de représenter le monde, de se représenter.

J'ai par exemple réalisé un projet à Paris avec huit Mineurs Isolés Étrangers (aujourd'hui désignés comme Mineur Non Accompagné), enfants migrants arrivés seuls en France. J'ai invité chacun d'entre eux à raconter son parcours, et à prendre des photos à l'aide d'appareils jetables, afin d'apporter des visions de l'intérieur sur leur quotidien. L'enjeu était ici de sortir ces enfants ou jeunes adultes de la masse des chiffres, et de replacer la question de leur immigration sur un plan plus humain que statistique.

J'ai également travaillé sur une démarche de photo-ethnographie participative sur la question des sols au Sénégal, ainsi que dans un projet de photo participative sur la résilience climatique du littoral en Afrique de l'Ouest. Puis j'ai animé des ateliers de vidéo participatives intergénérationnelles sur les semences dans un village sénégalais. Pour chacune de ces expériences, la conception de l'approche participative s'est faite en concertation avec les différentes parties prenantes du projet, afin de répondre au mieux aux problématiques abordées.

Enfin, je co-anime actuellement un atelier photo, accueilli à la bibliothèque d'ATD Quart Monde dans le quartier d'Antohomadinika à Antananarivo. Chaque vendredi après-midi, nous nous retrouvons avec Alfred (ancien chef de secteur du quartier et co-animateur de l'atelier) et une petite dizaine de participants. Les idées de prises de vue sont discutées, nous en retenons une pour l'après-midi

et partons sur le terrain. Les participants, qui n'ont pour la plupart jamais tenu un appareil photo dans leurs mains, réalisent des photos, dont nous discuterons la semaine suivante. Il s'agit pour moi de les guider, de leur faire comprendre les rudiments de la photographie (positionnement, cadrage, lumière, moment...) sans leur imposer une vision, et de leur donner ainsi la possibilité de représenter leur quartier à leur manière. Cet atelier a démarré début 2025, nous verrons bien ce qu'il ressort de cela !

EN QUOI LA PHOTOGRAPHIE PEUT-ELLE FACILITER LE DIALOGUE ENTRE AGRICULTEURS, CHERCHEURS ET DÉCIDEURS POLITIQUES SUR LES QUESTIONS DE DÉGRADATION DES SOLS EN AFRIQUE ?

La photographie est un médium connu de tous, comme un langage commun sur lequel l'on peut s'appuyer pour communiquer, échanger, comprendre et faire comprendre des différences de perceptions et d'analyses. Je travaille actuellement sur un projet d'exposition de sensibilisation sur la problématique des sols à Madagascar. En étroite collaboration avec une poète slameuse (Na Hassi), un aquarelliste (Amir J) et deux scientifiques spécialistes de la question (Amandine Erkta et Lucille Chavanieu), nous créons des tableaux mêlant peinture, photographie et poésie. Chaque tableau aborde une thématique spécifique (production alimentaire, pollution, artificialisation des terres...) que nous essayons de traduire artistiquement. Il s'agit d'inventer une nouvelle manière d'aborder des questions parfois très techniques, pour les rendre perceptibles par divers types de public. Sans se départir d'un fond scientifique réfléchi, nous souhaitons faire vibrer les cordes sensibles du public, et l'amener à se représenter le sol non plus comme la simple surface foulée par nos pieds, mais bien comme un système complexe et vivant. Cette exposition vise à faire considérer et respecter les sols à leur juste valeur : un patrimoine qui s'est construit au fil du temps et dont nous dépendons.

QUELS SONT VOS PROJETS EN COURS ET PORTENT-ILS SUR CETTE RÉFLEXION SUR LE RAPPORT ENTRE L'HUMAIN ET SON ENVIRONNEMENT ?

Je suis arrivé à Madagascar il y a un an et demi. J'ai rapidement démarré un projet sur un groupe d'agriculteurs d'Ambositran-gano qui cultive des légumes sans intrants chimiques, et qui écoulent à Tana via la société Ilay Fody leurs productions maraichères, que je mange avec ma famille ! Je séjourne régulièrement dans ce village, pour photographier ces agriculteurs qui expérimentent, se questionnent et s'engagent dans une pratique d'« agriculture naturelle » respectueuse autant de l'environnement que de l'agriculteur et du consommateur. Ce projet photographique en cours offre un regard immergé dans leur quotidien et leurs pratiques.

Par ailleurs, parallèlement aux ateliers de photo que je coanime à Antohomadinika, je me rends régulièrement sur place pour photographier ce quartier pour le moins « vulnérable » (un terme utilisé par les institutions pour désigner les plus démunis, et qui par ricochet se retrouve dans le vocabulaire des habitants de ces quartiers eux-mêmes). Mais avant la misère et l'insalubrité, je cherche à représenter la vie qui foisonne, la multitude d'activités que l'on trouve au sein de ce quartier, la force d'une population qui ne baisse pas les bras.

Enfin, et dans un registre très différents, je réalise depuis quelques mois des photos des différents quartiers d'Antananarivo en sténopé. Le sténopé est un principe optique simple, permettant de réaliser un appareil photographique dérivé de la chambre noire, avec une simple boîte percée d'un trou. Muni d'un sténopé panoramique de ma fabrication, percé de 4 trous, je parcours et je découvre la ville à pied. Grand vazaha déambulant, je me promène et je capture successivement quatre sténopés qui vont s'imbriquer pour composer une seule image panoramique. Le paysage déconstruit se recompose dans un ordre différent... J'imagine des collisions de points de vue, des associations qui font sens, qui questionnent l'urbanisme de cette ville grouillante, bruyante, choquante, attachante ; grand mélange de gens et d'archi-

tectures hétéroclites. Ce travail va être exposé prochainement à La Teinturerie à Tana, du 17 avril au 16 mai prochain. J'y proposerai en parallèle un atelier pour ceux qui veulent s'initier à la technique du sténopé, si simple, riche et surprenante !

QUEL MESSAGE AIMERIEZ-VOUS TRANSMETTRE À NOS LECTEURS ET AUX FUTURS PHOTOGRAPHES ENGAGÉS DANS LA DOCUMENTATION DES TRANSFORMATIONS DU MONDE ?

Chaque vie est un exemple de ce qu'est la vie, et il y a autant de choses à vivre et à voir que de manière de les ressentir et de les représenter.

—

Liens utiles

“Des rives”

<https://bastien-defives.fr/sets/des-rives/>

<https://vimeo.com/manage/videos/1003940622>

Films photographiques et sonores

<https://vimeo.com/showcase/11617298?share=copy>

“Les liens du champ”

<https://vimeo.com/bastiendefives/lesliensduchamp?share=copy>

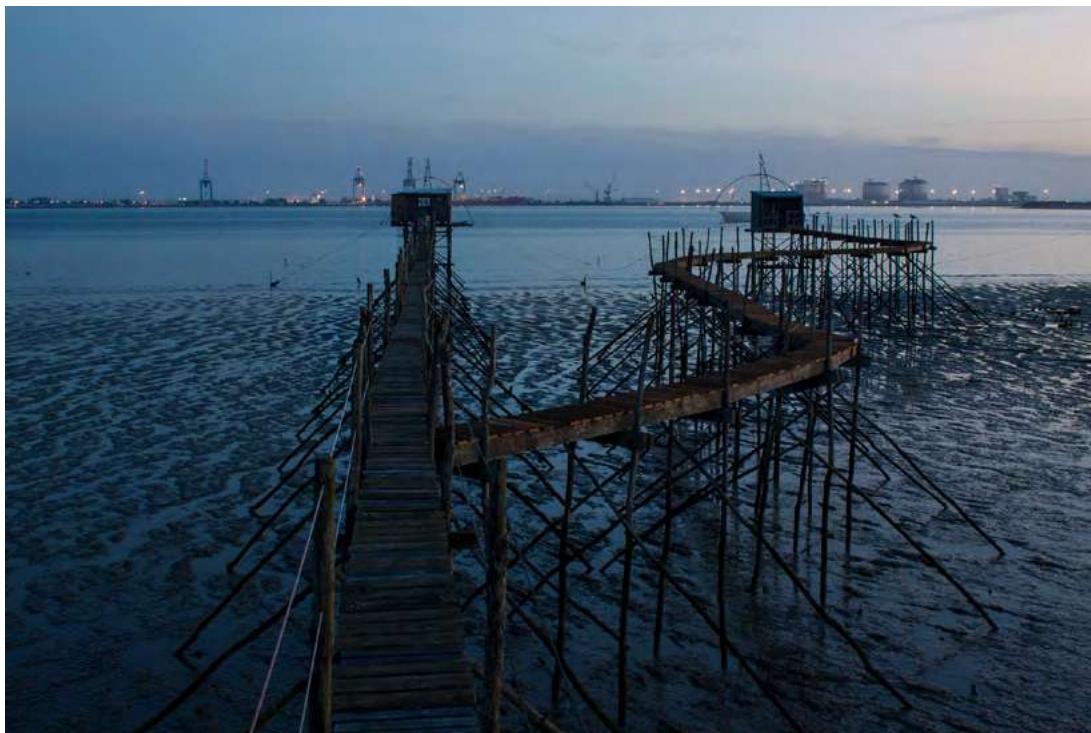
<https://bastien-defives.fr/albums/les-liens-du-champ/>

Photographie participative

<https://bastien-defives.fr/sets/le-regard-des-autres/>

<https://vimeo.com/showcase/11226168?share=copy>

Des rives Littoral français, 2004-2023



Symbole des choix énergétique futurs, deux pêcheries à carrelet font face au Grand port maritime de Nantes-Saint-Nazaire à l'embouchure de la Loire. Quatrième port français ou transitent annuellement 33,6 millions de tonnes (2008) de marchandises dont les $\frac{3}{4}$ d'hydrocarbure, le site est un important port d'importation énergétique. Saint-Brevin-les-Pins, Loire-Atlantique, Août 2011.



La route de la corniche, qui serpente depuis des dizaines d'années tout en haut du mille feuille des falaises, est depuis toujours en sursis, et va devoir prochainement reculer. Les plaques de roches inclinées sur lesquels se brisent d'énormes vagues se détachent progressivement au fil des siècles, et soudainement glissent et s'écrasent dans la mer. En France, 20 % du trait de côte est en recul. Entre 1960 et 2010, c'est environ 30 km² de terres qui ont été perdues, l'équivalent d'un terrain de football tous les 4 à 5 jours. Mirador de Balharra, Route de la Corniche Basque, Urugne, Pyrénées-Atlantiques, Mars 2023.



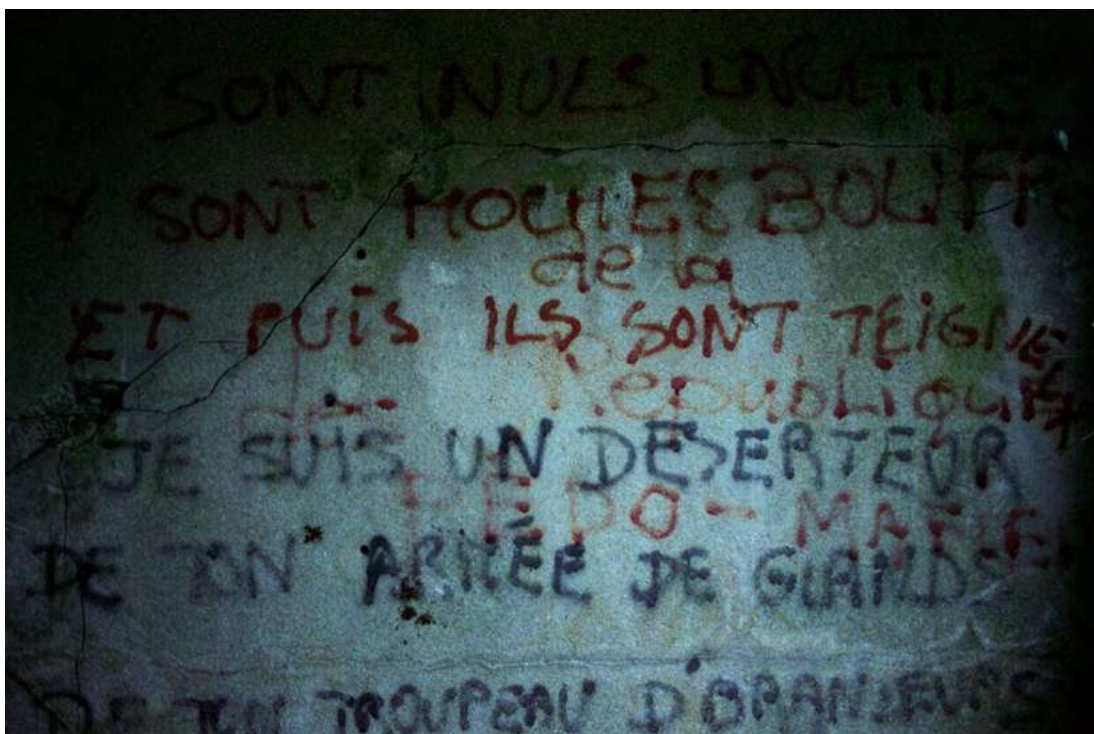
Un camping-car stationne avec vue sur mer, au bord d'une route protégée par des ganivelles. La pose de ganivelles fait partie des aménagements dits « doux », utilisé dans la protection des dunes littorales. Différents type d'aménagement sont réalisés pour tenter de fixer le trait de côte. Route d'Agde, Sète, Hérault, Juillet 2004.



Une baigneuse près de la digue de Port Fréjus. Les enrochements protègent le port de plaisance, inauguré en 1982 après 10 ans de travaux. Port Fréjus est l'un des principaux port de plaisance du littoral méditerranéen. Les nombreuses infrastructures touristiques de la ville font tripler la population en été. La France est la première destination touristique mondiale, avec près de 90 millions de visiteurs étrangers en 2018, et son littoral en est la destination la plus fréquentée. Plage Caouane, Port Fréjus, Fréjus, Var, Juillet 2005.



Plage de Longchamp. Saint-Lunaire, Ile-et-Vilaine, février 2007



Aux abords de la base de sous marins nucléaires de l'Ile Longue. Kergadiou, Roscanvel, Finistère, Octobre 2007



Plage Abel Baliff, Saint-Raphaël, Var, Juillet 2005



Pointe Gautier, Granville, Manche, Février 2007

Le Sao Francisco coule encore... Brésil, 2003



Tache d'huile dans l'eau. Le fleuve est souvent considéré comme une immense chasse d'eau qui emmène tout ce que l'on y jette. Port de Xique-Xique, Bahia



Un poisson dourado, face au Yemanjá, un des 2 derniers bateau-supermarché navigant sur le Sao Francisco. L'ensablement du lit du fleuve, pourtant régulièrement dragué, devrait empêcher d'ici 5 à 10 ans la navigation de ce type d'embarcation. Barra, Bahia



Il faut déplacer les tuyaux, trop courts, une fois par jour. Alexandre Mendes Pereira n'avait pas l'argent nécessaire pour planter pour lui. Il loue ses services et son champ à une firme multinationale, qui produit des graines de maïs et sorgho à moindres frais. Jaíba, Minas Gerais



Saut périlleux ('mortal') devant la station de pompage qui alimente en eau les villes du sertão, zone semi-aride du Nord Est du Brésil. Pão de Açúcar, Alagoas

Afromexicanos Communautés noires mexicaines, 2011



L'entrée de l'eau de mer dans la lagune de Chacahua se fait par un étroit passage, fixé par des enrochements. Le poisson y est plus abondant, attirant les pêcheurs. Chacahua, San Pedro Tututepec, Costa Chica, Oaxaca



Une herboristerie du marché de Cuajinicuilapa, Costa Chica, Guerrero



Les femmes de la communauté se sont mobilisées pour préparer et servir les repas durant les trois jours de l'événement 'Les peuples noirs en mouvement pour leur reconnaissance'. San Pedro Tututepec, Costa Chica, Oaxaca



La danse des diables est une tradition particulièrement vivace à Tapextla. Les jeunes hommes se confectionnent des masques en carton. Le groupe d'une vingtaine de diables parcourt le village, pénètre dans les maisons et arrête les voitures. En échange d'un peu d'argent, d'eau fraîche, de fruits, d'alcool... les diables font leur danse ponctuée de cris. Ils se rendront également au cimetière, danser pour les morts. Cette tradition se perpétue de manière vivante, notamment dans certaines communautés noires de la Costa Chica, autour de la Toussaint. Santiago Tapextla, Costa Chica, Oaxaca

Terres de savoirs Sénégal, 2011



Malayny Ba amène paître le troupeau familial jusqu'au soir dans des endroits où il y a de bonnes herbes. Il reconnaît chaque brebis. À 12 ans, il a la garde du cheptel, la plus importante richesse de sa famille Peul. Pourdy, Ouarkokh, Louga



Un producteur de légumes pose dans son champ d'oignons, situé à proximité d'une ancienne carrière qui sert de réserve d'eau de pluie pendant la saison sèche. À l'aide de seaux en plastique bricolés dans des bidons, il effectue des aller-retours toute la journée pour irriguer ses plantations. Diokoul, Dya, Kaolack



Mamadou Mbodj, près du stock d'arachide dans le grenier de la communauté Rurale de Dya. L'arachide reste aujourd'hui la principale source de revenus monétaires dans le bassin arachidier sénégalais et compte parmi les quatre premiers produits d'exportation du Sénégal. Dya, Kaolack



La main de Mbaye Mbodj, lors d'un atelier au cours duquel les agriculteurs relèvent par la photographie les différents observables qui leur permettent de déterminer la qualité d'un sol. Ici, il y a peu de sable, la main ne s'enfonce pas, la terre est dure: c'est un sol dek. Diokoul, Dya, Kaolack

Mineurs Isolés Etrangers, titre provisoire Paris, France, 2011



Je m'appelle Grace,

J'ai 17 ans. Mon père, ex soldat du président Mobutu au R D Congo, est mort lorsque Kabila a pris le pouvoir. Après tout était difficile pour nous, ma mère perdit son travail, elle a tout vendu pour tenir le coup en vain, et décida de rentrer dans son village natal elle se confia sa garde à son cousin.

Surchargé par ses problèmes familiaux son cousin ne pouvait pas me supporter, c'est alors que j'ai bouillé mes études et je me suis retrouvée dans la rue pour faire le cirage, vendre des cigarettes.

Je commençais à buvais n'importe quoi, Je mangerais n'importe quoi (chien, chat, chaux, boissons alcoolisées) Je dorme dehors, la vie était dure pour moi, pour bien manger, dormir il faut que je sois alcoolisée...

Et en 2007, un jour on m'a arrêté lorsque il y avait le combat de JP BEMBA et Kabila à Kinshasa, les soldats de Kabila se battaient avec leurs armes et se prenaient pour un rebelle...

Je suis allé me réfugier chez ma mère, voilà ce que j'y ai trouvé : là bas chez ma mère avec mon beau-père il était de l'ethnie Boyelle ils se disputaient avec l'ethnie Monzaya à cause d'une rivière était riche en poisson. Il m'a enrôlé dans ce combat. Je distribuais les machettes, les fûts, les bouteilles avec le pétrole... Et un jour notre leader était arrêté moi je suis avec d'autres combattants tous le disaient ça devient chaque pour soi.

Et je suis allé me réfugier au Cameroun et Cameroun, voilà ce que j'y ai trouvé: je travaille dans un ferme de monsieur François pour que on m'arrête pas c'était dur puis je lui demandé il m'a envoyé chez son frère au Cameroun pour 6 mois des travaux sans arrêt je commence à pleurer chaque jour il m'a envoyé à Doula chez deux que je connais pas, elle m'ont prêté le passeport on a voyagé ensemble.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Je m'appelle Cosmina,

Mes parents sont pauvres, moi je ne suis décidé de partir pour essayer de faire quelque chose avec ma vie. Je suis en France depuis 7 mois. Je suis arrivée le 01 juillet.

Je suis venue avec mon oncle et sa tante, ils ont repartis en Roumanie. Et moi je suis restée en France. Au début c'était un peu dur, parce que je connais personne. Dehors, j'ai resté 2 semaines. Je dormais dans la rue. Mais après un peu de temps, quand j'ai trouvé tout ça, hors la rue, ensuite l'AMF, ils ont fait un dossier. Ils m'ont proposé un foyer. J'ai été dans 3 foyers. Pendant une semaine, pendant une autre. Finalement ils m'ont donné une chambre d'hôtel. Et là j'ai habité pour 6 mois. Je fais une formation pour le Français, depuis le 26 août jusqu'en mars.

Après j'ai arrivé à être majeure, où ils ont arrêté. L'hôtel, l'allocation et tout. Parce que le problème c'est que moi j'ai fait 18 ans au 19 décembre. Ça veut dire qu'ils ont laissé le mois de décembre pour rester dans l'hôtel. Mais que le samedi, le dimanche, le jour du réveillon, j'étais en train de chercher une chambre. C'était difficile. Sinon après le réveillon, par exemple le lundi, j'ai parlé à l'école. J'ai dit tout ça, pour essayer trouver une solution. Et j'ai allé dans le foyer. Et je suis pas très sûr mais normalement je vais me présenter à l'association Emmaüs, et peut être demander le travail dans une boutique Emmaüs. J'ai beaucoup des rendez-vous avec des éducateurs qui gèrent.

Ce que c'est bien c'est que j'ai pas besoin la carte de séjour, comme je suis roumaine, mais je peux pas travailler. J'ai besoin de l'accord de la préfecture. Et sinon, je suis venue pour rien si j'ai pas ce papier là.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

Des 111 de la rue de la République, numéro de 1007.

je viens du Congo.

Monsi sommes arrivées le 29 juin 2011. Là elle m'a dit que je serais en protection et en sécurité elle m'a dit tout ce qu'elle avait dit sur son passeport. Une dame m'a dit ici ce l'aéroport de Roissy va à la police.

Je suis allé me réfugier là où on m'avait dit je serais en protection s.a.d France, voilà ce que j'y ai trouvé.

Je suis allé à la police on m'a arrêté, ils m'ont l'examen de ce pour voir si vraiment je suis mineur la réponse était positive pour moi. On m'a dit de faire la demande d'asile je introduire la réponse était négative. L'administrateur à d'Acc de la Croix Rouge elle m'a dit de introduire le recours et après j'étais au tribunal de mineur après j'étais libéré.

Ils m'ont mis dans un foyer d'urgence là-bas pendant 4 jours et une femme de l'ASB est venu se prendre elle m'a dit nous allons pas aider les enfants mineur qui vient de l'Afrique c'est une décision qu'ils ont pris à l'ASB de Seine Saint-Denis 93. Nous allons pas faire les contrats de jeune majeur pour toi, on attend ta majorité pour que par là faire ta vie.

Moi je veux continuer à étudier faire l'informatique, ou le plombier ou la peinture, ou la scénographie.

Un jour j'étais à la préfecture de Bobigny deux femmes m'a vu elles ont interrogées de moi et je suis parvenue à BSEP avec EDITH, MARILYN et les autres. Maintenant je suis dans leur disposition et je suis majeur. Je quittais l'ASB sans pouvoir faire le contrat de jeune majeur. C'est dur moi ici au France moi je crue c'est le pays de protection et de sécurité mais ce n'est pas le cas. Vivre sans papier ici en France c'est l'insécurité totale.

C'est pour cela je dis on m'a volé sa jeunesse et on m'a montré comment vivre dans la rue et combattre avec les armes blanches... c'est mon histoire.



Je suis allé à la police on m'a arrêté, ils m'ont l'examen de ce pour voir si vraiment je suis mineur la réponse était positive pour moi. On m'a dit de faire la demande d'asile je introduire la réponse était négative. L'administrateur à d'Acc de la Croix Rouge elle m'a dit de introduire le recours et après j'étais au tribunal de mineur après j'étais libéré.

je viens de Roumanie.

Qu'est-ce que je vais faire si je n'ai rien à travailler?

Moi ce que je leur dis, de faire un extra, de travailler au black, de me débrouiller. Ils m'ont pas d'argent. Il me disent qu'il faut attendre, ça il faut du temps. Et là je suis un peu fatiguée parce que j'attends beaucoup. Là je peux pas travailler, je peux pas faire un lycée, je peux pas faire une formation.

Maintenant si je suis bien, que je suis dans une formation pour le français, quand même j'ai peur que je ne retrouver dans la rue. Je peux pas être sûr. C'est ce qui est difficile, que jamais on sait pas ce qui va se passer. Il faut attendre, c'est ça qu'on écoute tout les jours, les mineurs étrangers.

Après j'aimerais rester en France, je veux pas du tout retourner en Roumanie. C'est ça que je voudrais faire plus tard. Bien travailler, avoir une maison, avoir un enfant, s'occuper tout le temps, et voilà... mais lorsque là ça va être difficile, parce que le temps il passe pas vite.

Dans ma famille, tout les jeunes sont partis. Mes cousins, mes cousines, tout... En Italie, Madrid, partout. Ils ont fait leurs vies là. Moi je suis la plus petite.

C'est difficile de partir tout seul. On prend des décisions. Et puis on essaye. Jamais on sait pas ce qui va se passer mais quand même on essaye.



Je suis allé à la police on m'a arrêté, ils m'ont l'examen de ce pour voir si vraiment je suis mineur la réponse était positive pour moi. On m'a dit de faire la demande d'asile je introduire la réponse était négative. L'administrateur à d'Acc de la Croix Rouge elle m'a dit de introduire le recours et après j'étais au tribunal de mineur après j'étais libéré.

Les liens du champ
Espace test agricole, Montpellier, France, 2021



« T'as un groupe qui peut t'accompagner sur des itinéraires, qui te remonte le moral quand ça ne va pas »



« Il y a plein d'insectes sauvages qui viennent... y'a des abeilles sauvages, des abeilles solitaires, ça c'est agréable. Y'a des lézards qui trainent dans les serres, plein d'araignées. Même si c'est de la nature qui est quelque part contrôlée »



« Pour nous ce qui nous importe c'est d'avoir un lieu où on puisse expérimenter des choses »



« Une fois qu'on sera tous devant nos écrans, avec que du numérique, rien de contact, rien de physique, rien de présent... plus d'odeur, plus rien quoi... les légumes sentiront plus rien, plus rien n'aura d'odeur, on se rendra compte de ce que l'on a perdu »

Ambohitrangano
un engagement naturel (en cours)
Madagascar, 2024-2025





Antohomadinika (en cours)
Antananarivo, 2024-2025





TANA, sténopé panoramique
Antananarivo, Madagascar, 2024-2025





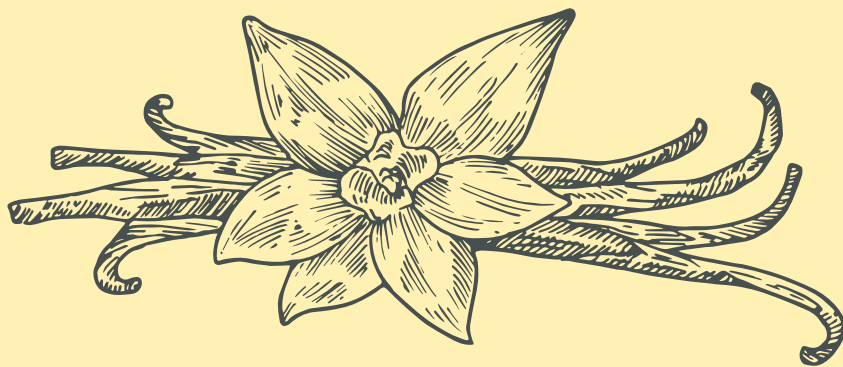
MOZAÏK

DÉCOUVERTE

Vanille

DE LA BOTANIQUE À LA GASTRONOMIE

*"Au creux des gousses sombres, un trésor caché,
Un parfum envoûtant, un nectar sucré.
Des îles lointaines aux tables festives,
La vanille s'invite, douce et vive."*



Sous la direction de Joachin Michaël Rakotoarisoa

Sommaire _____

Interview de Gaëlle Belem	p. 270
Madagascar : la Vanille un enjeu économique	p. 276
Interview de Rjc Vanille	p. 280
La Vanille bleue de La Réunion	p. 296
Recette d'un Chef	p. 310
Abécédaire de la Vanille	p. 314
Dina Rabearivelo	p. 322

Gaëlle Bélem

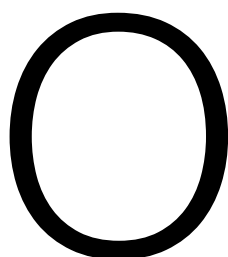
Le fruit le plus rare ou La vie d'Edmond Albius





Le fruit le plus rare ou la vie d'Edmond Albius

— *Questions à Gaëlle Bélem autour de son roman*



originaire de l'île de La Réunion, Gaëlle Bélem est écrivaine et professeure d'histoire-géographie. Dans son roman *Le fruit le plus rare ou la vie d'Edmond Albius* (Gallimard, 2023), elle revient sur les traces d'un Noir qui a découvert la pollinisation artificielle de la vanille.



Na Hassi

|| Au cours de la dernière décennie, l'exploita *Le fruit le plus rare ou la vie d'Edmond Albius* est votre deuxième roman.

Pourquoi cette biographie romancée d'Edmond Albius ? Comment avez-vous découvert et exploré son histoire ?

Je suppose qu'il en est des romans comme des rencontres. Certaines sont purement fortuites, d'autres se font par l'entremise d'une tierce personne. Qui n'a jamais entendu parler d'Edmond Albius à La Réunion ? C'est notre héros local. Donc, c'est toute l'île, de ma famille aux marques de produits alimentaires en passant par les écoles qui portent son nom, qui m'ont amenée tout doucement à m'intéresser d'abord en gros, puis en détail à Edmond. Et justement, la première chose dont je me suis rendue compte, c'est qu'Albius n'était qu'un nom et le garçon d'un instant T, celui pendant lequel il découvre la méthode de pollinisation manuelle de la vanille. Il n'avait pas réellement d'histoire.

J'ai donc voulu écrire un texte sensible dans lequel s'entrelaceraient faits historiques, orchidées et le panel de sentiments qu'Edmond a pu ressentir durant sa vie.

|| Le fruit le plus rare est aussi né d'une frustration et d'un étonnement. En dehors de La Réunion, si peu de personnes connaissent celui qui a permis au monde entier d'apprécier, voire de savourer la vanille. Quelles explications apportez-vous à cela ?

On connaît peu l'histoire de ce génial botaniste réunionnais parce que d'une part la production de vanille s'est aujourd'hui déplacée vers Madagascar, amenant à l'oubli du Créole qui en est à l'origine. On méconnaît d'autre part Albius parce que la France du XIXe siècle, colonialiste, esclavagiste, raciste, écartait de l'Histoire, du cercle de l'humani-

té même la quasi-totalité des Noirs esclaves aussi talentueux fussent-ils. Cet inconscient colonial perdure de sorte que nul ne se bat pour la reconnaissance et la diffusion du nom d'Edmond. Ce n'est guère étonnant que des mouvements de revendication comme Black Lives Matter soient apparus. Ce que j'ai voulu faire à mon échelle, c'est donc clamer haut et fort en 200 pages que la vie du Noir Edmond Albius compte.

|| Le roman plonge en immersion totale dans l'univers botanique avec des évocations, des énumérations et des descriptions d'une multitude d'espèces végétales. Avez-vous une affinité particulière avec les plantes, comment avez-vous construit cette œuvre et quelles ont été vos sources ?

J'adore les plantes, elles m'impressionnent : vulnérables à souhait, offrant leur parfum et leur beauté à qui veut bien les prendre. J'ai voulu leur rendre hommage dans ce roman, en parodiant entre autres le récit de la création énoncé dans la Genèse.

Mes sources datent du XIXe siècle car Edmond vécut de 1829 à 1880 et c'est à partir de 1841 qu'il découvrit la méthode de pollinisation artificielle de la vanille. Elles sont constituées de coupures de presse, d'échanges épistolaires privés, de courriers administratifs, d'inventaires de biens, d'extrait d'état civil et de testament. Après vint une recension des sources iconographiques (tableaux des paysages de Bourbon au XIXe siècle, de l'annonce de l'abolition de l'esclavage, portrait d'Edmond Albius, etc.). Puis, j'ai lu des récits de voyages à Bourbon et des témoignages sur la vie dans les colonies. Ensuite, collecte de photos et lecture de livres de botanique pour bien connaître les orchidées. Enfin, des visites dans les vanilleraies de La Réunion.

|| À plusieurs reprises dans le livre, vous avez « perdu » les traces d'Edmond. Quelles ont été les difficultés que vous avez rencontrées lors de la documentation sur votre personnage et son époque ?

Si je ne m'en tenais qu'aux sources, je n'aurais pas pu écrire plus de deux pages sur Edmond Albius. C'est un esclave donc un vivant exclu du cercle de l'humanité c'est-à-dire sans généalogie, ni histoire. Il est de ce fait très difficile de lui consacrer un livre entier. C'est donc à ce moment-là qu'a cessé le travail de l'historien et commencé l'inventivité de la romancière.

|| Comment avez-vous construit le personnage et avez-vous été face à des choix ou à un tri parmi les faits que vous avez pu collecter ?

Je l'ai construit tel qu'il était et sans le ménager : Noir du XIXe siècle, bien-meuble avant d'être homme, orphelin, analphabète, né pour la pioche et les champs de canne.

Pour bien peindre Edmond, il faut cependant cerner le kairós incroyable de cet homme qui va à contre-courant de la banale vie d'esclave qui l'attendait et la change, bien malgré lui, en destinée. Il se fait adopter. Il est doué comme personne en botanique. Il a des rudiments de grec et de latin.

Avec le matériel documentaire varié mais au demeurant très maigre sur Albius, j'ai donc tenté de mettre en lumière sa façon de déjouer tous les pronostics depuis sa naissance.

|| Vous avez su marier fiction et faits historiques avec brio. Pouvez-vous parler des défis dans l'écriture de ce livre ?

Les principaux défis étaient de finir le texte et d'en faire une histoire vraisemblable.

Jusqu'à sa mort, Edmond Albius n'a jamais obtenu « la rémunération publique » et n'a

pas réellement vécu une reconnaissance à la hauteur de sa découverte. Votre roman a-t-il pour vocation de réhabiliter la mémoire de cette figure méconnue de l'Histoire ?

Ce roman a vocation à apporter à Edmond la reconnaissance qui lui est due, oui. Le fruit rare, c'est tout autant la vanille que ce roman qui, je l'espère, lui apportera dignité et réhabilitation.

|| Quel regard portez-vous sur cette période de l'histoire de l'île de La Réunion, l'esclavage et les injustices ?

Il est difficile de juger des faits passés à l'aune de nos valeurs actuelles. Autrement, je dirais que cette société coloniale était à vomir. Edmond Albius fait l'une des plus belles et grandes découvertes botaniques de l'Histoire. La seule reconnaissance qu'il a – un sorbet, un tour en poney – est dérisoire. Je persiste néanmoins à dire que ce roman n'est pas un procès ; il n'est que le portrait d'un homme aux prises avec la stratification socio-raciale et le racisme institutionnel de son temps.

|| Comment vous êtes-vous senti après l'écriture et la sortie de ce roman ?

Je suis la même personne mais je me sens extrêmement proche d'Edmond Albius. Je ne me sens pas spécialement libérée d'un poids. Je suis simplement déçue que 177 ans après l'abolition de l'esclavage les descendants d'esclaves restent cantonnés aux strates inférieures de la société réunionnaise qui, si elle se targue d'être métissée, ne s'est pas totalement départie de cette logique socio-raciale. Ce passé esclavagiste et traumatique ne passe toujours pas, en somme.

|| Pouvez-vous nous parler de la réception de ce livre par le public, les historiens et la critique ?

Ce livre a été très bien reçu par le public. Son succès est tel qu'il devient l'un des premiers romans de La Réunion traduit en anglais, en italien et en allemand. Il a également reçu un succès critique en étant sélectionné pour des prix prestigieux tels que le Prix Renaudot, le Renaudot des lycéens ou encore le Prix des Libraires Folio-Télérama. Il est, enfin, le lauréat de la première édition du Prix du Roman Métis des Étudiants.

Quant à son accueil par les historiens, j'avoue que je l'ignore et n'en ai cure : je n'écris pas pour eux.

|| Qu'aimeriez-vous qu'on retienne de la vie d'Edmond Albius ?

Que le Ciel ne nous doit rien mais nous prive parfois de tout. La vie d'Edmond en est la preuve, lui qui a perdu presque tous ceux qu'il aimait.

|| Un petit mot pour nos lecteurs ?

En ces temps où l'apparence compte plus que l'essence, où l'individualisme l'emporte sur l'amour, où les valeurs morales s'effacent au profit des sciences et des techniques, j'exhorte chacun à chercher assidûment son fruit le plus rare !



BIOGRAPHIE

Gaëlle Bélem est une écrivaine française née le 14 novembre 1984 à Saint-Benoît, sur l'île de La Réunion. Originaire d'un milieu modeste, elle découvre l'écriture dès l'âge de douze ans, dans une maison où les livres étaient rares — souvent utilisés pour caler les portes plutôt que pour nourrir l'imaginaire.

En 2020, elle publie son premier roman *Un monstre est là, derrière la porte* dans la collection « Continents noirs » des éditions Gallimard. Avec cette publication, elle devient la première femme réunionnaise éditée par cette maison. L'ouvrage est salué par la critique et reçoit notamment le grand prix du roman métis et le prix André-Dubreuil du premier roman. En 2023, Gaëlle Bélem raconte une biographie romancée du jeune esclave réunionnais dans *Le fruit le plus rare : ou la vie d'Edmond Albius*. Ce roman historique et d'aventures rencontre également un large succès et remporte le Prix du roman métis des Étudiants en 2025.

En 2024, son premier roman est traduit en anglais (*There's a Monster Behind the Door*) par Karen Fleetwood et Laëtitia Saint-Loubert. La traduction est longlistée pour l'International Booker Prize 2025 et remporte le Republic of Consciousness Prize.

En 2025, elle publie son troisième roman, *Sud Sauvage*, toujours chez Gallimard dans la collection « Continents noirs ».





Vanille de Madagascar

— *Un joyau économique et culturel aux multiples enjeux*

La vanille malgache est une épice mondialement reconnue, souvent considérée comme une référence en termes de qualité et de saveur. Madagascar, située dans l'océan Indien, domine le marché international de la vanille, fournissant environ 80 % de la production mondiale. Cela dit, la filière fait face à plusieurs défis majeurs, en raison notamment des aléas climatiques, de la concurrence croissante et des fluctuations des prix. A titre d'illustrations, les planteurs réunionnais sont passés de la culture traditionnelle aux nouvelles techniques comme la culture du vanillier en système intensif sous ombrage. Au nord-ouest de l'Europe, le Pays-Bas a lancé en 2018 le projet « Nethervanilla », une immense serre de vanille pour maîtriser le processus de production. Histoire de nous mettre davantage au parfum de la situation de la vanille malgache, Andriampeno Ramiliarison, Président national du Cercle de réflexion des économistes de Madagascar (Crem) a accepté de répondre à nos questions.



Joachin Michaël Rakotoarisoa

|| Parlez-nous de la situation de la vanille à Madagascar au cours des 10 dernières années ?

Au cours de la dernière décennie, l'exploitation de la vanille à Madagascar a connu de nombreux changements, pour ne citer que la fluctuation du prix et les efforts pour accroître la valeur ajoutée de ce produit. Faut-il rappeler qu'en 2015, la stratégie nationale de lutte contre la corruption 2015-2025 a été mise en place, renforçant l'état de droit et la gouvernance transparente, affectant ainsi le secteur de la vanille. En 2017, le prix de la gousse parfumée a grimpé en flèche en raison des récoltes compromises par les tempêtes et de l'augmentation de la demande de vanille naturelle. Ce qui a entraîné un banditisme tout aussi prospère. Au cours de l'année 2022, selon le rapport de la Banque centrale de Madagascar, les revenus issus de l'exportation de vanille ont augmenté de 36,6%, pour atteindre 388,7 millions de dollars. En septembre 2024, une réunion s'est tenue entre le Ministère de l'Industrie, du Commerce et de l'Artisanat (MICA) et les acteurs de la vanille, qui a porté sur le renforcement de la transformation et de l'extraction de la vanille afin d'augmenter la valeur ajoutée en amont de l'exportation. En 2025, l'indépendance alimentaire et la promotion du secteur agricole, dont la vanille, sont inscrites comme priorités dans le budget de l'État pour relancer l'économie et réduire les importations.

|| Quels sont justement les problèmes rencontrés par le secteur de la vanille ?

Le prix de la vanille malgache est notoirement volatil, influencé par l'offre et la demande. En 2017, le prix au kilo de la vanille a atteint les 600 à 700 dollars, mais il a ensuite chuté à nouveau à cause de l'augmentation de l'offre et du contrôle du marché par le gouvernement. De nouveaux pays, comme l'Indonésie et l'Ouganda, se sont lancés dans la production de la vanille, renforçant ainsi la concurrence sur le marché international. La filière fait également face aux actes de banditisme.

En raison du prix élevé, de nombreux producteurs de vanille subissent des attaques, notamment dans les régions de Sava et d'Analanjirifo. Souvent, ils récoltent les gousses avant la saison mûre, ce qui entraîne une dégradation de la qualité. Par ailleurs, le changement climatique a un impact sur la période de récolte et la qualité des récoltes, causant une baisse des rendements. En 2017, Enawo, le plus puissant cyclone tropical qui a touché Madagascar depuis Gafilo en 2004, a complètement détruit de nombreuses cultures. La corruption reste aussi un problème grave et généralisé à Madagascar et la vanille n'échappe pas. Les acteurs de la filière dénoncent constamment des cas de corruption et d'abus dans l'octroi d'autorisations d'exportation de vanille. Les courtiers et les exportateurs réalisent souvent des bénéfices élevés, tandis que les agriculteurs reçoivent un prix bas pour leurs vanilles. Cependant, ils font état du manque de soutien technique et financier dans le secteur. A Madagascar, la vanille produite est dans sa quasi-totalité exportée à l'état brut mais peu transformée en produits finis à forte valeur ajoutée (extraction d'arômes, poudre de vanille...).

|| En 2023, le gouvernement malgache a décidé de libéraliser complètement le prix de la vanille ?

Effectivement. Cette initiative s'est concrétisée par des réunions et consultations à l'échelle nationale. En avril 2023, une réunion s'est tenue à Antalaha et à Sambava entre les exportateurs de vanille et d'autres acteurs, qui ont décidé de supprimer le prix minimum fixé auparavant à 250 dollars le kilo. Les acteurs ont choisi d'appliquer la loi de l'offre et de la demande, c'est donc le marché qui détermine le prix de la vanille à la place du gouvernement. Par conséquent, il y a eu une augmentation significative de la quantité de vanille exportée par Madagascar, qui a atteint 4 400 tonnes lors de la campagne 2023-2024, soit le meilleur résultat de l'histoire de la vanille malgache. Malgré l'augmentation des exportations, le prix de la vanille verte auprès des agriculteurs a diminué de manière signi-

ficative. Au grand dam des paysans planteurs qui peinent à trouver des acheteurs, même à un prix dérisoire de 5 000 ariary le kilo. Une situation qui met littéralement à genoux les acteurs de la filière.

|| Pour la précédente campagne, pouvez-vous fournir des chiffres concernant la production et l'exportation ?

Selon le dernier rapport, au cours de l'année de récolte 2023-2024, Madagascar a exporté 4 400 tonnes de vanille, ce qui constitue le meilleur résultat de l'histoire de la vanille malgache. Quant aux revenus tirés de l'exportation de vanille, en 2022, ils ont connu une augmentation de 36,6%. Ils ont atteint 388,7 millions de dollars. Ces chiffres témoignent de la hausse de production et d'exportation de la filière à Madagascar, et marque le retour de la vanille malgache sur le marché international.

|| En tant qu'économiste, quelle solution proposez-vous pour redonner de l'importance à la vanille malgache au niveau international ?

Afin de redonner ses lettres de noblesse à la vanille malgache, une stratégie multiforme est nécessaire, harmonisant les politiques gouvernementales, l'initiative des agriculteurs, des entrepreneurs et des conditions du marché. Il faudrait renforcer le contrôle qualité du processus de production, de la transformation et de l'exportation de cette orchidée pour offrir des produits répondant aux normes sur le marché international. Nous devrions créer une industrie de transformation à Madagascar pour augmenter la valeur ajoutée (vanilla extract, vanillin, poudre de vanille) au lieu de simplement exporter de la marchandise brute. Pour ce faire, il faut penser à renforcer la formation des agriculteurs et des entrepreneurs aux techniques de transformation pour pouvoir augmenter le prix du produit. La promotion des ventes et les relations avec les clients internationaux sont également des points essentiels. Il faut créer un label spécial

pour la vanille malgache afin de l'identifier sur le marché international. Améliorer les accords commerciaux et diplomatiques avec les pays exportateurs de vanille, comme les États-Unis et l'Europe. Renforcer la commercialisation et la promotion des produits à travers les salons professionnels et les nouvelles technologies.

|| Quels sont les responsabilités de l'État ?

L'État devrait mettre en place un système de gestion clair pour l'exportation de la vanille, à travers des politiques commerciales visant à renforcer la position de Madagascar sur le marché international. Fournir une aide financière et des prêts aux agriculteurs et aux entrepreneurs à travers une réserve spéciale pour la vanille. Il faut aussi penser à la protection des agriculteurs contre la fraude et le vol en renforçant les lois et les contrôles de sécurité. Créer un laboratoire et un système de tests de qualité pour obtenir des produits répondant aux normes internationales et mettre en place une politique visant à encourager la transformation locale, à réduire les taxes pour les entreprises de transformation locale.

|| Et les rôles des producteurs et des opérateurs ?

Pour les producteurs, il faudrait veiller au respect des normes internationales en matière de culture de vanille (agriculture biologique). Collaborer avec les groupements des planteurs villageois et les associations pour protéger les intérêts des producteurs en termes de prix et de qualité. Pour les opérateurs, des contrats directs avec les producteurs sont recommandés plutôt qu'avec des intermédiaires afin de soutenir les planteurs. Protéger et garantir la qualité de la vanille produite à Madagascar à travers la labellisation. Une bonne organisation des exportations est aussi encouragée afin qu'il n'y ait pas de concurrence déloyale pouvant entraîner une baisse du prix de la vanille sur le marché. Il faut accompagner les producteurs et les communautés des zones reculées avec des projets de développement et Responsabilité sociale des entreprises (RSE).





Jackie Camille RAZAFINDRAMORA

— *Auto-entrepreneure et fondatrice de RJC Vanille*

Originaire d'Antananarivo, Jackie Camille RAZAFINDRAMORA a suivi une formation en marketing et commerce international en France pendant 5 ans. À son retour à Madagascar, elle choisit de s'installer à Antalaha, dans la région SAVA (Sambava, Antalaha, Vohémar, Andapa), pour apprendre la culture et la production de vanille. En 2022, elle se lance dans l'auto-entreprenariat en fondant RJC Vanille SAVA.

Parallèlement, elle intervient en tant que consultante en culture et production de la vanille au sein d'une ONG mauricienne depuis 2023, où elle accompagne des initiatives visant à améliorer la production, la durabilité et la commercialisation de la vanille aux Mauriciens et aux touristes qui viennent visiter l'île.

À travers ses engagements, elle veut contribuer au développement d'une filière plus équitable et responsable, en mettant en avant la valeur de la vanille malgache sur le marché local et international.

Dans ce cahier spécial Vanille, Mozaik lui a posé quelques questions.



Na Hassi

|| Depuis quand vous intéressez-vous à la vanille et qu'est-ce qui vous a attiré sur cette plante ?

Mon intérêt pour la vanille est né lors de mon stage après mes études en France. J'ai offert à ma responsable des gousses de vanille de Madagascar envoyées par ma mère. C'est à cette occasion qu'elle m'a partagé sa passion pour cette plante d'exception, me faisant prendre conscience de son importance et de son potentiel. À l'époque, je ne mesurais pas encore pleinement les enjeux autour de la vanille, mais cela a éveillé ma curiosité.

Quelques années plus tard, j'ai fait la rencontre d'une personne originaire d'Antalaha, dans la région SAVA, qui m'a proposé une collaboration pour exporter de la vanille vers la France. Après un temps de réflexion, j'ai pris la décision de quitter Antananarivo pour m'installer à Antalaha et m'immerger pleinement dans ce secteur.

|| Comment avez-vous choisi de transformer votre passion pour la vanille en métier ?

Ma passion pour la vanille s'est développée à travers des rencontres et des expériences qui m'ont ouvert les yeux sur le potentiel de cette filière. Après mon installation dans la région SAVA, j'ai eu l'opportunité de mieux comprendre le travail des producteurs et les exigences du marché.

Aujourd'hui, mon travail allie à la fois commerce, conseil et engagement. En plus de gérer mon entreprise, j'accompagne des initiatives pour une production plus durable en tant que consultante en culture de la vanille. Mon objectif est de contribuer activement au développement d'un secteur plus transparent et équitable.

|| Pouvez-vous nous raconter la genèse de votre entreprise et ce qui vous a surtout motivé à vous lancer dans cette filière en période post-confinement ?

Le lancement de RJC Vanille SAVA a été un véritable défi, mais aussi une opportunité de transformer une idée en une réalité concrète. Après le confinement, le secteur de la vanille, comme beaucoup d'autres, a traversé des turbulences économiques, avec des difficultés d'exportation et des baisses de prix.

J'ai décidé de fonder RJC Vanille SAVA en 2022 avec un double objectif : soutenir les producteurs locaux en travaillant directement avec eux et offrir aux consommateurs une vanille de qualité.

|| Vous avez votre propre entreprise d'exploitation de vanille, mais vous exercez en tant que consultante en production de vanille à Maurice. Pourquoi ce choix et quelles sont les différences entre vos deux activités ?

J'ai choisi d'exercer ces deux activités car elles sont complémentaires. Avec RJC Vanille SAVA, je commercialise la vanille malgache, en mettant en avant la qualité et le savoir-faire des producteurs. À Maurice, en tant que consultante, je travaille logiquement sur la vanille mauricienne, où j'accompagne des initiatives pour améliorer sa production et sa valorisation. J'explique également aux visiteurs et aux touristes tout le processus de production, de la pollinisation à la transformation, afin de mieux faire comprendre les exigences de cette culture. Cette double activité me permet d'avoir une vision plus large du secteur et de contribuer, à ma manière, au développement d'une filière plus durable et structurée dans ces deux pays.

|| Quelles difficultés ou quelles réalités vivent les producteurs de vanille à Madagascar selon vous ?

Les producteurs de vanille à Madagascar font face à plusieurs défis, notamment les fortes variations du marché, qui rendent leurs revenus instables. Au tout début, je vendais les gousses de vanille à minimum 500.000 ariary le kg et à minimum 400 euros à l'exportation. Malheureusement, Madagascar a fait face à une baisse incroyable de prix après le confinement. Aujourd'hui, le kg de vanille peut descendre jusqu'à 50.000 ariary le kg auprès des producteurs et cela même en haute saison (janvier-juin).

Il y a aussi le vol des gousses vertes, qui les pousse parfois à récolter trop tôt, ce qui affecte beaucoup la qualité. Il n'est pas rare de voir ces faits dans les articles de journaux, d'ailleurs. D'un autre côté, la culture de la vanille est très exigeante, nécessitant un savoir-faire précis et une main-d'œuvre importante. Il faut avoir beaucoup de patience, car il faut des années pour produire des vanilles de qualité.

|| Vous travaillez avec des producteurs établis dans la région SAVA. Pourquoi avoir choisi cette région comme lieu d'approvisionnement ?

Le Nord Est de la Grande île est mondialement reconnu comme la capitale de la vanille de Madagascar. Environ 80 % de la production nationale provient de cette région. La vanille y est souvent plus souple et huileuse, un produit de premier choix donc.

La culture de vanille y est aussi une tradition, avec un savoir-faire transmis de génération en génération. Je parle ici de la maîtrise de l'étuvage et du séchage traditionnel au soleil. Je travaille avec des producteurs locaux pour

garantir un produit naturel et bien préparé. Je collabore avec les mêmes producteurs depuis plusieurs années. Notre collaboration a débuté lorsque je vivais encore à Antalaha. Ils m'ont transmis leur savoir-faire et m'ont appris à reconnaître et sélectionner une vanille de qualité. Je peux donc garantir une traçabilité totale de ma vanille depuis la plantation jusqu'à l'exportation, d'autant plus que je sélectionne soigneusement mes fournisseurs dans la région.

|| Quels sont les enjeux d'entreprendre dans la vanille en tant que jeune et femme à Madagascar ?

Cela présente à la fois des défis, mais aussi de belles opportunités. La filière vanille est traditionnellement souvent dominée par des entreprises familiales ou des exportateurs expérimentés. En tant que jeune entrepreneure, il faut faire sa place, gagner la confiance des producteurs et des clients, et se démarquer par la qualité et l'innovation. Par exemple, notre innovation est de proposer de la vanille en détail dans des packagings stylés.

Être une femme dans un secteur majoritairement masculin, il faut également prouver son expertise, et montrer que l'on peut gérer une entreprise. Lorsque j'ai commencé à négocier avec mes revendeurs et clients actuels, il m'a fallu du temps, de la persévérance et surtout du courage. Bien que j'aie eu des refus au départ, j'ai continué à défendre la valeur de mes produits avec détermination, jusqu'à gagner leur confiance.

Au départ, j'ai développé mon activité grâce au bouche-à-oreille, en m'appuyant sur mon réseau personnel : des connaissances, des proches et leurs contacts qui ont partagé mes publications sur les réseaux sociaux.

Pour convaincre les revendeurs, le processus a été plus long. Il m'a parfois fallu jusqu'à trois rendez-vous avant de pouvoir rencontrer un responsable des ventes. J'ai alors proposé des échantillons afin qu'ils puissent tester mes produits. Une fois la qualité validée, ils ont accepté de les commercialiser et de les intégrer à leur offre.

Une bonne stratégie m'a aussi beaucoup servi. Par exemple, je mise toujours sur la qualité en premier, la diversification des produits et une forte présence digitale. Mes principaux clients sont avant tout les touristes, à la recherche de souvenirs authentiques de Madagascar. À l'export, nos principaux marchés se concentrent sur la France et la Belgique, où la demande pour la vanille de Mada est plus élevée.

|| Votre entreprise est basée à Antananarivo, avec une distribution et une vente combinées entre des points de vente partenaires et surtout la vente en ligne. Comment se passent les collaborations et quels sont vos critères de sélection, que ce soit ceux des producteurs ou des revendeurs ?

Les Malgaches sont reconnus pour leur savoir-faire artisanal et leur créativité, et une grande maîtrise des métiers manuels. J'ai choisi mes revendeurs pour leur réputation et leur exigence en matière de qualité. Je prête également attention à leur visibilité auprès des touristes et des locaux à la recherche de produits authentiques malgaches et pas que pour la vanille d'ailleurs.

Mon principal marché cible est constitué des touristes visitant Madagascar. Nos revendeurs sont reconnus pour leur expertise dans la promotion de l'artisanat malgache. Ils

figurent parmi les meilleures enseignes spécialisées dans la vente de souvenirs authentiques du pays. Je cite par exemple ici Lisy Art Gallery Antananarivo et La Lokal Shop Antsirabe.

Concernant les collaborations avec les producteurs, je travaille directement avec eux pour garantir une vanille de qualité. Je collabore avec des producteurs qui respectent les normes exigées par le marché de la vanille, c'est-à-dire les standards de maturité, d'arôme et d'humidité. D'un autre côté, il y a aussi les exigences des clients. Les miens portent une attention particulière à la qualité et à la conservation des gousses de vanille. D'ailleurs, ce sont les produits les plus sensibles à la détérioration. Cette clientèle-là recherche donc une durée de conservation optimale pour préserver ses achats le plus longtemps possible. Il est donc essentiel pour mon équipe et moi de garantir des conditions de stockage et de transport adaptées pour répondre à leurs exigences.

Je favorise les collaborations basées sur la confiance et l'honnêteté. Comme je travaille principalement à distance avec mes producteurs, je dois avoir une confiance totale en eux. Ils sont chargés de l'expédition de grandes quantités de vanille depuis la région SAVA jusqu'à Antananarivo, sans que je puisse être physiquement présente dans leur entrepôt pour sélectionner les produits moi-même. Cette confiance s'étend également à la gestion financière des transactions, notamment en ce qui concerne le paiement des achats.

|| Le commerce de la vanille est sujet à des pratiques non éthiques. Quels sont vos engagements et pouvez-vous nous parler des différentes étapes pour assurer la traçabilité et la durabilité de votre production ?

Chez RJC Vanille SAVA, nous nous engageons à promouvoir une vanille traçable et durable. Pour la traçabilité, nos producteurs engagés suivent chaque lot de vanille depuis la plantation jusqu'à la vente, parfois jusqu'à l'exportation. D'autre part, nous respectons aussi les conditions de travail des producteurs et nous nous assurons qu'ils reçoivent un prix équitable pour leur vanille et éviter toute exploitation.

En termes de culture durable, nous encourageons les techniques telles que l'ombrage naturel, la rotation des cultures et la préservation des écosystèmes environnants. De cette façon, la production maintient la fertilité des sols tout en réduisant l'impact environnemental.

Au début, il était indispensable pour moi de me rendre sur place. Je passais au minimum une semaine afin de sélectionner minutieusement la vanille. Cette étape était essentielle, car je n'avais pas encore établi de collaboration stable avec des producteurs de confiance. Aujourd'hui, après plusieurs années de partenariat avec des producteurs fiables, je bénéficie d'un approvisionnement régulier sans problème de qualité, de livraison ou de gestion des produits. Étant désormais basée à l'île Maurice, la coordination avec les fournisseurs est assurée par mon associé à Antananarivo, ce qui me permet de recevoir directement la vanille de mes producteurs et de la commercialiser sans avoir à me déplacer.

|| Vous mettez en avant le savoir-faire de vos producteurs dans vos gammes. Pouvez-vous développer un peu plus ?

Les producteurs suivent un processus de préparation et de conservation rigoureux, basé sur des méthodes traditionnelles et naturelles. Dans la région SAVA, la plantation de la vanille a lieu entre octobre et décembre. La floraison et la pollinisation manuelle se déroulent de septembre à décembre. La récolte se fait entre juin et septembre, garantissant ainsi une maturation optimale des gousses. Cette récolte au bon stade de maturité assure la qualité de la vanille.

Après la récolte, la vanille suit plusieurs étapes cruciales. L'échaudage consiste à plonger les gousses de l'eau chaude pour stopper leur développement et activer la transformation des précurseurs de la vanilline. Après les étapes de transformation (échaudage, séchage et affinage), la vanille doit être conservée dans des conditions optimales pour préserver sa qualité et son arôme. Nous demandons à nos producteurs de respecter ces étapes. Tous nos produits sont mis en sous vide, la meilleure façon de conserver la vanille, que ce soit les gousses, poudre ou graines... avant d'être mise en packaging de verre (tubes et petits pots). Notre seul lieu de stockage se trouve à Antananarivo.

Lorsque je reçois mes stocks de vanille, j'effectue un tri, gousse par gousse, afin de garantir la qualité du produit. Grâce à mon expertise, je suis en mesure d'évaluer précisément si la vanille répond à mes standards. En cas de non-satisfaction, je retourne immédiatement les produits à mes producteurs et exige un remplacement jusqu'à satisfaction totale de ma commande. Par contre, pour vraiment connaître les taux de vanilline, humidité etc..

Il faut apporter la vanille dans un laboratoire spécialisé, chose que je ne fais pas encore pour l'instant parce que ça demande du budget de faire les analyses.

|| RJC Vanille SAVA propose des gousses, des graines (caviar), de la poudre et des extraits de vanille. Pouvez-vous nous développer un peu les produits de votre gamme et comment vous les sélectionnez ?

Les gousses de vanille sont triées une à une et sélectionnées pour leur variété, leur taille et leur poids. Le caviar de vanille, ce sont des petites graines noires contenues à l'intérieur des gousses. Nos principaux clients pour les graines de vanille ne se situent pas à Madagascar, mais principalement en France et en Belgique, où nous recevons des commandes via nos réseaux sociaux. Il s'agit essentiellement de restaurants, boulangeries et salons de thé qui recherchent des produits de qualité pour sublimer leurs créations.

Quant à la poudre de vanille, elle est obtenue en broyant des gousses entières séchées. L'extrait de vanille est un concentré de liquide obtenu par macération des gousses dans un mélange d'alcool et d'eau, permettant d'extraire tous les arômes naturels.

Pour toute la gamme, je ne fais aucune transformation pour l'instant, j'achète directement aux producteurs. À ses débuts, RJC Vanille SAVA reposait entièrement sur mon engagement, de l'achat à la commercialisation de la vanille. Même pour le tri et le conditionnement, je travaillais seule, avec l'appui d'un livreur pour assurer les livraisons.

Aujourd'hui, mon organisation s'est structurée : mon associé gère l'ensemble des opérations à Madagascar, tandis qu'une autre personne est chargée de la préparation des produits. Les gousses de vanille restent la gamme la plus vendue chez RJC Vanille, disons à 40 %,

après mes clients sont quand même intrigués par les graines qui se vendent à 30 %, on va dire et le reste est partagé entre la poudre et l'extrait. Pourquoi, parce qu'ils ont tendance à penser que les 2 derniers produits ne sont pas forcément 100 % naturels, pourtant ce n'est pas le cas, d'où l'importance de bien orienter les clients dans leurs choix.

|| Avez-vous une recette préférée avec de la vanille ?

Je vais vous donner ma recette de «mofo akondro» ou beignet de bananes à la vanille. C'est simple, il faut juste préparer la pâte en mélangeant 300 g de farine de blé, 200 g de farine de manioc, 125 g de beurre et 65 cl d'eau. Ajoutez ensuite 100 g de sucre roux, 2 cuillères à café de levure chimique. Pour la vanille, vous choisissez entre 1 cuillère à café de poudre de vanille ou 10 cl d'extrait de vanille. Trempez chaque banane, entière ou coupée, selon vos préférences, dans la pâte avant de frire.

J'aime aussi les pancakes à la vanille. Toujours facile, ajoutez de l'extrait de vanille à une pâte classique.

|| Ce dossier spécial Vanille de Mozaïk aborde plusieurs aspects de l'histoire de cette orchidée. Avez-vous entendu parler d'Edmond Albius ?

Edmond Albius est une véritable source d'inspiration. Grâce à lui, la vanille que nous cultivons aujourd'hui existe en dehors du Mexique. En tant que passionnée de la vanille, je trouve son histoire à la fois admirable et injuste, et je pense qu'il est essentiel de continuer à valoriser son héritage.

|| La culture de la vanille est exigeante. Quels défis avez-vous rencontrés chez RJC Vanille et comment les avez-vous surmontés ?

Pour le moment, on se concentre plus dans la commercialisation de la vanille qui présente plusieurs défis, notamment en raison de la forte concurrence. En plus des acteurs historiques du marché de la vanille, de nombreux particuliers achètent directement auprès des producteurs pour revendre sur Facebook ou aux touristes, aussi bien à Madagascar qu'à Maurice. RJC Vanille SAVA se distingue par son engagement envers une activité légale, ainsi que par une stratégie de distribution maîtrisée et une bonne image de marque.

En tant que fondatrice de RJC Vanille SAVA, j'explique toujours à mes clients l'importance d'acheter leur vanille auprès de sources fiables, en les sensibilisant aux risques liés aux produits de qualité douteuse, à l'absence de traçabilité et aux pratiques non conformes aux normes du marché.

Mon objectif n'est pas seulement de vendre de la vanille, mais aussi d'accompagner mes clients en leur apportant des conseils adaptés à leurs besoins. J'explique toujours pourquoi il est essentiel de choisir une vanille de qualité, bien conservée et vendue à un prix juste, plutôt que d'acheter au hasard sur le marché.

À côté il y a aussi la concurrence locale et internationale, même si Madagascar est le premier producteur mondial de vanille, le marché connaît quand même une forte concurrence avec la vanille d'autres pays comme La Réunion, l'île Maurice, l'Indonésie etc. Nous misons toujours sur la qualité artisanale et l'authenticité de la vanille de la région SAVA. Sans oublier la sensibilisation des clients à la vanille naturelle. Beaucoup de consommateurs utilisent de la vanille synthétique. Nous mobilisons nos clients et nos

clients potentiels en expliquant la valeur de la vanille naturelle via nos réseaux sociaux et nos échanges directs avec eux.

RJC Vanille Sava est présente sur Facebook et Instagram, les clients n'ont qu'à envoyer un message privé ou en commentant nos posts. La livraison se fait en général le lendemain de la commande sur Tanà. Cela peut prendre 10 à 15 jours pour l'envoi en dehors de Madagascar.

Actuellement, je dispose d'un partenariat en France, où mon associé, avec qui je collabore depuis trois ans, réceptionne et gère mes stocks de vanille. La personne est chargée de l'expédition des commandes vers l'Europe, principalement en France et en Belgique, en assurant un service de livraison fiable via la poste.

Ma collaboration avec les producteurs est simple et directe, basée sur l'achat et l'expédition de mes commandes vers Antananarivo. Ils me proposent leurs prix, et je négocie en fonction des volumes commandés, qu'il s'agisse de petites ou de grandes quantités. Comme mentionné précédemment, pour le moment, je n'ai pas de personnel dédié ; je gère mon activité depuis Maurice, avec l'aide précieuse de mon associé, basé à Antananarivo, et une autre personne qui assure la livraison locale auprès de mes revendeurs et les particuliers.

|| Un message pour ceux qui nous lisent ?

Chez RJC Vanille SAVA, nous croyons en la valeur du travail bien fait, et la richesse du terroir malgache. Notre engagement est de toujours proposer une vanille de qualité tout en soutenant nos producteurs locaux et en valorisant notre trésor.

Un immense merci au magazine Mozaïk pour cette opportunité de partager notre parcours et nos expériences. C'est un honneur de figurer dans votre magazine. Je vous souhaite pleins de succès sur vos projets futurs.



Notre gamme de vanille en vente chez un de nos revendeurs



Notre gamme de vanille en vente chez un de nos revendeurs



Les graines de vanille collées aux mains pendant le triage des gousses



Nos gousses de vanille en tube



Le Moyen de transport pour aller visiter les champs de vanille à Antalaha



Le logo de Rjc vanille sava



La vanille verte prête à être cueillie



Chez notre fournisseur pour faire le stock





La Vanille Bleue de La Réunion

— *"La Vanille Bleue est unique au monde et elle est maintenant célèbre sur la Terre entière participant au rayonnement de notre île avec votre entreprise Escale Bleue."*



Joël Pélerin

|| D'abord pourquoi ce nom Vanille Bleue, d'où vient-il ?

Nous avons déposé le seul brevet mondial dans l'affinage des gousses de vanille. Vanille Bleue est un nom protégé que nous avons créé pour encadrer la commercialisation de cette vanille brevetée, afin de bien la différencier de la Vanille Bourbon qui a un cahier des charges totalement différent. L'inspiration vient du fait que quand une plante est tellement belle, pleine de vitalité, pleine de vie, que ses feuilles sont tellement vertes que ça sort sur un bleu, on dirait que la plante a un reflet bleuté. Nous avons donc choisi ce nom car le concept de la Vanille Bleue est justement de conserver toute la vitalité de la gousse lors de l'affinage, contrairement à une vanille traditionnelle.

|| Pouvez-vous nous dire les principaux concours et les principales distinctions que vous avez obtenues et laquelle vous semble la plus prestigieuse ?

Tout au long de notre carrière, nous avons eu le plaisir d'obtenir plusieurs récompenses. Au total, 14 récompenses, dont 3 médailles d'État et 3 prix Innovation. Par exemple, Chevalier de l'Ordre du Mérite Agricole, Médaille du Tourisme, Médaille de la Ville de Saint-Philippe, le grand prix régional Star & Métier de la Chambre des Métiers... Celle dont nous sommes les plus fiers est le Diamond Taste Award, un trophée décerné à Bruxelles par plus de 150 chefs primés et étoilés, issus des associations gastronomiques les plus prestigieuses de France et d'Europe, après avoir obtenu la plus haute note gustative sur toute une décennie. C'est un gage d'excellence qui démontre une constance exceptionnelle en matière de goût et de qualité sur une très longue période.

L'entreprise a été fondée en 1986 par Madame Nicole Lechnig et Monsieur Aimé Lechnig.

|| On dit que ce nom de famille Lechnig est arrivé dans l'Océan Indien d'Allemagne à la fin des années 1600 et début des années 1700 donc quelques dizaines d'années seulement après le début du peuplement de La Réunion.

Votre famille est elle aussi passée par l'île Maurice ?

Nous avons un croisement de deux origines car je suis d'origine de l'île Maurice.

|| Savez-vous si vos ancêtres étaient déjà dans la vanille ?

Il est vrai que la vanille a été introduite d'Amérique centrale à La Réunion seulement au début du dix-neuvième siècle...

Dans notre cas, les connaissances transmises par les anciennes générations étaient uniquement liées à la culture de la vanille, à la fertilisation des fleurs. C'est un peu le cas de tout le monde dans la ville de Saint-Philippe où la plupart des gens ont de la vanille dans leur jardin et savent comment fertiliser les fleurs de vanille. Par contre, l'affinage était une donnée complètement nouvelle que nous avons développée et améliorée jusqu'à atteindre le stade de l'innovation.

|| La co-fondatrice Madame Nicole Lechnig a fait des études à l'Université de Cambridge. Était-ce déjà dans l'optique de fonder une entreprise de vanille ?

Non, je ne connaissais rien de la vanille quand j'ai débarqué à la Réunion. Je ne suis pas née

dans l'agriculture, rien ne me prédestinait à ce domaine. J'ai épousé un agriculteur réunionnais et l'ai suivi à la Réunion. Au début, nous commercialisons les produits de notre ferme et de nos terres. Mais comme parfois, les produits retournaient invendus, je me suis lancée dans la transformation pour éviter les pertes. C'est là que tout a commencé et que nous avons mis en place ce qui était alors le premier atelier de transformation de la ville de St Philippe.

|| Qu'est-ce qui différencie la Vanille Bleue des autres vanilles ? Est-ce la variété de la plante ? Est-ce le procédé de préparation ? Comment vous est venu ce concept ?

Au début, on avait une petite plantation de vanille. On transformait la vanille classique de manière traditionnelle. Mais cela m'interpellait de détruire les actifs biologiques de la gousse lors de la préparation pour avoir un produit final desséché. J'ai donc travaillé sur ce concept de garder la vie dans la gousse, de conserver tous ses actifs biologiques intacts. Ça m'a pris pas mal d'années de recherche. Et finalement un jour j'ai découvert le principe qui a donné lieu à un dépôt de brevet, car cette façon de préparer la vanille était une innovation et était inédite dans le secteur. Il faut donc bien comprendre que la Vanille Bleue n'est pas une variété de vanille, mais c'est ce savoir-faire unique d'affinage qui la différencie de toutes les autres vanilles existantes.

|| Pouvez-vous nous détailler un peu plus les avantages de la Vanille Bleue par rapport aux autres vanilles ?

La principale différence se situe bien entendu au niveau de l'arôme. Ayant conservé ses élé-

ments organiques intacts lors de l'affinage, la Vanille Bleue offre une palette aromatique plus complexe et développée, ainsi qu'une longueur en bouche et un pep's qu'on ne retrouve pas avec une vanille traditionnelle. Le dosage sera donc différent avec moins de vanille utilisée par recette. C'est également un produit vivant qui s'intensifie avec le temps, comme un millésime. Et comme la gousse n'est pas desséchée, tout se mange y compris l'enveloppe. Toutes ses caractéristiques font de la Vanille Bleue un produit très apprécié des chefs car ça leur permet d'utiliser la vanille différemment et de créer de nouvelles créations qui les démarquent. C'est par rapport à ce produit d'excellence que j'ai été intronisée Disciple d'Escoffier et Toque Française.

|| À titre indicatif vous avez combien de plants de vanille ? Sur quelle surface ? Tous les plans sont-ils fécondés à la main comme l'a découvert l'ancien esclave Edmond Albius ?

Nous avons plusieurs hectares, une partie sur terrain privé et une partie en concession ONF (Office National des Forêts). Nous travaillons également avec une quarantaine de producteurs locaux de la commune de Saint-Philippe qui nous apportent la vanille verte que nous allons préparer au sein de notre atelier. Nous n'avons pas d'abeille ni d'insecte qui font naturellement la fécondation donc la fécondation des fleurs a toujours été faite manuellement. S'il n'y a pas de fécondation manuelle, il n'y aura pas de vanille. Il se peut qu'un insecte provoque accidentellement la fécondation en entrant dans la fleur, mais on ne peut bien entendu pas se fier là-dessus pour une récolte.

|| En quoi la culture de cette vanille reste particulièrement respectueuse de l'environnement ?

Nous avons toujours cultivé la vanille traditionnellement en sous-bois. Souvent sur des terrains en concession avec l'Office National des Forêts qui, dans une optique de relance de la production de la vanille à la Réunion, offre aux producteurs la possibilité de louer leurs terrains pour y planter de la vanille. Et comme ce sont des forêts protégées, l'utilisation d'engrais ou de produits chimiques est interdite. Ce qui en fait une production 100% naturelle.

|| Combien de personnes travaillent dans l'entreprise ?

Nous sommes 5 personnes à travailler dans l'entreprise.

|| Quel tonnage produisez-vous par an ? C'est peut-être relativement modeste en termes de poids mais en valeur vous représentez quel pourcentage de la vanille réunionnaise ?

Entre 500kg et 1 tonne de vanille transformée en fonction des années et des aléas climatiques. Ce qui représente environ 10 à 15% de la production totale de la Réunion.

|| Vos acheteurs sont-ils principalement étrangers ? Vers quel pays exportez-vous le plus ?

50% de la production est vendue dans notre boutique située à la Réunion. 50% est dédié à l'exportation, principalement la France, puis à l'international (Belgique, Suisse et en Asie).

|| Votre procédé de préparation est breveté et ne peut donc pas être reproduit sans votre accord. Avez-vous des projets d'extension ?

Oui, nous avons de gros projets que vous découvrirez bientôt si tout se passe bien.

|| Quelles sont les principales difficultés que vous rencontrez ? Le climat ? Les prédateurs (lesquels ?) Des freins à l'exportation ?

Les aléas climatiques, le risque cyclonique, la floraison aléatoire sont autant de freins à une bonne production. Outre ces éléments, ce sont aussi les taxes élevées et les difficultés logistiques douanières qui ralentissent considérablement le développement de l'entreprise.

|| Votre site internet est particulièrement bien fait et complet, avec l'historique de l'entreprise, des recettes, des explications, la vente et bien d'autres choses, quel est son adresse ?

L'adresse du site est **<https://escale-bleue.fr/>**

|| Il y a de nombreuses recettes de cuisine sur le site, laquelle conseilleriez vous de faire pour commencer, qui soit facile à réussir, pas trop chère et très bonne ?

La Panna Cotta à la vanille bleue est un dessert très simple à faire et tout aussi excellente avec cette vanille.

|| Peut-on visiter votre entreprise qui s'appelle donc Escale Bleue ?

Oui, notre boutique est ouverte du lundi au vendredi de 9h30 à 12h, et de 13h30 à 17h30. Des visites guidées sont également proposées l'après-midi, dans la période de juillet à décembre.

|| Où êtes-vous situés ?

Nous sommes situés au 7 Le Tremblet – 97442 Saint-Philippe, dans le Sud de l'île de La Réunion.

|| Êtes-vous sur les réseaux sociaux ?

Nous sommes sur Facebook :

<https://www.facebook.com/Escalebleue>

Et sur Instagram :

<https://www.instagram.com/escalebleue/>

Et pour nous joindre par email :

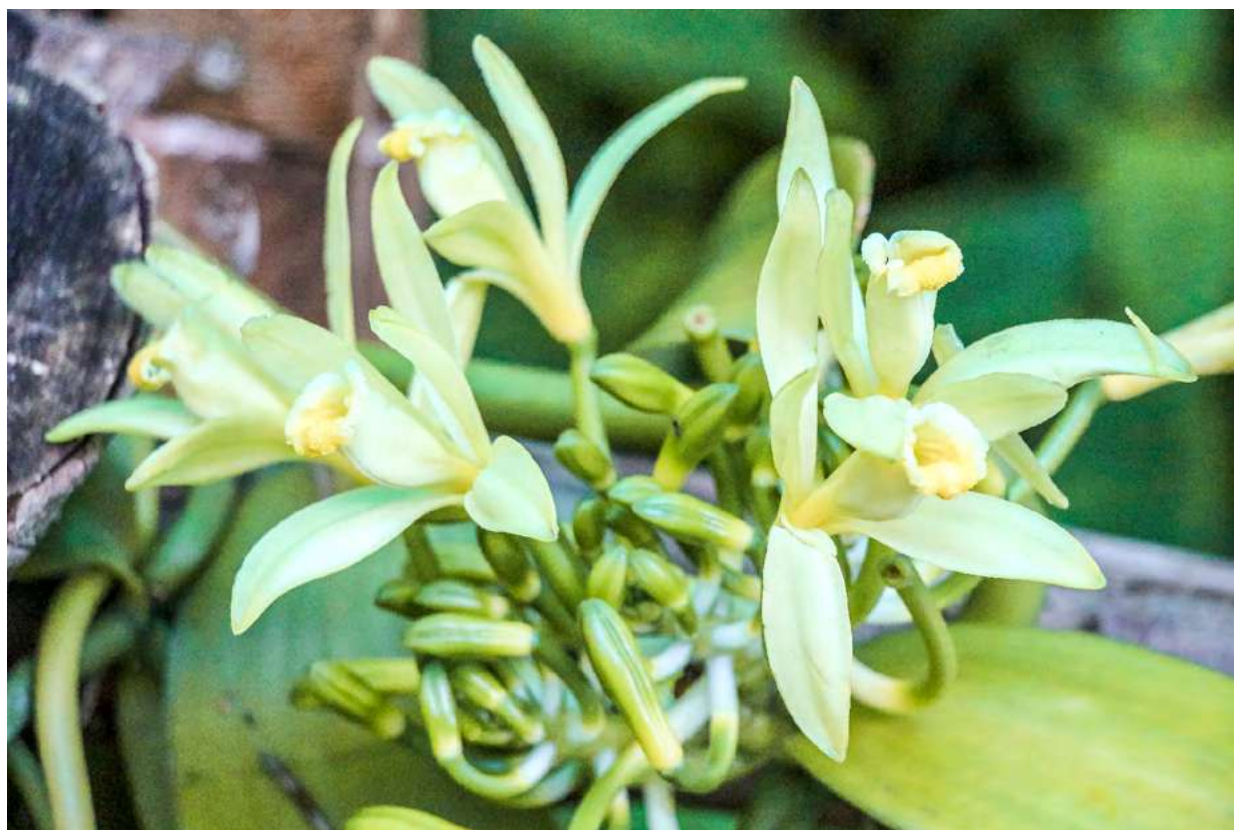
contact@escale-bleue.fr et par téléphone
+262 (0)262 37 03 99

|| Avez -vous un message spécial pour les lecteurs de Mozaïk ?

Venez nous voir et visitez l'exploitation, nous serons ravis de vous accueillir. Sinon nous avons aussi une boutique en ligne **<https://shop.escale-bleue.fr/>**, où nous expédions sur toute la Réunion avec un large choix de produits, y compris alimentaires ou Bien-Etre.



Pollinisation manuelle de la fleur de vanille
©Escale-Bleue



Eclosion de fleurs de vanille
©Escale-Bleue



Préparation et stabilisation de vanille bleue
©Escale Bleue



Affinage de vanille bleue
©Escale Bleue



Nicole LEICHNIG
Gérante-d'ESCALE BLEUE prépare la vanille bleue
©Jean Philippe Bouchiat



Co-fondateur LEICHNIG Aimé dans une Plantation de vanille
©Jean Philippe Bouchiat



Team ESCALE BLEUE avec le prix Diamond Taste Award
©Jean Philippe Bouchiat



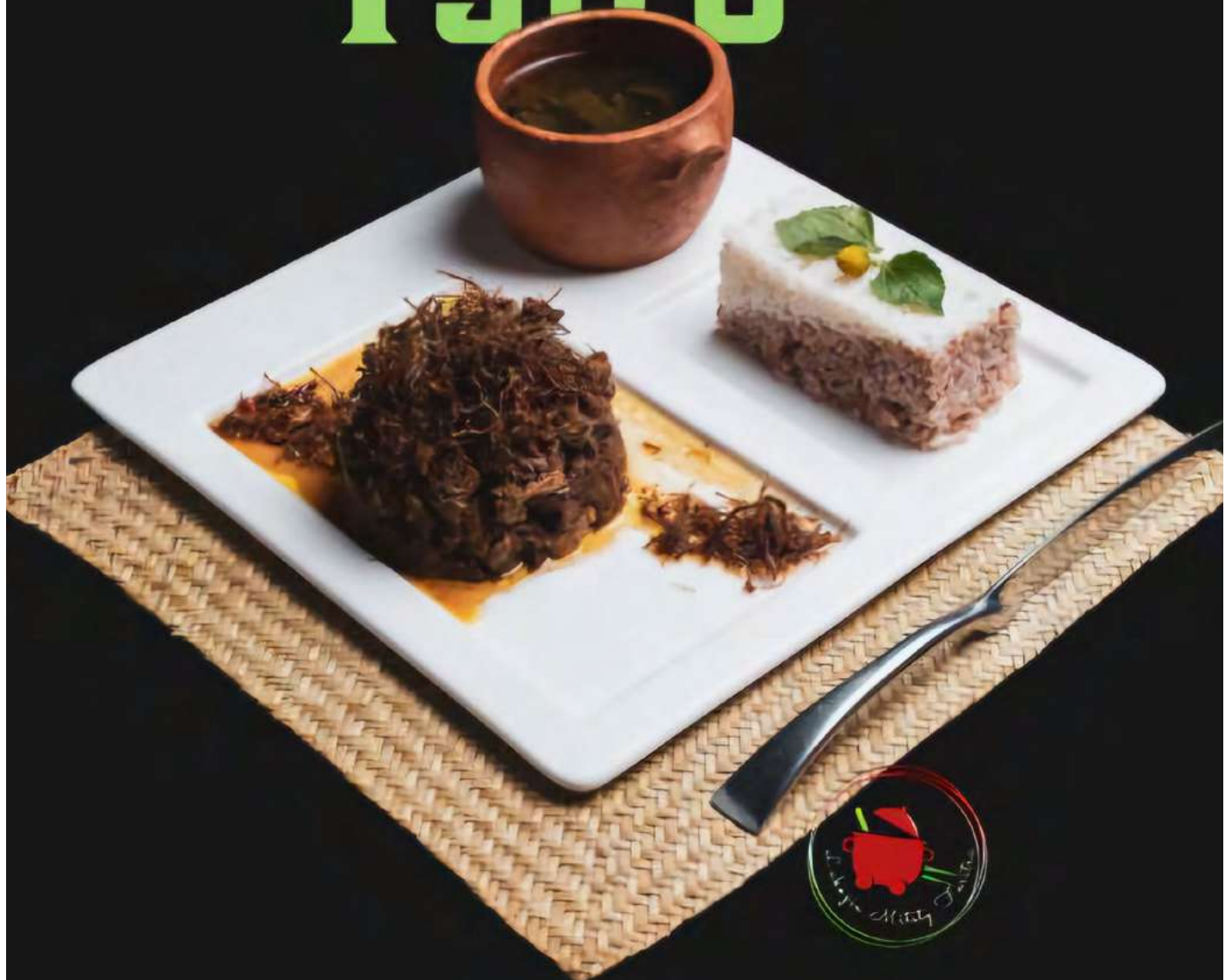
Dégustation à l'aveugle de la Vanille Bleue par un jury de 150 chefs primés et étoilés au Diamond Taste Award ©ITQI



Vanille Bleue ©Laurent Ortega

UN VOYAGE CULINAIRE
À MADAGASCAR

Hakafy Tsiro



RECETTES DE
HENINTSOA MORETTI



Haka Fy Tsiro

— *Un voyage festif et gustatif au cœur de Madagascar*



Joachin Michaël Rakotoarisoa

Globe-trotteuse et avide de nouvelles découvertes culinaires, la cheffe Henintsoa Moretti a parcouru plus de 15 000 kilomètres, à la quette des plats raffinés et authentiques de Madagascar. De ses multiples voyages, elle a produit une série documentaire de 60 épisodes et écrit un livre de recettes intitulé "Haka Fy Tsiro". Une expérience culinaire hors du commun et une véritable ode à la diversité gastronomique du pays.

Lancée le 11 février 2024, ce livre est né d'une volonté de conserver et de préserver l'art culinaire malgache. Dans un pays où la tradition orale y tient une place prépondérante, le savoir-faire gastronomique se transmet de mère en fille. **"Le livre renferme 22 recettes issues des 21 régions de Madagascar, parmi lesquelles 18 recettes authentiques malgaches et quatre plats revisités dont deux plats signatures"**, a-t-elle énuméré.

Pour ce faire, elle s'est rendue dans les zones les plus reculées, notamment sur la côte Nord-ouest de Madagascar, qui est particulièrement riche en tradition orale. **"Il existe plus d'une centaine de recettes plus ou moins similaires sur la côte ouest et nord de Madagascar mais après, chaque groupe, chaque mère et chaque grand-mère a sa petite technique et sa petite subtilité qui font un peu la différence"**.

Publié à 1000 exemplaires, « Haka Fy Tsiro » a été sélectionné au mois d'août 2024 sur quatre catégories pour concourir au Gourmand World Cookbook Awards, l'un des plus grands et plus prestigieux concours de livre de cuisine au monde. **"Au mois d'octobre de l'année écoulée, on m'a notifié que le livre est lauréat sur trois catégories. Je suis déjà invitée en juin prochain pour la cérémonie de remise de trophées, qui se déroulera en juin 2025 à Lisbonne. Je sais déjà que l'un des trophées ce sera pour le pays d'où est sorti le livre"**. Forte du succès résonnant de cet ouvrage, elle entame actuellement le deuxième volet du livre, qui sera plus étayé des recherches scientifiques.

Engagée depuis plus de 30 ans à transmettre, servir, et honorer la cuisine, elle rejoint l'héritage d'Auguste Escoffier lors d'une soirée d'intronisation qui s'est déroulée le 14 mars 2025 dans la capitale tananarivienne.





Bourgeois à la vanille et au lait de coco accompagné de duo de riz

Ingrédients

Lait de coco pressé à froid : 20 cl
Filet de poisson (bourgeois) : 200g
Vanille : 1 gousse
La crevette label rouge : 1 pièce
Riz rouge : 100g
Riz blanc : 100g
Fleurs comestibles

Préparations

Etape 1 : Préparation du lait de coco

Râper la noix de coco, presser la chair et en extraire le lait.

Etape 2 : Cuisson du riz

Cuire le riz rouge et le riz blanc séparément

Mouler les riz en superposition dans un moule à riz

Etape 3 : Préparation de la vanille

Couper la vanille en longueur, enlever les graines et les mettre après dans le lait de coco.

Etape 4 : Cuisson du poisson

Dans un plat, disposer les filets de bourgeois

Faire chauffer l'huile dans une poêle et faire revenir le poisson quelques instants

Faire revenir le poisson dans le lait de coco

Laisser mijoter à feu doux pendant 10 minutes.

Passer au dressage

Démouler le riz sur une assiette

Tamiser la sauce au lait de coco avec la vanille

Napper sur le poisson

Mettre la crevette à côté

Décorer les plats avec des fleurs comestibles.







L'Abécédaire de la Vanille



Joachin Michaël Rakotoarisoa

Considérée comme l'une des épices les plus prisées au monde, la vanille est avant tout une agriculture, une tradition et une culture. De son origine mésoaméricaine à ses multiples usages actuels dans la médecine, la cosmétique et principalement dans l'alimentation, cette épice est liée à une histoire envoûtante contées à travers le temps et l'espace. Cet abécédaire, loin d'être exhaustif, nous invite à découvrir les mille et une facettes de la vanille.

A : Albius

Edmond Albius n'a que 12 ans lorsqu'il révolutionne la culture de la vanille à l'échelle mondiale. Né le 9 août 1829 à Sainte-Suzanne, dans l'île Bourbon, connu actuellement sous l'appellation de la Réunion, il est devenu orphelin dès son jeune âge et soumis à l'esclavage. Il apprend les méthodes de l'horticulture et de la botanique grâce à son maître, Ferréol Bellier Beaumont. En 1841, il découvre comment envisager une culture de masse de cette orchidée à travers la fécondation de la vanille à la main et sans insecte pollinisateur.

B : Bourbon

Le terme « bourbon » fait référence à la vanille cultivée dans l'archipel des îles Bourbon, aujourd'hui connu sous le nom de La Réunion. La vanille de cette région est renommée pour sa richesse et son profil aromatique exceptionnel. Aujourd'hui, bien que la vanille de La Réunion continue d'être produite, le « label vanille de Bourbon » est principalement associé à la vanille de Madagascar, en raison de la prééminence de cette île dans la production mondiale.

C : Chiapas

La terre originelle de la vanille est l'Amérique centrale et plus précisément le Mexique, dans les forêts vierges primaires du Chiapas où la pollinisation de la vanille sauvage intervient encore grâce à une sorte de colibri et à une abeille mélipone endémique.

D : Délicatesse

La vanille est une épice délicate qui requiert des conditions spécifiques de température et d'humidité pour croître. Une fois récoltées, les gousses doivent être traitées avec soin et séchées lentement pour développer leur arôme.



E : Extraction

L'extraction de la vanille peut être réalisée de différentes manières : macération dans l'alcool, infusion à la vapeur ou encore par un procédé chimique.

L'extraction la plus pure et la plus coûteuse demeure la vanille naturelle, extraite des gousses après un processus long et minutieux.

F : Fleur

La vanille provient de la fleur de l'orchidée *Vanilla planifolia*, une plante grimpante dont la floraison est rare et éphémère. Les fleurs doivent être pollinisées dans les 12 heures suivant leur ouverture, ce qui rend leur production extrêmement exigeante.

G : Gousse

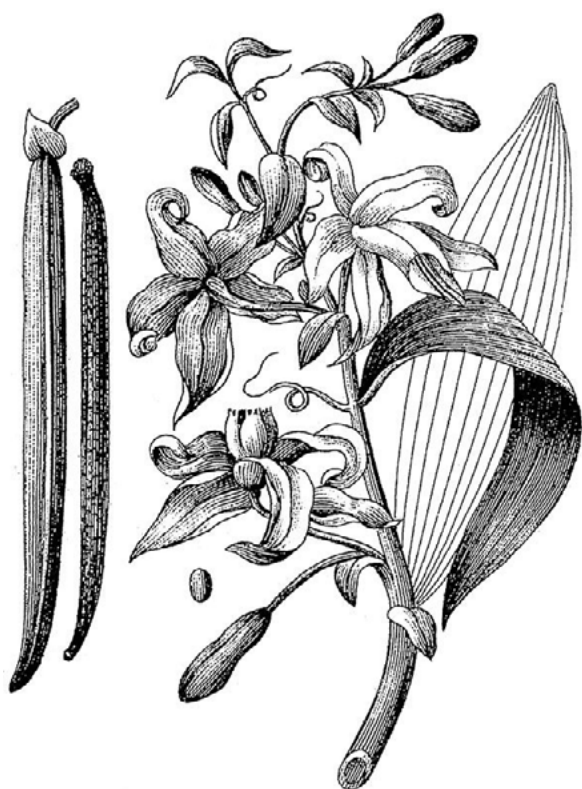
La gousse de vanille est le fruit de l'orchidée. Elle contient des milliers de petites graines noires qui sont responsables de l'intensité de l'arôme. C'est également à l'intérieur de cette gousse que se développe la vanilline.

H : Humidité

Le vanillier pousse dans un climat tropical chaud et humide, entre les latitudes 25°N et 25°S, où les précipitations annuelles avoisinent les 2 000 mm. Il se développe bien jusqu'à une altitude d'environ 1 000 mètres, tant que la température reste comprise entre 20 et 30 °C.

I : Industrie

L'industrie de la vanille est un secteur agricole et économique mondial important, bien que complexe en raison des conditions spécifiques nécessaires à la culture de cette plante. Elle est confrontée à plusieurs défis, notamment la fluctuation des prix en raison de la dépendance à quelques régions de production, les conditions climatiques imprévisibles, et les difficultés liées au travail manuel nécessaire à la récolte et au traitement des gousses.



J : Jardinier

Le cultivateur de vanille doit être un véritable artisan. En plus de la pollinisation manuelle, il faut s'occuper de chaque plant avec soin, en surveillant la croissance des lianes et en récoltant les gousses au moment exact de leur maturité. A La Réunion, la culture de la vanille est souvent pratiquée dans un cadre familial et artisanal, de génération en génération. Cette tradition se perpétue depuis des siècles, avec des familles qui cultivent la vanille sur de petites exploitations, appelées parfois des « jardins familiaux » ou « jardins créoles ».

K : Kilogramme

Le prix de la vanille est élevé, parce qu'il faut plusieurs années pour qu'une culture donne de bons rendements. Par exemple, le prix au kilo des gousses de vanille est de 349.00 € TTC à 620.00 € TTC à Madagascar en fonction de la qualité et de la taille des gousses. Il est de 840.00 € TTC à Tahiti. La Vanille Bleue de la Réunion (Brevetée) coûte 1 125.00 € TTC.

L : Liqueur

La vanille est utilisée pour aromatiser certaines liqueurs. Le rhum arrangé à la vanille est une boisson traditionnelle très appréciée dans les îles tropicales, notamment dans les Caraïbes, l'océan Indien et certaines régions d'Asie. Il s'agit d'une préparation de rhum dans laquelle des fruits, des épices, des herbes ou des arômes naturels sont macérés pour donner une saveur unique à la boisson.

M : Madagascar

Madagascar est le plus grand producteur de vanille au monde, représentant environ 80 % de la production globale. Les conditions climatiques et le savoir-faire local en font une terre idéale pour la culture de cette épice délicate.



N : Nectar

Le nectar de la vanille, bien que rarement récolté, est un autre aspect du fruit de la vanille. Bien que sa récolte ne soit pas courante, certains producteurs de vanille expérimentent avec l'extraction de ce nectar pour créer des produits de luxe.

O : Orchidée

L'orchidée *Vanilla planifolia*, à l'origine de la vanille, est une plante grimpante fascinante. Son cycle de floraison est si particulier que la pollinisation doit être réalisée de manière précise et souvent manuelle, surtout en dehors de son habitat naturel.

P : Pâtisserie

La vanille est un ingrédient clé dans de nombreuses pâtisseries, des éclairs aux gâteaux en passant par les crèmes. Sa douceur et sa capacité à sublimer d'autres saveurs en font un incontournable de la gastronomie.

Q : Qualité

La qualité de la vanille dépend de nombreux facteurs, tels que l'origine, le processus de culture, de récolte et de transformation. La vanille de haute qualité est souvent plus chère, mais elle offre des arômes bien plus complexes et raffinés.

R : Récolte

La récolte de la vanille est une tâche délicate. Les gousses doivent être cueillies à la main lorsque leur couleur devient un brun jaunâtre, mais elles ne sont pas encore prêtes à être utilisées. Après la récolte, elles subissent un processus de traitement qui peut prendre plusieurs mois.



S : Saveur

La saveur de la vanille est subtile, douce et florale. Elle peut être utilisée pour adoucir des desserts, mais elle trouve aussi sa place dans des plats salés, des sauces ou des boissons chaudes.

T : Transformation

La transformation de la vanille en produits finis, comme l'extrait, l'essence ou la poudre, est un processus complexe. Il faut des mois de fermentation et de séchage pour que la vanille développe toute sa richesse aromatique.

U : Utilisations

La vanille ne se limite pas à la cuisine. Elle est aussi utilisée pour ses vertus thérapeutiques. La vanille possède des propriétés relaxantes qui aident à réduire le stress et l'anxiété. Elle est aussi antioxydante, elle ralentit le vieillissement cellulaire. Elle joue un rôle actif pour l'entretien des cheveux, des ongles et de la peau. Elle participe aussi à lutter contre les dommages causés par la présence des radicaux libres dans notre organisme.

V : Vanilline

La vanilline est le principal composé chimique responsable du goût et de l'arôme de la vanille. Bien que la vanilline synthétique existe, rien ne peut égaler la richesse de la vanille naturelle.





W : World Trade ***(Commerce Mondial)***

Le commerce de la vanille est global, avec des chaînes d'approvisionnement complexes reliant les producteurs de pays comme Madagascar, l'Indonésie et le Mexique aux marchés du monde entier. Cela fait de la vanille une épice particulièrement vulnérable aux fluctuations des prix.

X : Xocoatl

Le xocoatl est une boisson d'origine aztèque à base de cacao et de vanille. Cet ancien peuple amérindien l'a associé à Xochiquetzal, la déesse de la fertilité. Ils pensaient que le xocoatl permettait de lutter contre la fatigue et cette croyance découle probablement de la teneur en théobromine du produit. Le nom xocoatl est l'une des origines probables du mot chocolat.

Y : Yin et Yang

La vanille, avec sa douceur et sa richesse, incarne un équilibre parfait entre douceur et intensité. Elle illustre l'idée du « yin et yang » dans le monde des saveurs, apportant une harmonie subtile entre les ingrédients d'un plat.

Z : Zénith

Le zénith de la vanille se trouve dans l'équilibre entre une récolte soignée, une maturation méticuleuse et une transformation respectueuse. Le processus dans son ensemble est un véritable art de patience et d'excellence, permettant à cette épice d'atteindre son sommet de qualité.





Dina Rabearivelo

— *Senteur de Madagascar*

Dina Rabearivelo s'est distingué du lot sur la scène artistique contemporaine malgache avec son approche unique de la peinture, utilisant des supports non conventionnels tels que le sac en toile de jute pour vanille. Ses chefs-d'œuvre sont une véritable invitation à la contemplation et à la sensation.



Joachin Michaël Rakotoarisoa

« J'ai découvert la peinture sur toile de jute recyclé, que j'ai nommé senteur de Madagascar, en 2021 quand j'étais à Toamasina, dans la capitale économique de Madagascar. On y trouve beaucoup de sac en toile de jute, servant d'emballage aux produits de rente comme la vanille, le girofle et la cannelle. Ce qui m'a frappé, c'est l'odeur agréable quand j'ai récupéré les sacs usagés. Comme j'aime bien travailler dans le recyclage, ça m'a encore beaucoup plu d'explorer cette matière », explique l'artiste.

En 2023, il a présenté une sélection de peintures sur toile de jute recyclée dans le cadre de l'exposition « Tsena be - Grand marché », à Paris, en France.

L'art n'a ni de limites, ni de frontières

Un artiste autodidacte au talent protéiforme, Dina Rabearivelo se définit à la fois comme illustrateur, dessinateur, peintre, plasticien performer et poète. « Les paroles s'envolent, les écrits restent... », mais les visuels survivent », voilà les lignes directrices qui guident son processus créatif au quotidien. Descendant d'une lignée de musiciens, il a choisi comme instruments les pinceaux, les crayons, les fusains et la colle.

Les gratifications durant les cours d'art plastique au collège furent un véritable déclic pour Dina, qui décide plus tard de faire de sa passion un métier. Sa première exposition remonte en 2007. « Je ne m'inscris dans aucun mouvement artistique pour la seule et unique raison que pour moi, l'art n'a ni de limites, ni de frontières, c'est un voyage et une aventure interminable », a-t-il dit.

Durant son cursus scolaire, notamment dans la filière économie est né un engouement pour tout ce qui est immatériel et non monétaire tel que le bien-être, l'épanouissement et la liberté. Par ses études en sociologie, l'artiste est animé par une quête permanente de chaleur et de relations humaines, de différences ethniques et culturelles. C'est ainsi, en tant qu'humaniste et soucieux de son environnement, il se consacre à plein temps à l'art, un art conceptuel engagé. L'artiste travaille sur des supports recyclés comme les feuilles mortes et le jute recyclé, avec une technique mixte brassant l'acrylique, le collage, l'aquarelle, la peinture à l'huile, le fusain, le papier mâché. Depuis une décennie, il s'illustre à travers le Mariage Ecrit-Visuel (MEV) avec le papier journal comme support.

Dina met l'Homme au centre de son art. Ses œuvres abordent des thèmes variés, allant de la célébration de la culture malgache aux préoccupations sociales contemporaines. Il peint des portraits de femmes, des scènes de vie, des paysages ruraux, capturant l'essence de la vie à Madagascar. Ses tableaux sont souvent porteurs de messages, invitant à la réflexion sur les enjeux de la société malgache.



Danseuse Tsimihety
69x54 cm Acrylique sur toile de jute recyclée
2022 Paris



Duo amoureux

70x50cm Acrylique sur toile de jute recyclée 2023



Duo amoureux

70x50cm Acrylique sur toile de jute recyclée 2023



Orchestre

32x24cm Acrylique sur toile de jute recyclée 2023



Orchestre

32x24cm Acrylique sur toile de jute recyclée 2023



Orchestre

32x24cm Acrylique sur toile de jute recyclée 2023



Orchestre

32x24cm Acrylique sur toile de jute recyclée 2023



Trio instruments à vent
65x50cm



Trio instruments à vent
65x50cm

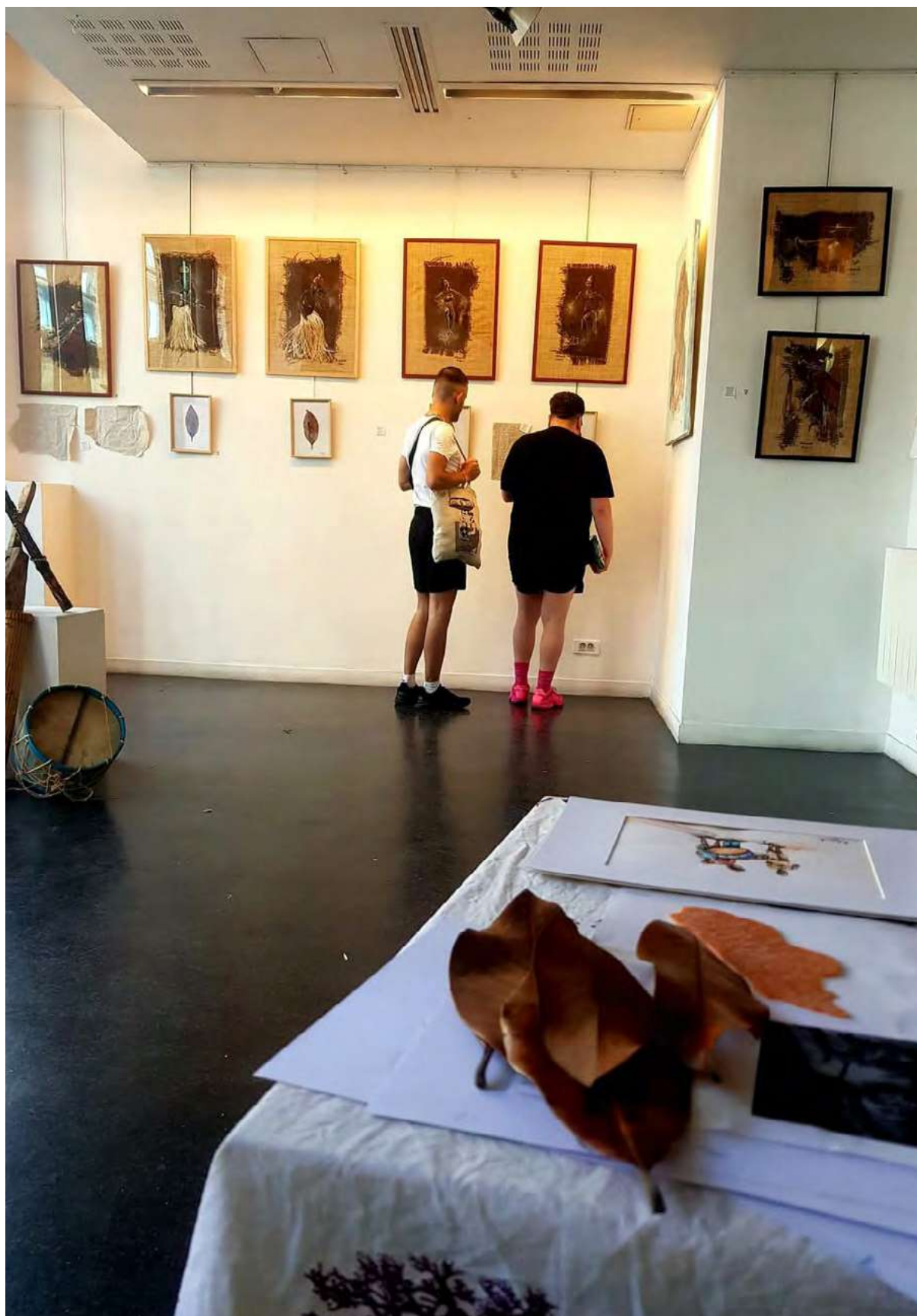


Trio instruments à vent
65x50cm



Trio Hira Gasy
110x79cm Acrylique sur toile de jute recyclée 2022





NATURE & ENVIRONNEMENT

REMERCIEMENTS
SPECIAL THANKS

Bastien Defives
Gaëlle Belem
Andriampeno Ramiliarison
Jackie Camille Razafindramora
Mme & Mr Leichnig
Henintsoa Moretti
Dina Rabearivelo



JOURNAL

Actualités

///

Événements

Au coeur de la Biodiversité Réunionnaise



Laurent LUCAS, aux Editions Orphie



Ce livre est une balade exploratoire au coeur du jardin du naturaliste Raymond LUCAS, où plantes endémiques, indigènes et exotiques s'épanouissent en harmonie. Ici, chaque végétal trouve sa place et révèle sa propre splendeur, sa propre essence. Leur beauté, infinie et diverse, témoigne de la richesse et de la délicatesse de la nature. Ce lieu est un espace d'enchantement, une invitation à l'émerveillement. Raymond LUCAS n'est pas seulement un naturaliste, mais un véritable militant de la biodiversité, un amoureux inlassable de la nature. À travers son jardin, il nous transmet sa détermination et sa vision d'un monde où chaque plante, chaque être vivant a sa place et son rôle. Sa passion se reflète dans chaque feuille, chaque pétale, chaque recoin de ce jardin qu'il a façonné avec amour et respect pour le vivant. Sa démarche est engagée : protéger, sauvegarder, valoriser le patrimoine naturel de La Réunion, et inviter chacun à redécouvrir l'importance d'un lien profond avec la nature...

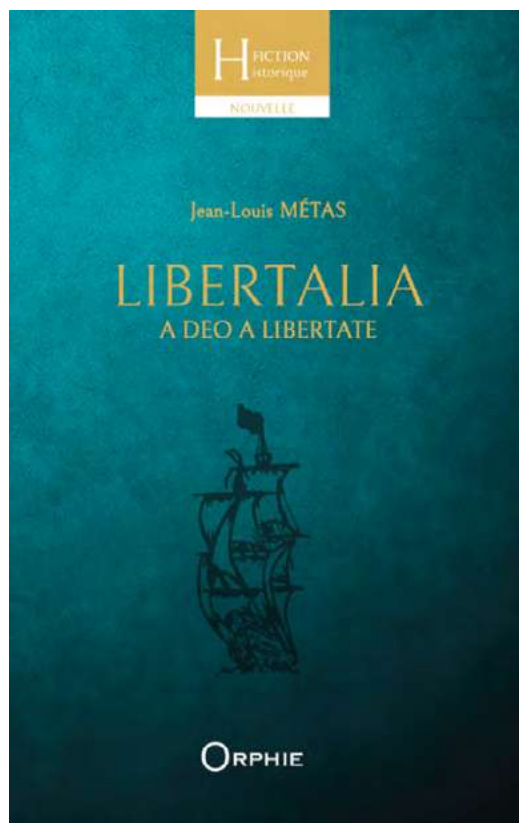
En savoir plus

<https://www.editions-orphie.com/nature-/1379-au-coeur-de-la-biodiversite-reunionnaise-regard-intime-sur-le-jardin-de-raymond-lucas-9791029807299.html>

Libertalia A deo a libertate



Jean-Louis MÉTAS, aux Editions Orphie



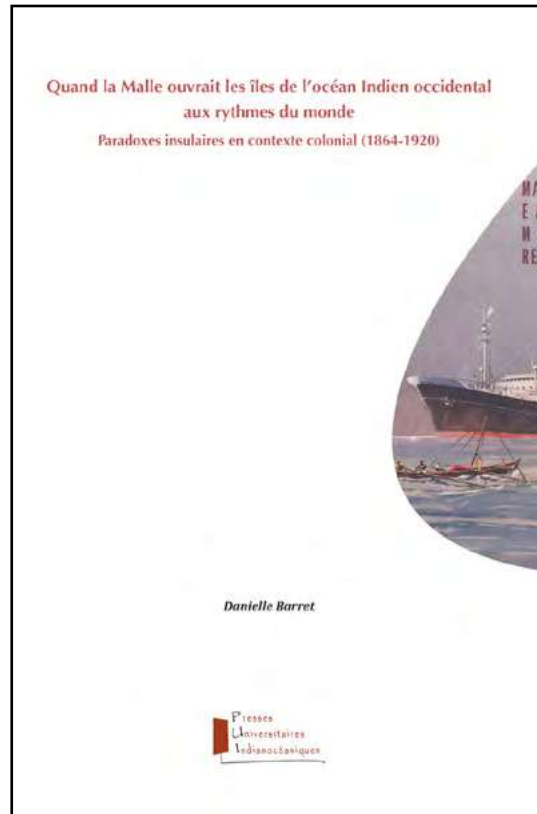
Marc LESUEUR, au final de sa vie, entouré des siens, en revoit le périple : sa jeunesse, ses débuts dans la Marine... Promu très jeune officier en second d'un lourd vaisseau, il ne s'attend pas à la rencontre décisive avec Robert DE VILLERS qui bouleversera sa destinée et fera de lui un boucanier redoutable et un capitaine apprécié. Robert deviendra son ami, son maître puis son pire ennemi. À travers les mers chaudes de l'océan Indien, ils rêveront d'atteindre Libertalia, la mystérieuse cité-pirate. Mais n'est-ce qu'une ville ? Certainement pas pour ces deux flibustiers et leur navire baptisé du nom d'un impossible rêve, Libertalia. Les îlots tropicaux accueilleront ces hommes aventureux des XVIIe et XVIIIe siècles - venus d'Europe par des océans démontés - jusqu'à parfois y faire souche.

En savoir plus

<https://www.editions-orphie.com/filtres/1378-libertalia-a-deo-a-libertate-9791029807282.html>

Quand la Malle ouvrait les îles de l'océan Indien occidental aux rythmes du monde

Danielle Barret, Presses Universitaires Indianocéaniques



Dans un océan Indien dominé par la Grande-Bretagne après 1815, une ligne de navigation française ouvre une brèche vers les Mascareignes, ligne qui s'étoffe en réseau autour de Madagascar, cible de la conquête coloniale française dès les années 1880. Accélérant le temps des insulaires, les navires à vapeur des Messageries Maritimes fragilisent l'espace des petites îles, perméables aux épidémies. Le développement des voyages interinsulaires consolide une culture créole et francophone dans les archipels indianocéaniques et en accompagne la dissémination à Madagascar devenue colonie.

Contribuer à la connaissance de la circulation des hommes et des idées dans l'océan Indien occidental pour répondre aux interrogations des années 1970 sur la réalité d'un espace indianocéanique guida le choix initial de ce travail. L'ouverture des archives privées des Messageries Maritimes - compagnie

emblématique de la région - fournit ensuite le matériau indispensable à cette recherche.

Publier aujourd'hui une thèse d'histoire soutenue en 1982 peut interpeller : acquis scientifiques et problématiques ont évolué en quarante ans. Décision a été prise par l'auteure d'attribuer à ce texte inédit un statut d'« archive du temps présent » et de le faire précéder d'un préambule à vocation bibliographique et historiographique qui relève les paradoxes insulaires et qui invite le lecteur à de nouveaux questionnements.

En savoir plus

<https://pui.univ-reunion.fr/les-nouveautes/quand-la-malle-ouvrait-les-iles-de-locean-indien-occidental>

Psychopompe



Amélie Nothomb, Éditions Le Livre de Poche



Désormais, écrire, ce serait voler. Je ne suggère pas que me lire soit un exercice d'altitude, je sais que quand j'atteins mon écriture, je vole. Mon rêve prit sens. Oui, j'avais découvert la gymnastique qui permettait de s'envoler : il s'agit de se positionner d'une manière particulière à l'intérieur de soi, de saisir le bon angle et la juste distance et de se précipiter.

A. N.

Un livre très personnel dans lequel la romancière proclame son amour des oiseaux pour faire de l'envol mais aussi de la chute les obsessions qui depuis toujours la mettent en mouvement.

Jean Birnbaum, Le Monde des livres.

Avec ce récit autobiographique qui tire à la fin vers l'essai littéraire, la Belge confirme plus que jamais son statut d'oiseau rare de la littérature francophone.

Louis-Henri de La Rochefoucauld, L'Express.

Une sincérité touchante.

François Lestavel, Paris Match.

En savoir plus

<https://www.librairiegerard.fr/livre/24146540-psychopompe-amelie-nothomb-le-livre-de-poche>

Difuz

Visible jusqu'au 26 avril - Galerie Very Yes



“

Difuz est un artiste que je suis depuis plusieurs années: je l'ai d'abord découvert sur les murs de Marseille. Depuis, je me régale à découvrir ses dernières productions .

— En savoir plus

<https://galerieveryyes.com/>

Elles sont toutes plus incroyables les unes que les autres, tant par la composition, les couleurs, que par les ambiances latines et festives qu'elles représentent !

Plus habitué des grandes façades que des espaces intimistes des galeries, C'est donc, non sans une grande fierté, que nous sommes heureux d'accueillir Difuz pour cette nouvelle exposition. Croyez moi, vous allez en prendre plein les yeux !!!”

Les pieds sur terre

Vernissage le 20 mai - L'éspace Culturel Leconte de Lisle



Une exposition de Sébastien Fraysse. Vernissage le 20/05 à 18h00

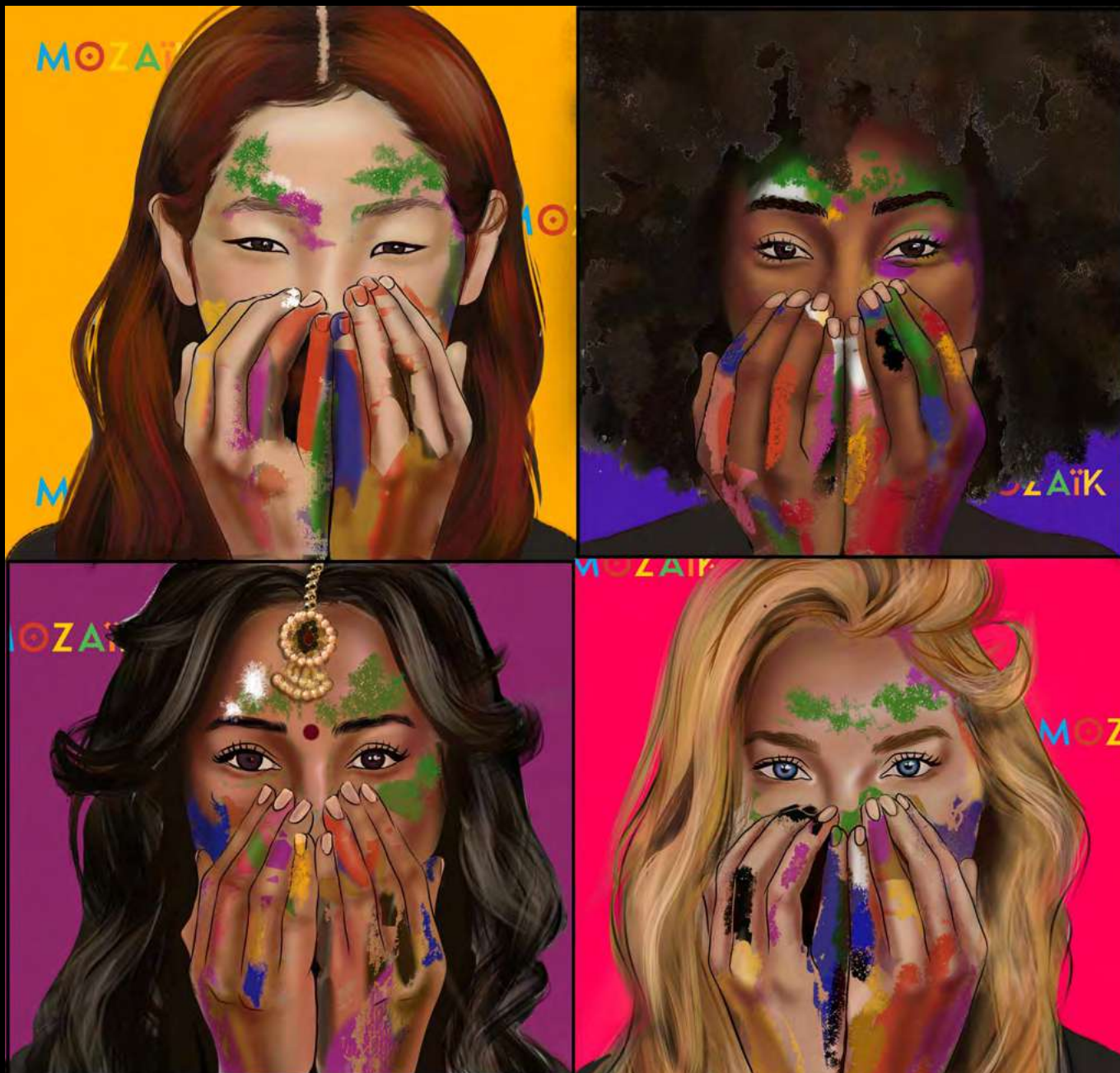
Le photographe ouvre l'œil et son cœur sur des moments de vie à La Réunion. De l'argentique au numérique, de 1990 à nos jours ; des photos originales et intemporelles, un regard sur le vivre-ensemble de notre île et sur l'un de ses sept bassins qu'est Saint-Paul. Photographies d'hier et d'aujourd'hui, scènes de vie, images insolites ou artistiques, mais aussi des souvenirs du temps qui passe.

En savoir plus

<https://lespas.re/>

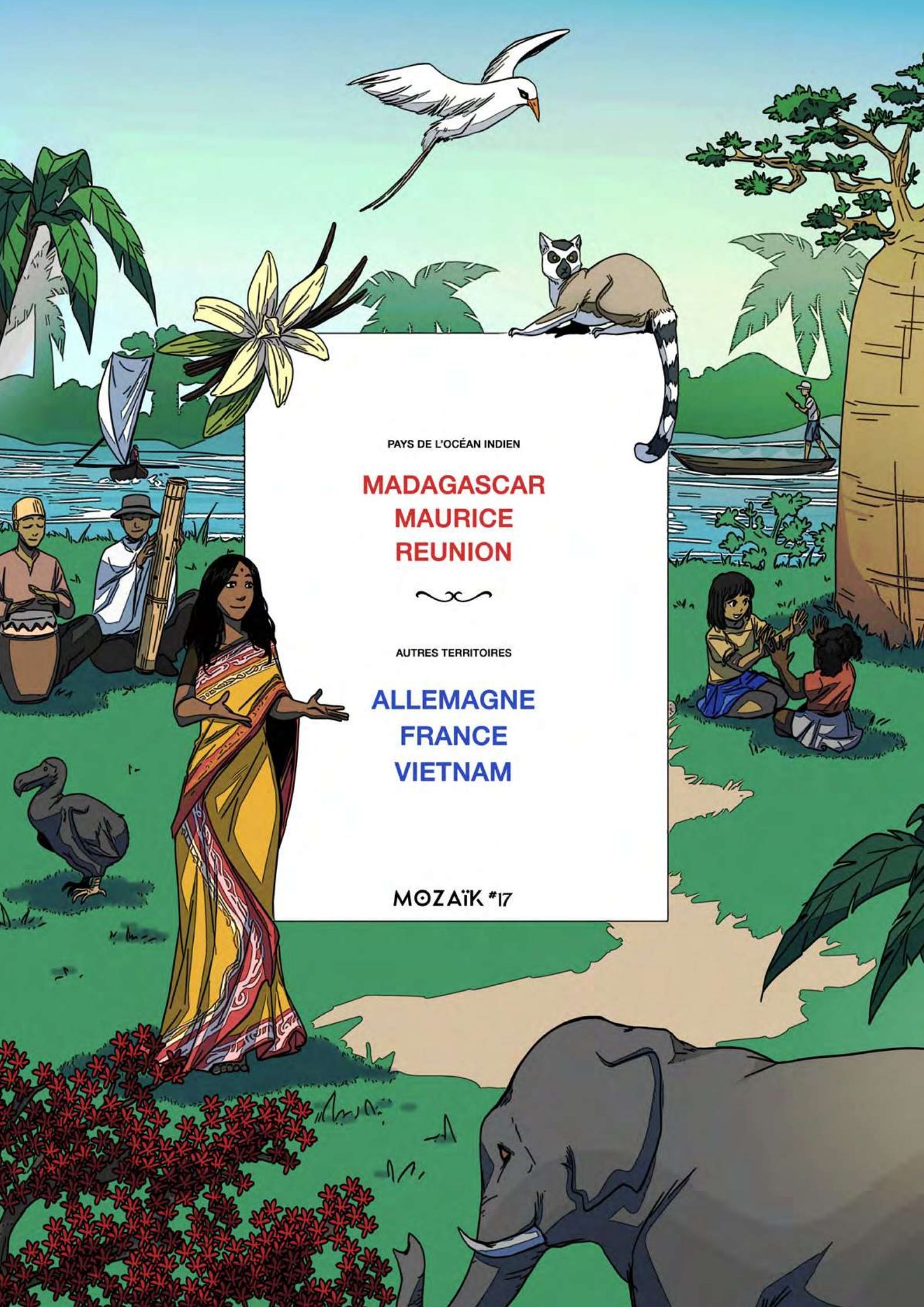
« La mémoire ne filme pas, la mémoire photographie. »

— Milan Kundera



<< STORIES CREATE CULTURE, AND BY SHARING OUR STORIES,
WE SHARE OUR CULTURE. >>

— JÉRÔME BRUNER



PAYS DE L'OcéAN INDIEN

**MADAGASCAR
MAURICE
REUNION**



AUTRES TERRITOIRES

**ALLEMAGNE
FRANCE
VIETNAM**

MOZAÏK #17